U d'/of OTTAWA
39003003482279

PARIS VI

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mlangesetfragm00blig

Augustus Wagner

MÉLANGES

ET FRAGMENTS

PAR

AUGUSTE DE BLIGNIERES

RECUEILLIS

PAR CHARLES JOURDAIN

PARIS

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

—

1854

Universitas
BIBLIOTHECA
ttav ensis

IQ
.B2A16
1854

TABLE DES MATIÈRES.

NOTICE..... Pages 1

I. De l'enseignement religieux comme élément d'éducation..... 1

II. Théophraste et La Bruyère..... 37

III. Fragments d'histoire littéraire..... 71

I. Saint François de Sales..... 73

II. De l'hôtel Rambouillet; de son influence sur le siècle de Louis XIV..... 86

III. Mémoires du cardinal de Retz..... 104

IV. Maximes de La Rochefoucauld..... 128

IV. Huit jours à Naples, en avril 1847..... 143

V. Des études littéraires sous la République. — Discours..... 183

VI. Pièces détachées..... 205

Épître en vers à M. l'abbé de Lutho..... 207

Paroles prononcées aux obsèques de M. Eugène Meigneux.... 210

Note sur le cours de M. Patin..... 213

Article sur la nouvelle édition de la *Précellence du langage françois*, publiée par M. Feugère..... 216

Article sur l'établissement du docteur Milliet, à Lyon..... 219

Lettre à M. le docteur Requin 222

VII. Testimonia..... 227

I. Extraits des rapports du secrétaire perpétuel de l'Académie française..... 229

II. Extrait du *Journal des Savants*, janvier 1852, article de M. Patin..... 233

III. Extraits de divers journaux..... 247

ERRATUM.

Page 207, ligne 12 : *au lieu de* : a practiquer vos vieux auteurs français.
lisez : a practiquer nos vieux auteurs français.

Il y a trois ans bientôt, la tombe s'ouvrait pour recueillir la dépouille mortelle de M. Auguste de Blignières, professeur de rhétorique au collége Stanislas, qui venait de succomber dans la fleur de l'âge et de l'espérance. L'enseignement perdait un de ses plus jeunes, mais de ses plus excellents maîtres, les lettres un écrivain du goût le plus délicat, qui dans sa rapide carrière avait produit des travaux durables. Quand une existence, même la plus courte, a été remplie utilement, c'est une consolation de recueillir les souvenirs qu'elle a laissés ; c'est un devoir de les honorer. Cette pieuse pensée a dicté les lignes qui vont suivre ; elles sont un faible hommage que nous

payons à la mémoire d'un ami et à la douleur d'une famille dont les regrets n'ont pas été adoucis par le temps.

Auguste-Ernest Le Barbier de Blignières était né à Paris le 1er janvier 1825. La maison où il reçut le jour appartenait à son père qui y avait fondé et qui y dirigeait avec succès un pensionnat de jeunes gens. Vers l'âge de quatre ans, une fièvre typhoïde faillit l'enlever à l'affection et aux espérances de ses parents. Lorsqu'il reprit des forces, il avait atteint l'âge où commence pour l'homme cette première éducation de la famille, dont les impressions ineffaçables étendent leur influence sur tout le cours de la vie. Auguste trouvait dans son père la tendresse la plus dévouée unie à l'expérience. Environné de l'estime et de la reconnaissance des familles dont il élevait les fils, M. de Blignières reçut de Dieu avec bonheur cette nouvelle mission douce pour lui de former son propre enfant à la vertu et aux lettres. Il mit ses premiers soins à lui inculquer les vérités de la religion, moins encore peut-être par des préceptes que par de bons exemples. Ainsi fut déposée dans le cœur d'Auguste une se-

mence féconde de piété que l'étude et les années développèrent et qu'il cultiva toute sa vie comme le précieux fruit de l'éducation paternelle.

Au mois d'octobre 1835, après avoir acquis les premières notions de la grammaire et de l'histoire, Auguste commença à suivre les classes du collége Bourbon. Ceux qui l'ont connu n'ont pas oublié les heureuses dispositions qu'il annonçait, et que rehaussait la grâce de son caractère facile et aimable. Il fit des études non-seulement solides, mais brillantes, qui furent couronnées chaque année par des succès éclatants, soit au collége, soit dans les luttes de la Sorbonne. En 1843, au sortir de la classe de philosophie dont il avait goûté et fidèlement suivi les austères études, il fut reçu bachelier ès lettres. Il éprouva alors cette incertitude qui pèse sur le plus grand nombre des jeunes gens, lorsque le moment est venu pour eux de choisir une carrière. Son éducation chrétienne, la gravité de ses sentiments et de son caractère semblaient l'appeler vers le sacerdoce ou la magistrature ; mais l'exemple qu'il avait sous les

yeux l'emporta, et encouragé par l'espérance de faire un peu de bien en suivant les traces de son père, il résolut de se vouer à l'enseignement. Les commencements de la carrière sont en général si laborieux, si incertains, que les esprits les mieux doués sentent le besoin d'être soutenus et dirigés. Auguste eut pour guide de ses premiers pas M. Egger, dont nous ne louerons ici ni l'érudition affable, ni le goût ingénieux et sûr, appréciés de tous ceux qu'il a aidés, encouragés et formés. Sous ce maître excellent, qui était devenu son ami, Auguste se livra à de fortes études de philologie, qui achevèrent de le fortifier dans les langues anciennes et la littérature classique. Ses journées consacrées au travail se partageaient entre les exercices de composition, la lecture assidue des chefs-d'œuvre, et quelques leçons particulières où il se formait à la pratique de l'enseignement. Sans fuir tout à fait le monde, et sans repousser les distractions permises à son âge, il évitait l'agitation et les plaisirs bruyants qui ôtent à l'étude sa sérénité. Lorsqu'il avait des loisirs, il les consacrait à visiter de pauvres familles au nom de

la société de Saint-Vincent de Paul dont il fut jusqu'à sa mort un des membres les plus zélés. Il se préparait ainsi par l'exercice de la charité au dévouement et à l'abnégation qui conviennent aux instituteurs de la jeunesse. La régularité laborieuse de sa vie était le gage de succès précoces. En 1844, après une année de préparation, il fut reçu licencié par la Faculté des lettres de Paris, et deux années après, il parvint aux honneurs disputés de l'agrégation des classes supérieures. Il était alors dans sa vingt-deuxième année. Le rapport sur les opérations du concours signalait avec éloge, comme les traits distinctifs de son talent, « une grâce d'élocution et une maturité de jugement qui donnaient de belles espérances. »

Malgré le charme qui l'attirait vers les lettres, Auguste de Blignières avait voulu entreprendre des études de droit. Il pensait et il répétait souvent avec beaucoup de sens qu'il n'était permis à personne d'ignorer les lois de son pays, et que la connaissance des principes de la législation civile était le complément de toute éducation libérale.

Dans la même vue, il s'était attaché à une

réunion qui se tenait dans le local occupé par l'Académie de médecine, rue de Poitiers, et qui a été connue sous le nom de Conférence d'Orsay. Elle se composait de jeunes gens laborieux et distingués, que leurs familles destinaient pour la plupart à la politique, et qui s'essayaient entre eux à des jeux de tribune, image anticipée de la lutte des partis. Là, Auguste de Blignières comptait autant d'amis que de collègues, qui suivaient avec joie, sans mélange d'envie, chacun de ses pas dans la carrière. Il se mêla peu en général aux discussions; distrait par d'autres soins, il bornait ses vœux à s'instruire en écoutant les autres; mais malgré sa réserve et sa modestie, il exerçait le facile ascendant qui appartient à la distinction naturelle de l'esprit et à l'aménité des manières.

Cependant sa santé affaiblie par le travail réclamait de sérieux ménagements et commençait même à inspirer d'assez vives inquiétudes. Il ne s'était pas senti la force d'aller remplir la chaire de seconde du lycée d'Amiens qui lui avait été offerte à la suite du concours de l'agrégation. Il acquit bientôt la triste certitude qu'il ne pourrait pas reprendre de longtemps

ses travaux habituels, et que les froids de l'hiver, si souvent rigoureux dans ce pays, aggraveraient son état. Ce fut alors que, sur l'avis des médecins, il se décida à quitter Paris et même la France, et à aller passer la mauvaise saison en Italie. Sa mère, sa sœur et le plus jeune de ses frères l'accompagnaient, afin qu'il retrouvât sur la terre étrangère la société, les joies et tous les soins de la maison paternelle. Il séjourna à Rome environ cinq mois, ému et charmé de tout ce qu'il voyait, heureux surtout de visiter dans la compagnie de personnes aussi chères les monuments de cette contrée illustre et sainte. En avril, après les fêtes de Pâques, il entreprit seul une excursion du côté de Naples où il s'arrêta quelques jours, visita Pompéi, Herculanum, le Vésuve, et regagna par mer Civita-Vecchia, d'où il retourna à Rome. Il a laissé un journal de son voyage, dans lequel il décrit avec simplicité les monuments et les sites qu'il a vus, l'état des populations, les espérances des partis, l'attitude du gouvernement romain, ses propres impressions et ses projets. On voit qu'il avait formé le dessein de tracer un tableau de l'in-

struction publique dans les États pontificaux. Il avait recueilli dans cette vue de précieux documents, et avait suivi plusieurs cours du Collége romain, entre autres celui de philosophie. Il était en mesure autant que personne de mener à bonne fin ce travail délicat et d'en tirer des conclusions pratiques à l'usage de la France. Mais les années lui ont manqué pour achever son utile entreprise.

Auguste de Blignières revint en France au mois de juin 1847. Comme sa santé exigeait encore des soins, il alla passer la fin de la saison à Plombières. La chaire de rhétorique du collége Stanislas étant devenue vacante dans l'intervalle, M. l'abbé Goschler, l'habile directeur du collége, fut heureux de s'attacher un collaborateur en qui le savoir était rehaussé par la piété. Auguste accepta avec reconnaissance le poste honorable où il était appelé. Il y porta les qualités qui font le professeur excellent, une érudition discrète et sûre, un jugement sain et ingénieux, la clarté et l'élégance de la parole, et surtout l'attachement à ses élèves, le dévouement à ses fonctions. Nourri de la lecture des écrivains du siècle de Louis XIV,

il avait puisé dans ce commerce austère et fortifiant, l'amour du vrai, le respect de la règle, et l'aversion de tout ce qui pouvait ressembler à l'exagération et à l'emphase dans le style ou dans la pensée. Tantôt par d'élégantes analyses des plus beaux morceaux de la littérature classique, tantôt par des rapprochements habiles entre ces incomparables modèles et quelques-unes des productions de la littérature contemporaine, il s'efforçait de faire comprendre à son auditoire le charme de la simplicité. Ses leçons étaient écoutées avec une attention religieuse que son zèle aurait suffi pour recommander, et que la faiblesse de sa voix ne lassait pas. Quelques-uns des élèves qu'elles ont formés sont devenus aujourd'hui des maîtres, et leurs succès ont témoigné combien était sage et habile la première direction qu'ils avaient reçue.

Malgré les soins qu'il consacrait à sa classe, Auguste de Blignières avait su se créer des loisirs qu'il employait à des travaux de littérature et d'histoire. L'étude des origines de la langue nationale avait principalement excité son intérêt. Il aimait à en rechercher les an-

ciens monuments et à suivre les transformations qu'elle a subies depuis le XVI^e^ siècle. Une occasion se présenta bientôt pour lui de continuer ses premiers travaux d'une manière soutenue et utile. En 1846, l'Académie française avait proposé pour sujet du prix d'éloquence l'*Éloge d'Amyot*, et le prix n'ayant pas été alors décerné, elle avait mis de nouveau le même sujet au concours en 1848. Le temps était peu propice aux travaux de l'esprit. Sans renoncer aux devoirs publics que de cruelles circonstances imposaient, Auguste de Blignières voulut répondre à l'appel de l'Académie. Il se mit avec ardeur à étudier la vie et les ouvrages d'Amyot; il relut ces traductions célèbres dont la gloire n'a pas été égalée par les compositions dites originales de tant d'écrivains aujourd'hui ignorés; il admira cette diction à la fois savante et naïve, harmonieuse et simple de l'habile interprète de Plutarque, et il essaya de louer dignement les services qu'avait rendus à la prose française cette heureuse imitation des formes antiques.

Comme il venait de terminer l'*Éloge d'Amyot*, il voulut participer par ses conseils à une

Grammaire française que son père était sur le point de publier. Parmi les chapitres auxquels il a travaillé, nous citerons quelques pages sur la *négation*, qui se distinguent par une exposition lumineuse de l'une des parties les plus difficiles de la grammaire. Qu'il nous soit permis de rappeler aussi et même de citer les lignes suivantes de la préface qui peignent bien la finesse de cet esprit distingué.

« Une grammaire, disait-il, est une œuvre peut-être plus difficile encore qu'elle n'est modeste. Les habiles, ailleurs qu'à Port-Royal, dédaignent d'y employer leur talent : les autres s'embarquent trop souvent dans l'entreprise sans en avoir assez mesuré les écueils. Qui ne se croit capable de faire un livre si simple? A dire vrai, cependant, serait-ce trop pour réussir d'être bon érudit et de connaître l'histoire de la langue et son origine; d'être un peu philosophe et de pouvoir rendre raison des lois du langage par l'analyse de celles de la pensée; d'être littérateur et d'avoir l'art de retrouver sous les variétés des tours les nuances délicates et fugitives de nos idées, de distinguer les règles que le goût impose et les usages

qu'il conseille? N'est-il pas nécessaire de savoir beaucoup afin de ne rien dire que de juste, et de savoir dire peu pour ne rien mettre de trop; d'user discrètement de la science pour ne rien présenter d'incertain ou d'obscur, d'en user habilement pour tout éclairer, tout simplifier et tout mieux définir? Ne faut-il pas se garder de ces distinctions subtiles et douteuses, de ces théories trop arbitraires et qu'on apprend dans les grammaires pour les désapprendre dans les auteurs; éviter de présenter aux enfants le mécanisme seul de la règle, mais y joindre, toutes les fois qu'il se peut, son origine et sa raison logique? Car c'est accroître le travail de l'esprit et nuire à son progrès que de ne pas donner pour auxiliaire à la mémoire qui retient les choses l'intelligence qui s'en rend compte.... »

Cependant l'Académie française avait prononcé son jugement sur le concours pour le prix d'éloquence. Le prix ne fut pas décerné à Auguste de Blignières, mais le rapport du secrétaire perpétuel de l'Académie s'exprimait dans les termes les plus honorables sur le discours qu'il avait envoyé :

« Le discours inscrit sous le n° 20 et portant la même devise, disait M. Villemain, n'obtient que l'accessit, mais en méritant une grande part d'éloge. On y reconnaît une instruction solide, des vues justes, et dans un style travaillé souvent avec art, des signes incontestables de talent. L'auteur est M. de Blignières, agrégé, professeur de rhétorique au collége Stanislas. D'autres succès ne peuvent lui manquer dans ces recherches d'érudition française et de goût, liées à notre histoire, et qui plaisent aux époques paisibles. »

Cette approbation de l'illustre critique fut pour Auguste de Blignières un précieux encouragement à publier l'éloge qu'il avait envoyé à l'Académie. Mais il ne voulut pas le laisser paraître avant de l'avoir revu, développé et complété. Comme il arrive souvent, ce travail de révision l'entraîna plus loin qu'il n'avait pensé. Il ne voulait d'abord que joindre quelques notes à son discours; grâce à des études approfondies qui ne laissaient échapper aucun point obscur sans l'éclaircir, il se trouva avoir fait un livre qui renferme les détails les plus intéressants sur l'histoire de la langue et sur

celle de la traduction au XVI^e^ siècle. L'ouvrage commence par l'*Éloge d'Amyot* que complète une étude de sa vie dégagée des récits romanesques qui en ont trop souvent travesti les événements les plus simples. Les chapitres suivants, au nombre de douze, sont consacrés à des recherches littéraires sur les œuvres du célèbre écrivain et sur l'influence qu'il a exercée. Il se trouve habilement replacé au milieu des traducteurs ses contemporains et même au milieu de ses devanciers et de ses imitateurs : de sorte que nous voyons par quels progrès, du XIV^e^ siècle au XVI^e^, la littérature ancienne a passé dans notre langue, et comment Amyot a continué avec des qualités d'écrivain supérieures ces premières et imparfaites tentatives. A la fin de l'ouvrage sont réunis sous forme d'appendice de nouveaux éclaircissements et quelques lettres inédites que, par une de ces bonnes fortunes qui sont la récompense des recherches patientes, Auguste avait retrouvées dans les manuscrits de la Bibliothèque Impériale.

Auguste de Blignières avait consacré deux années, depuis le jugement de l'Académie, à revoir l'*Essai sur Amyot*. Le surcroît d'occu-

pation qui en résultait pour lui ne le détournait pas des devoirs de l'enseignement, et il menait de front ses propres études et les soins qu'il ne cessait de donner à ses élèves. Les fatigues qu'il s'imposa eurent pour effet d'affaiblir encore sa santé, déjà si compromise. Une affection de l'estomac, dont il avait ressenti les premières atteintes en 1846, fit des progrès rapides et inquiétants. Au mois d'avril 1851, les médecins lui recommandèrent une cessation absolue de travail, un régime fortifiant, le séjour et les distractions de la campagne. Il se débattit quelques semaines contre cette ordonnance rigoureuse qui l'enlevait à ses travaux de prédilection; mais vers le commencement du mois de juin, les instances de sa famille l'emportèrent, et il partit pour le Midi. Il se rendit d'abord aux bains de Saint-Gervais en Savoie, sur l'appel de l'un de ses plus anciens et de ses meilleurs amis, M. le vicomte Charles de Montbrian. Après y avoir séjourné un mois environ sans reprendre de forces, il rentra en France, passa quelques jours à Champs-Vieux, près de Neuvilie-sur-Saône, puis vint s'établir au château de Montbrian, dans la famille de son ami, où

les soins les plus dévoués lui furent prodigués. Son père ne tarda pas à le rejoindre, et l'accompagna ensuite à Lyon où il allait suivre un traitement dans la maison de santé du docteur Milliet. Malgré de tristes pressentiments, il se fiait en sa jeunesse, et il croyait à sa prochaine guérison. Sa plus grande préoccupation était la crainte de ne pouvoir passer l'hiver à Paris, ni surveiller les études de son jeune frère. C'était là le regret le plus vif que sa position parût lui inspirer. Cependant ses forces diminuaient de jour en jour. La maladie de l'estomac dont il souffrait venait de se compliquer, à la suite de quelques imprudences, d'une lésion dans les poumons. Ni précautions, ni soins, ni remèdes n'arrêtaient les progrès du mal; mais le dépérissement des organes n'altérait pas chez Auguste la vigueur ni même la finesse de l'esprit. Sa conversation et ses lettres respiraient comme autrefois l'enjouement et la confiance. Il suivait avec un vif intérêt et avec une joie qu'il ne cachait pas le succès rapide de l'*Essai sur Amyot* qui venait alors de paraître et qui avait été accueilli avec la faveur la plus marquée. Le 30 sep-

tembre, un fidèle ami de sa famille, M. le docteur Requin, lui ayant signalé une citation qui paraissait inexacte, il répondit par une lettre qui est un petit chef-d'œuvre de grâce et de délicatesse. Qui eût dit que cette lettre si sincère et si vive serait la dernière qu'il écrirait? Le lendemain matin, sans qu'aucun symptôme eût annoncé sa fin prochaine, il fut pris d'un évanouissement qui dura une heure, et vers le milieu de la journée il s'éteignit entre les bras de sa mère. Il était alors âgé de vingt-six ans et quelques mois.

Nous n'ajouterons rien à ce tableau rapide d'une existence noblement remplie, mais trop tôt interrompue par la mort. Auguste de Blignières a été enlevé à ses études, à ses amis, à la tendresse de sa famille, avant même d'avoir pu goûter cette fleur de renommée qui s'offrait à sa jeunesse. Mais il a écrit un livre qui assure à son nom une estime durable, et il laisse dans le cœur de tous ceux qui l'ont aimé le souvenir de ses vertus et surtout de cette piété simple et solide, de cette charité et de cette foi qui servaient pour ainsi dire d'ornement à ses autres qualités. La pensée de sa

vie si chrétienne est la dernière espérance qu'il ait léguée à sa famille : puisse-t-elle adoucir une douleur qui est sans consolation sur la terre !

C. J.

Avril 1854.

I

DE L'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX

COMME ÉLÉMENT D'ÉDUCATION

Le morceau qui suit a été composé par Auguste de Blignières, deux ans après sa sortie du collége, lorsqu'il se préparait aux épreuves de l'agrégation, sous l'habile direction de M. Egger. Le choix du sujet et la solidité des aperçus annoncent déjà cette maturité précoce d'intelligence et de cœur qui avait placé l'auteur si près de ses maîtres, lorsque la mort l'a enlevé à tant d'espérances et d'affections.

DE

L'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX

COMME ÉLÉMENT D'ÉDUCATION.

Sur toutes les parties des connaissances humaines, la société moderne a constitué une instruction régulière, qu'elle organise mieux chaque jour, qu'elle distribue plus largement, qu'elle mesure aux besoins et aux progrès de la civilisation. A cet enseignement vient se joindre, pour y présider, une instruction particulière, qui fut longtemps la seule éducation intellectuelle des peuples chrétiens, qui ne varia jamais, et qui eut dans tous les temps, comme elle a encore aujourd'hui sa place à tous les degrés de l'enseignement, je veux dire l'instruction religieuse. Cette instruction est-elle particulière aux âges chrétiens? Sur tant de points nous n'avons fait qu'hériter des traditions anciennes! Est-ce une chose nouvelle dans le monde que des leçons régulières

propageant et transmettant la religion, que la science religieuse s'apprenant complétement et au grand jour, ayant ses maîtres, ses chaires, son catéchisme? Peut-être ne sera-t-il pas sans quelque intérêt et sans quelque profit d'examiner cette question et d'interroger, pour la résoudre, l'histoire des temps passés et celle des temps modernes. Peut-être trouvera-t-on d'ailleurs que cette recherche n'est pas tout à fait hors de propos et qu'elle touche d'assez près à un débat qui s'agitait autour de nous bien récemment encore.

Mais, tout d'abord, quel est le véritable enseignement religieux et quels en sont les caractères essentiels? Cet enseignement sera-t-il le privilége de quelques initiés? Non; la véritable religion est digne de toutes les intelligences, et toutes les intelligences sont dignes de la recevoir tout entière. Elle n'éclaire pas d'une lumière différente ceux que Dieu n'a pas créés pour une destinée différente; elle ne souscrit à aucun partage de doctrines, puisqu'elle ne le pourrait sans se désavouer elle-même, sans donner à croire qu'au lieu d'être venue du ciel, elle est née de la superstition et vit de l'imposture. Tiendra-t-on la multitude éloignée du sanctuaire, en lui voilant le sens des traditions et des cérémonies? lui présentera-t-on son culte sous un demi-jour obscur et mystérieux? sera-t-elle admise à en voir assez pour être émue de respect et de crainte, mais sans qu'une vue indiscrète pénètre jusqu'au fond des

choses, sans que la religion entre bien avant dans les âmes? Mais c'est témoigner encore que la religion n'est autre chose qu'un artifice et un moyen de gouvernement imaginé par les législateurs et maintenu par l'esprit politique, comme supplément des terreurs et des peines de cette terre, comme auxiliaire d'une autorité qui se sent trop faible pour se passer du mensonge. Enfin abandonnera-t-on au hasard le soin de l'éducation religieuse, et s'en remettra-t-on à ce qu'on peut apprendre de religion dans la vie et dans les conversations de chaque jour, comme on y apprend un peu de littérature, de politique et d'histoire? Mais ce serait un maître indulgent jusqu'à l'insouciance que celui qui se contenterait d'une instruction pareille. Certes, elle se montrerait peu confiante en l'utilité de ses pratiques et de ses doctrines, elle ne se sentirait pas appelée à exercer une puissante action morale, la religion qui pourrait livrer ainsi son enseignement aux chances du hasard, ou trop mal assurée pour le fixer, ou trop défiante d'elle-même pour le produire, ou trop faible pour l'organiser et le répandre. Il faut que l'enseignement qui transmet les croyances aux nouvelles générations soit universel et perpétuel, qu'il s'adresse à toutes les nations, à quelque degré de civilisation et de lumières qu'elles soient arrivées; il faut qu'il descende dans toutes les intelligences, s'abaissant à la portée des plus humbles, mais tel encore qu'en

cet état le plus savant puisse le reconnaître et le respecter ; il faut qu'il fasse tout savoir à tous, tout comprendre, excepté les mystères que Dieu a voulu se réserver ; il faut qu'il soit à la fois public et privé, unissant à l'influence générale par laquelle il agit sur les intelligences réunies et sur les sociétés, l'influence particulière et plus proche par laquelle il éclaire l'esprit et gouverne la volonté de chacun.

Or, le paganisme a-t-il constitué quelque chose de pareil, et l'histoire de l'antiquité nous montre-t-elle la lumière religieuse ainsi distribuée aux peuples païens? La société ancienne, ses annales en font foi, eut, sur tout autre point, son enseignement organisé. Toutes les sciences libérales, toutes celles qu'on cultivait ou qu'on honorait assez pour les enseigner, se propagèrent par une instruction régulière ; les unes faisaient partie de l'instruction commune qu'on donnait à l'enfance, d'autres avaient même leurs écoles spéciales, comme la rhétorique et la philosophie ; toutes avaient leur objet déterminé, leur ensemble de vérités et de faits, souvent leurs systèmes, leurs codes, leurs traités, leurs professeurs. On agita presque toutes les grandes questions d'enseignement qui nous préoccupent et nous divisent ; on comprit combien peut être féconde pour le bien ou pour le mal la direction première imprimée à l'esprit ; les moralistes écrivirent sur l'éducation, les législateurs la réglèrent ; chacun y réclama sa part. On débattit

les avantages et les inconvénients de l'éducation publique et de l'éducation privée, et il paraît que la question était souvent résolue par la société ancienne en faveur de l'éducation qui se fait par la vie commune : c'est celle-là que préférèrent et défendirent les philosophes et les maîtres d'éloquence, Aristote et Quintilien. L'État opposa ses droits à ceux de la famille, car c'est encore là une question qui n'est pas nouvelle ; et la société ancienne n'admit pas toujours que l'enfant appartenait à ses parents avant d'appartenir à l'État. Sous ces gouvernements si forts, mais si exclusifs et si absolus sur certains points, qui firent la grandeur des républiques anciennes, la cité enleva l'enfant au foyer domestique, et la patrie nia les droits du père, comme souvent le citoyen y tua l'homme ; les législateurs appliquèrent ce principe; les théoriciens le professèrent : c'était celui de Platon et d'Aristote. Mais la religion, quelle part d'influence réclama-t-elle? Demanda-t-elle qu'on lui fît une place régulière dans cette éducation qui préparait de bons citoyens pour l'État, des intelligences cultivées pour le commerce de la vie, des esprits exercés pour les conditions et les fonctions diverses de l'ordre social? Ou bien tout fut-il prévu, discuté, réglé, excepté ce qui la concernait, excepté ses intérêts et ses droits? Tout s'enseigna-t-il d'une manière constante et sûre, excepté ce qu'elle proposait à croire?

Au IIe siècle après l'ère chrétienne, un païen sin-

cère et fidèle, un grand prêtre d'une ville de la Grèce, Plutarque traite de l'éducation des enfants; il prend son élève au berceau et le conduit jusqu'à l'âge viril; il indique les études et les leçons, par où il faut développer et fortifier son intelligence, mais surtout former son cœur et régler sa conduite. Esprit droit et élevé, honnête et pratique, il s'étend avec complaisance sur la partie morale de l'éducation; il montre comment on plie l'âme de l'enfant à l'habitude des vertus : tout semble promettre qu'il sera question d'instruction religieuse, et pourtant l'éducation s'achève sans que l'enfant ni le jeune homme ait été initié par aucune leçon particulière aux doctrines et aux pratiques de cette religion dont peut-être il sera grand prêtre à son tour. Quelques siècles avant, le philosophe de Stagire, jetant dans sa *Politique* quelques vues justes et profondes sur l'éducation, dont il s'attache aussi à développer surtout les effets moraux, détermine quel est le genre d'instruction qu'il faut donner aux enfants, « comme nécessaire, comme utile, comme libéral. » Je cherche encore dans cet enseignement quelle est la place de l'instruction religieuse. « Les objets que l'on enseigne assez communément à la jeunesse, dit Aristote, peuvent se réduire aux quatre suivants: les lettres, la gymnastique, la musique, et enfin la peinture que quelques-uns joignent aux trois autres. » Puis, il discute l'utilité, il mesure l'étendue légitime de chacune des parties de cet ensemble,

qui plus vaste qu'on ne le pourrait croire au premier coup d'œil, embrasse sous ces quelques noms toutes les sciences et tous les arts appelés libéraux par l'antiquité. Mais il n'a rien trouvé de plus qui fût consacré par les usages de ses contemporains; lui-même, il n'a vu, il n'a signalé aucune lacune; la religion semble reléguée hors du domaine de l'enseignement régulier; et Platon lui-même, nous allons le voir tout à l'heure, Platon ne pourra pas l'y ramener de front, mais l'y fera rentrer, comme il pourra, à l'occasion de quelque exercice ou de quelque autre étude, toujours par une voie détournée. Interrogeons la *Cyropèdie ;* consultons le récit de cette éducation quelque peu imaginaire, où chacun sait bien que Xénophon ne s'enchaîne pas à la vérité historique, mais, moraliste plutôt qu'historien, se complaît à former pour la vie un homme de bien, à préparer pour le trône un grand prince. Si grand désir qu'il ait d'imprimer à son héros la crainte et le respect de la divinité, le pieux disciple de Socrate n'imagine pas quelque institution de l'enseignement religieux, où Cyrus apprenne quels sont ses dieux, quels hommages ils exigent, quels devoirs ils prescrivent; et l'on ne saurait douter, que, s'il eût trouvé dans la Grèce quelque chose de tel, il ne l'eût volontiers transporté de sa patrie dans la Perse. Mais remontons encore le cours des siècles, et rapprochons-nous des premiers âges du paganisme. Quand

Lycurgue et Solon donnèrent à leurs concitoyens ces lois d'une si minutieuse prévoyance, parmi les choses qu'ils assujettirent à leurs prescriptions, il n'est aucune partie qu'ils aient organisée avec plus de soin que l'éducation commune des enfants. Ils étaient tous deux également soucieux d'entretenir dans leur patrie l'influence efficace et salutaire du sentiment religieux, et néanmoins, dans ce plan d'éducation si vaste et si complet qu'ils ont tracé, et où ils assignaient presque à chaque heure son emploi, ni l'un ni l'autre ne songèrent à établir une instruction particulière, qui transmît les croyances religieuses à leurs descendants, avec les institutions politiques qu'elles couvraient de leur sanction, et qui les protégeaient à leur tour ; car l'État avait alors sa religion, disons mieux, la religion était partie intégrante de l'État.

Faut-il ajouter que l'antiquité ignora aussi cet enseignement public, descendant d'une tribune sacrée, cette parole qui instruit toute une multitude venue autour d'une chaire pour écouter d'utiles leçons, de pieuses vérités, pour apprendre, ou pour s'entendre redire ce qu'il faut croire, espérer et aimer? La religion ancienne n'eut pas ces orateurs chargés d'entretenir l'homme, au nom de Dieu, de ses destinées, de ses fautes et de ses devoirs. L'oraison funèbre seule, dernier honneur que quelques cités rendaient volontairement à leurs héros, d'autres, moins libres, à leurs souvenirs, l'oraison fu-

nèbre, associant parfois, à la mémoire des grands hommes ou de quelques bons citoyens, les pensées pieuses et les espérances d'une autre vie, auxquelles s'ouvre si facilement l'âme humaine en face d'un tombeau, pourrait sembler une faible image de notre éloquence sacrée; et encore la ressemblance est-elle limitée au genre qui est le moins usuel, si je puis dire, le moins immédiatement utile, qui se prête le plus à l'éclat et à l'élévation de la parole, mais où le prêtre s'efface le plus facilement devant l'orateur, l'enseignement chrétien sous la pompe et sous l'appareil du discours.

Mais nous n'avons interrogé encore que les siècles de décomposition de la société païenne; il faut nous avancer jusqu'à l'origine de l'histoire religieuse, et chercher à leurs sources mêmes les doctrines et leur enseignement.

L'histoire est à la base de toute religion positive. Fidèlement recueillie par des témoins sans reproche, ou dénaturée par la crédulité et l'imposture, tantôt conservée intacte par une tradition sûre, tantôt altérée par la superstition ou par le temps, honnête et digne de Dieu, ou mêlée aux honteuses faiblesses de l'homme, c'est l'histoire qui fournit à chaque religion ses dogmes et leurs titres de créance; c'est d'elle qu'est sorti par degrés le paganisme. Certains hommes, grands par quelque côté, frappaient les yeux du vulgaire; l'imagination abusée les honorait, comme supérieurs à l'humanité; la tradition recueil-

lait ces souvenirs, et transmettait, au lieu d'une histoire, déjà presque une mythologie. L'âge suivant grossissait à son tour cet héritage de croyances superstitieuses, et le laissait, déjà plus riche, à la génération nouvelle. A ce patrimoine religieux venait s'ajouter le culte allégorique, celui des puissances bienfaisantes ou funestes, des vertus et des vices que personnifiaient les peuples. Les émigrations, si fréquentes alors, introduisaient des divinités nouvelles et confondaient les traditions; c'est là le premier âge : la religion se forme, chacun, dupe ou imposteur, prend part à l'œuvre. Cependant le travail se poursuit; chaque province et chaque génération payent au courant des superstitions qui les traversent le tribut d'une superstition nouvelle; mais déjà l'époque des premiers héros s'éloigne et ne s'aperçoit plus qu'à distance; chaque personnage a pris peu à peu des proportions plus grandes; son côté humain s'est effacé; l'éloignement entretient mieux l'illusion et le respect; on regarde autour de soi, et l'on n'y trouve plus cet éclat et cette puissance imaginaires : car on est déjà mieux averti par le sens de la réalité; mais on ne l'est pas assez encore pour démêler la superstition, et ramener à des proportions humaines ces héros d'autrefois grandis jusqu'à la divinité. L'illusion cependant augmente ou diminue, selon que les divers âges de l'antiquité sont plus proches ou plus lointains. De là, entre les mortels contem-

porains et les hommes dont on a fait des dieux, ces générations intermédiaires placées à tous les degrés de l'échelle, et auxquelles l'œil qui les regarde d'en bas prête une mesure toujours croissante de puissance et de perfection. De là, ces cinq générations d'Hésiode; de là, ces fils des dieux, moins puissants que leurs pères, et toute cette chaîne de divinités du second ordre qui relie le ciel à la terre. C'est la poésie qui chante et enseigne ces traditions; elle entoure le berceau de la religion, et la religion la consacre à son tour. Le peuple, dans son admiration crédule pour ses premiers poëtes, les croit inspirés d'en haut; leurs chants sont pour lui des oracles, où il écoute avec respect la voix de la Divinité; car les sentiments et les besoins religieux de l'humanité sont partout les mêmes, qu'ils trouvent en face d'eux une religion fausse, ou la parole même de Dieu. Bientôt les traditions dont les premiers chantres furent les interprètes privilégiés se gravent dans les souvenirs et dans le cœur des peuples. De Linus et d'Orphée, on passe à Homère, à Hésiode et aux rapsodes; le paganisme est constitué; il est à son plus bel âge. La religion est devenue l'histoire des ancêtres, et comme les annales domestiques des familles et des nations. Véritables dépositaires alors de l'enseignement religieux, les poëtes recueillent ces récits et les embellissent, et c'est d'eux que l'antiquité reçoit le paganisme. Ils prêtent à l'histoire qu'ils racontent le charme d'une imagination

brillante et ingénieuse; l'esprit accueille avidement ces fictions, la mémoire les conserve, la raison ne les contrôle pas encore. Tantôt le poëte nous représente les dieux, avec leurs caractères et leurs attributs, leur grandeur et leurs faiblesses, acteurs dans les événements humains, et pesant sur les affaires de ce monde du poids de leurs passions, de leurs complaisances et de leurs haines. Ailleurs c'est la généalogie même des dieux que le poëte a chantée; il raconte leurs alliances, leurs unions adultères, leurs querelles intérieures, et ces premiers combats où ils se disputaient l'empire, avant que la victoire eût donné Jupiter pour maître au ciel et à la terre; il tient, en quelque sorte, les fastes du paganisme, et ces divers récits, réunis, plus tard sans doute, dans la Théogonie, et attribués à Hésiode, circulent alors dans le monde païen, et font l'éducation religieuse de l'antiquité. Triste et honteux enseignement, il faut bien le dire, qui ne captivait l'imagination qu'en souillant l'esprit et en contredisant la conscience, et pourtant universel et véritable enseignement du paganisme. Plus tard une œuvre analogue, un livre d'histoire mythologique ne pourra plus être qu'une œuvre tout artificielle, le produit d'un travail factice de recomposition, où se jouera l'imagination gracieuse et délicate d'un poëte tel qu'Ovide, trouvant matière à description poétique dans des traditions dont il sourit; alors ces récits c'était une œuvre de bonne

foi, les annales du ciel, le recueil des croyances, j'allais dire le catéchisme de la terre.

Cependant, les siècles passaient sur la société païenne; les esprits devenaient plus éclairés; le paganisme ne put supporter le grand jour de la civilisation. A travers ce tissu de traditions grossières et mal jointes, l'œil, si peu pénétrant qu'il fût, démêla bientôt une superstition puérile; il reconnut l'œuvre irrégulière et incohérente de plusieurs générations successives et le sentiment moral fortifia l'incrédulité; la vieille religion commença à se dissoudre. Pourtant, elle devait vivre encore plusieurs siècles, et ce fut à peine assez de quatre cents ans de combats pour que le christianisme pût l'arracher de la société. Elle dura avec ses fables « que leur antiquité protégeait, » comme disait Platon, et dont la durée même fut bientôt une puissance. Elle eut tout à la fois pour elle les hommes d'État, qui prirent soin de la consolider pour affermir dans leurs mains l'arme redoutée de l'autorité religieuse; et les sages, qui craignaient d'ébranler la loi morale dans les esprits vulgaires en lui enlevant la sanction dont l'appuyaient les anciennes croyances. Le polythéisme vécut enfin parce que partout, l'alliance intime de la religion et de l'État, unissant les deux puissances dans un même intérêt et confondant leurs causes, les engageait dans la même querelle, et parce que ses adversaires eurent toujours une double lutte à soutenir, dans le monde romain surtout, qui

recueillit le dernier l'héritage et le laissa périr, mais le défendit jusqu'au bout, et s'attacha avec l'acharnement du désespoir aux derniers débris de l'édifice qui croulait de toutes parts. Toutefois, le vieil enseignement se discréditait déjà; le temps déshéritait la poésie de sa mission religieuse, et s'il respectait la forme et la lettre, il dénaturait le sens et l'esprit. Dans l'épopée, la mythologie devenait matière à érudition; à la foi naïve succédait une science curieuse de détails, qui recueillait, coordonnait, conciliait, quand elle pouvait, les traditions anciennes. Sur le théâtre, qui avait été si souvent, à son origine, une sorte d'école populaire de la religion, où l'enseignement même était parfois si hardi, qu'on y crut voir une révélation des mystères, c'était bien encore l'histoire mythologique que l'on mettait en œuvre; mais le poëte était un philosophe et un moraliste qui ne faisait plus de cette histoire un drame religieux, qui n'y trouvait plus des croyances, mais seulement des passions à peindre ou un thème de déclamation philosophique. Les puissances célestes n'intervenaient plus que pour dénouer, par un moyen quelquefois trop facile, une intrigue embarrassée. D'ailleurs, il se trouva que la poésie avait trop usé de ses droits, qu'elle avait non-seulement embelli la forme de ces vieux récits, mais changé ou créé le fonds même. Ce n'est que dans l'enfance des peuples que les poëtes peuvent conserver le dépôt de l'enseignement religieux; arrive

bientôt le jour où la raison, reprenant l'empire, se met à surveiller plus sévèrement l'imagination dont ils étaient les complices, et, rendue défiante par trop d'empiétements, fait désormais bonne garde aux limites de son domaine.

Et qui donc a hérité de cet enseignement? A qui était confié le soin de faire connaître et comprendre aux générations païennes la religion de leurs pères? Sans doute, les traditions du pontificat se perpétuèrent dans le sanctuaire; les prêtres surent transmettre à leurs successeurs la science des rites et des cérémonies. Je sais même qu'il n'est pas d'institutions qui aient été gardées avec un respect plus jaloux que les institutions religieuses. Mais de ces institutions, y en avait-il une qui fût destinée à l'enseignement populaire de la religion? En Grèce, les secrets des mystères se transmettaient parmi les initiés; la doctrine sacrée, qui contenait sans doute des croyances plus élevées et plus pures, était révélée à ces privilégiés de la religion antique; de solennelles et redoutables épreuves préparaient à l'initiation celui devant qui allaient tomber tous les voiles et s'ouvrir les portes les plus cachées du sanctuaire. Mais c'était là une instruction religieuse réservée à quelques-uns; il ne fallait pas que les secrets franchissent le seuil de l'édifice sacré. Chaque initié s'engageait au silence par les plus terribles serments, et des peines sévères étaient portées contre le sacrilége qui eût osé produire au dehors ce qui

devait rester dans l'ombre du temple. A Rome, le collége des pontifes et celui des augures, institués aux premiers jours de la royauté, et religieusement maintenus depuis, ne conservèrent qu'avec un soin trop scrupuleux ces traditions dont ils pénétraient seuls le mystère, qui avaient présidé au passé et qui contenaient le secret de l'avenir. Comme la plupart des rites religieux étaient venus d'Étrurie et y restaient fidèlement pratiqués, comme il importait fort de n'y rien changer pour n'en pas affaiblir l'autorité et ne pas donner, suivant l'expression de Montesquieu, des scrupules aux simples, on envoyait quelquefois les futurs pontifes en Étrurie, pour y étudier les institutions anciennes et y faire leur éducation religieuse : c'est Cicéron qui l'atteste. On conservait même certains livres où toutes ces vieilles coutumes étaient consignées, et que Pline témoigne avoir lus. Une sorte de fraternité, quelquefois de filiation religieuse, s'établissait entre ces initiés du paganisme romain, entre les membres de chaque collége, prêtres des mêmes dieux, dépositaires des mêmes secrets et de la même science, maîtres ou disciples de la même école. Mais je ne vois encore là que des connaissances et des usages qui se transmettent entre quelques collègues d'un même corps; je n'y vois rien qui soit un enseignement populaire. On conserve soigneusement les cérémonies et l'extérieur du culte pour entretenir la superstition dans la multitude, mais on a bien garde de lui laisser rien voir

de plus, car ce serait divulguer le secret de l'empire; on proclame les arrêts du ciel au Forum; mais on interroge les dieux dans le sanctuaire ; les livres sibyllins sont renfermés, on ne les consulte qu'aux grands jours, sur l'ordre du sénat, et les prêtres seuls ont le droit d'y lire. Il n'y a pas même là, qu'on me pardonne l'expression, il n'y a pas là un enseignement de séminaire; car les prêtres chrétiens n'apprennent que pour enseigner, ils ne reçoivent la semence de la vérité que pour la répandre; les ministres de la religion païenne n'ont personne à instruire que leurs successeurs, et semblent, la plupart du temps, n'être initiés aux cérémonies de leur culte que pour en étaler l'appareil, mais en renfermer le secret et en voiler le sens.

Ainsi, sur tout ce qui concerne la religion, les peuples anciens ne sont pas enseignés. Les doctrines païennes ne se perpétuent que par une tradition irrégulière, incertaine, incomplète. Quand Platon, qui prend en main la cause de la religion, combat ces doctrines impies qu'avaient propagées les sophistes, et qui, tombant sur les jeunes intelligences, y desséchaient le germe de ces sentiments pieux, que la philosophie, au défaut de la religion, s'honorait d'entretenir, il rappelle toutes les influences sous lesquelles ont pu se développer dans l'âme de l'enfant ces germes précieux, il compte toutes les sources par où a pu se répandre l'instruction religieuse, pour mieux faire apprécier tout ce que

l'impiété combat et repousse, et tout le passé qu'elle renie ; il s'étonne qu'au mépris de toutes ces leçons reçues dans leur enfance, il se rencontre des hommes qui forcent le philosophe à leur prouver encore l'existence des dieux. Et quelles sont donc ces leçons ? Celles de l'exemple et de la famille, nulle part celles d'un enseignement donné par la religion elle-même. C'étaient d'abord « les pieuses leçons que les enfants recueillaient de la bouche de leurs nourrices et de leurs mères. » Car le sentiment religieux s'unit si bien au sentiment maternel, que déjà la première éducation religieuse se donnait au foyer domestique, et même avant qu'une religion, qui releva la dignité de la femme et pénétra dans la famille en la sanctifiant, eût fait un devoir aux mères de commencer une instruction qu'elle se chargera plus tard elle-même de fortifier et d'étendre, ce rôle était parfois compris, ce devoir pratiqué, et si la mère, avant que son fils lui fût retiré, lui racontait une fable, au lieu de lui enseigner une histoire, du moins elle lui apprenait une prière. Cependant l'enfant grandissait et la religion ne le réclamait pas encore pour l'instruire. S'il assistait avec son père aux sacrifices et aux cérémonies, il le voyait adresser ses hommages et ses prières à des divinités différentes dont le culte était trop souvent contradictoire. Il voyait deux temples élevés par la même religion à deux dieux ennemis, à une vertu et au vice qui lui

est opposé ; il entendait invoquer comme auteurs de tous les biens, comme souverainement puissants et sages, ces dieux dont l'histoire mythologique à chaque page étalait les vices et trahissait l'infirmité. S'il consultait les chants des poëtes, il y lisait des fables puériles et qui n'avaient pas même le mérite de s'accorder entre elles; s'il ouvrait les historiens, il y trouvait encore, comme arbitres des destinées humaines, comme maîtres du présent et de l'avenir, ces mêmes dieux, hommes d'une époque ancienne et grossière, bien inférieurs déjà à l'homme de son temps, éclairé par la civilisation, perfectionné par le progrès moral de l'humanité; et, de tout cela, il se formait, tant bien que mal, une religion, posant, comme il pouvait, la limite de ses croyances et des traditions anciennes. Il était devenu homme, et il n'avait pas rencontré, il avait cherché peut-être autour de lui un enseignement régulièrement distribué, où fussent conciliées toutes ces traditions, et qui offrît à l'homme une religion conséquente avec elle-même, ayant une histoire qui ne démentît pas ses dogmes, une morale qui se tirât de ses dogmes et de son histoire comme une conséquence légitime et nécessaire.

Parfois les moralistes et les philosophes essayèrent de combler cette lacune, soit au nom de la religion, soit en dehors d'elle. Platon rêve sa république, et veut placer l'éducation religieuse à la base de son système. S'il n'ose faire aborder directement à la

jeunesse l'étude des doctrines païennes qui lui paraissent sans doute plutôt inutiles ou même funestes que favorables au sentiment religieux, il veut du moins qu'à toutes les autres leçons on joigne la leçon religieuse comme accessoire, qu'on l'en déduise comme conséquence, qu'on ait soin de ne faire entendre à la jeunesse que des discours qui lui donnent des idées justes de la Divinité et lui en inspirent le respect et l'amour. On apprendra la musique aux enfants : il faudra profiter de cette étude pour tourner leurs pensées vers Dieu. « Nous ne pouvons mieux faire que d'ordonner qu'on entremêle aux prières des hymnes et des chants en l'honneur de la Divinité. » Reconnaissons, en passant, une idée qui vient d'être heureusement renouvelée. On enseignera l'astronomie : l'occasion est bonne « pour apprendre aux enfants à parler d'une manière convenable et pieuse des dieux du ciel dans leurs sacrifices. » Ailleurs, c'est encore un philosophe, disciple du même maître, Xénophon, qui, réglant le gouvernement du ménage, comme Platon celui de la cité, et remettant la femme aux mains de son époux, commet à celui-ci le soin de l'instruire de ses devoirs, de lui répartir sa tâche, et aussi de faire son éducation religieuse pour qu'elle commence à son tour celle de ses enfants. Souvent c'est le maître d'une école de philosophie qui se charge de révéler à ses auditeurs les grandes vérités morales et religieuses ; c'est quelquefois un philosophe sans

école, tel que Socrate, avec son enseignement de tous les jours et de toutes les rues, qui s'en va dans Athènes, prêchant la Divinité, et prenant à partie chaque impie et chaque libertin, pour le ramener au sentiment religieux par la preuve des causes finales, ce grand argument de l'existence de Dieu ; la prédication coûta la vie à Socrate, mais l'enseignement fut efficace. Ou bien, c'est Platon, élevant avec lui ses disciples à la contemplation de la nature divine, semblant s'y perdre parfois, mais enseignant des doctrines et des vertus presque chrétiennes. Ce sont les stoïciens qui, dans les premiers siècles de notre ère surtout, comptaient de si nombreux disciples, à qui ils apprenaient à ne pas dire sur quoi que ce pût être : « J'ai perdu cela, » mais : « Je l'ai rendu. » Ce n'était là cependant qu'un enseignement philosophique, non pas un enseignement religieux. Ce que nous cherchons, n'est pas cette parole d'un maître qui n'est pas faite pour la multitude et qui s'en isole quelquefois, qui ne tombe que sur un nombre toujours limité d'intelligences d'élite : c'est une instruction destinée à tous et accessible à tous ; ce n'est pas un enseignement qui n'ait d'autre autorité que celle de la raison personnelle du maître, c'est un enseignement consacré par l'autorité du caractère religieux, par la révélation divine dont l'orateur est l'interprète ; ce sont des hommes qui annoncent Dieu, mais au nom de Dieu même, et dont la parole enfin

produise non pas seulement la conviction, mais la foi.

Sur ce point, comme sur tant d'autres, avec le christianisme tout change. Ceux qui l'apportent se disent les vrais héritiers d'une loi aussi ancienne que le monde et les apôtres d'une loi nouvelle. La loi primitive s'était transmise par un enseignement constant au sein du peuple qui en avait le dépôt; on sait que chaque Hébreu devait lire la Bible deux fois au moins dans sa vie; la loi nouvelle est annoncée sur la foi de ces paroles : *Ite et docete,* allez et enseignez. C'est en effet par la prédication que le christianisme se propage et prend possession de la société païenne. C'est la prédication qui réfute les ennemis du vrai Dieu, ramène les païens, éclaire mieux les fidèles; c'est elle qui soutient les forts, fortifie les faibles, guérit les malades. Les ministres de Dieu prêchent dans les maisons, dans les églises, et quand leurs églises sont fermées, dans les prisons, dans les catacombes. Aux premiers jours du christianisme, quand les fidèles sont dispersés par la distance et par le péril, quand règne encore cette fraternité touchante entre les membres de la primitive Église, étroitement unis par une communauté de prières, de peines et de dangers, la parole divine rassemble déjà les chrétiens persécutés. « Tous ceux qui habitent les villes et les campagnes, dit saint Justin dans sa première apologie, se réunissent dans un même lieu, et on lit les récits des apôtres ou les

écrits des prophètes. Quand le lecteur a fini, celui qui préside fait un discours pour exhorter à l'imitation de ces sublimes enseignements. » Plus tard, quand la hiérarchie religieuse achève de se constituer, quand le monde chrétien est partagé entre les évêques, les pasteurs des âmes n'ont pas de devoir plus impérieux ni de désir plus cher que d'instruire leur troupeau. « Que dire de la prédication des vérités chrétiennes ? écrivent saint Chrysostôme et saint Grégoire de Nazianze ; c'est la première des fonctions pastorales. » Tous les évêques le pensaient avec eux, et, depuis saint Grégoire jusqu'à Massillon, rappelant sévèrement les devoirs du ministère sacré aux prêtres de son diocèse, depuis Massillon jusqu'à nos jours, les chaires épiscopales de l'Église ont toujours répété le même précepte aux pasteurs.

Ce n'était pas la moindre nouveauté qu'eût introduite la religion chrétienne, ni le moindre élément de sa puissance qu'un enseignement aussi bien établi. C'est ce qu'avait bien compris cet empereur, philosophe et païen, ennemi jaloux et plagiaire du christianisme, qui voulut rajeunir sa religion vieillie en dérobant à la religion nouvelle ses institutions et ses œuvres, sans s'apercevoir qu'il implantait, sur une terre usée et en dépit de la nature du sol, les productions d'un sol tout autre, plus fort et plus fécond. Il opposait vertu à vertu, discipline à discipline ; il voulait faire de la prière

et de l'abstinence, de la fraternité et de la chasteté évangéliques avec des pratiques et des vertus païennes ; il voulait fonder des monastères païens ; il résolut même, dit un historien, La Bletterie, « d'introduire dans les temples des institutions réglées sur les mystères et la morale, des formules de prières qu'on réciterait à deux chœurs, à certains jours et à certaines heures fixées. » Honteux de voir que le christianisme fût devenu l'école des plus saintes vertus, et que le paganisme semblât condamné à rester étranger à tout enseignement moral, il recommanda aux ministres de sa religion « d'instruire les peuples sur l'obligation de faire l'aumône ; ne devons-nous pas rougir, ajoutait-il, que les Galiléens, ces impies, après avoir nourri leurs pauvres, nourrissent encore les nôtres, laissés dans un dénûment absolu ? » Il ne put, on le sait bien, ni ranimer le paganisme ni lui donner un enseignement ; il ne réussit qu'à prouver que la religion ancienne, quand elle eut cessé de se défendre par la persécution, était forcée pour soutenir un moment de plus la lutte, d'imiter la religion qu'elle combattait. Peu de temps après lui, le vieux culte disparut, et les dernières traces s'en effacèrent. C'était le clergé chrétien qui désormais devait instruire les nations.

On connaît cet enseignement merveilleusement constitué par le christianisme. Toutes les grandes vérités qu'il importe aux hommes de savoir, et qui,

pour parler le langage théologique, sont de foi, ont été énoncées sous une forme précise, claire et simple, et sont déposées dans un petit livre, qui est remis aux mains de tous. De nombreux ouvrages faits pour enseigner les doctrines et les vertus chrétiennes, pour défendre la religion, pour en développer l'esprit, pour en inspirer l'amour, quelques-uns dus à des écrivains de génie, sont multipliés par l'imprimerie, et propagés avec zèle partout où il y a une intelligence à éclairer, une âme à gagner à Dieu. Les uns, comme l'*Imitation*, isolent davantage l'homme des choses de la terre et lui apprennent à se faire un sanctuaire de sa conscience, et à y vivre avec soi-même et avec Dieu; les autres, comme l'*Introduction à la vie dévote*, lui enseignent plutôt comment on se mêle aux choses du monde en les sanctifiant, comment on s'y prête sans s'y engager, comment on y trouve des joies permises, d'utiles épreuves, d'heureuses occasions. Mais c'est peu encore que cet enseignement écrit; il ne saurait être assez certain, assez universel. L'Église prescrit à la mère d'initier son fils dès ses premières années à la science de sa religion, et de ne pas le laisser grandir sans lui parler de Dieu. L'histoire sainte lui sera apprise la première; bientôt l'Église ira le chercher elle-même; elle l'instruira des dogmes qu'elle lui propose à croire, des commandements de cette loi morale que Dieu a promulguée deux fois, que son Église annonce, que sa justice sanctionnera. L'en-

fant entrera ainsi dans la vie chrétienne, et le pauvre ne commencera le dur apprentissage de sa profession qu'après avoir passé dans cette école, dont il aura été disciple un jour, car l'usage de cette éducation première qui se fait par le christianisme se conserve encore dans presque toutes les familles; c'est une dette qu'on paye librement et volontiers, sauf à se croire quitte après cela envers Dieu et envers soi-même. La religion n'abandonne pas là le fidèle; elle l'appelle dans son temple, et les cérémonies auxquelles elle le convoque, les prières qu'elle lui désigne, les textes sacrés qu'elle lui donne à lire contiennent encore un enseignement, rappellent un dogme, un précepte, une espérance. Elle a élevé une tribune d'où descend une parole utile, qui ne s'est jamais tue, qui a précédé toutes les autres leçons et qui leur survit. C'est cette parole qui commente chaque passage des livres saints; qui, dogmatique ou morale, justifie la croyance, fait aimer le devoir, conduit à la vertu par la foi, et souvent à la foi par la vertu; qui abaisse l'homme par le sentiment de ses imperfections et de ses faiblesses, pour le relever par celui de sa nature morale et de sa destinée religieuse; qui n'est pas faite pour briller, mais pour améliorer et pour instruire, qui, pourtant, s'est inspirée quelquefois des grands principes et des grandes vérités chrétiennes jusqu'à la plus haute éloquence. Cet enseignement n'a pas été réservé à quelques intelligences,

tous ont été appelés à en recueillir les bienfaits ; il n'y a pas eu d'initiés et de profanes ; la parole de Dieu ne s'est cachée devant personne ; on n'a pas cru que l'ignorance fût la condition du respect. Il importait trop à chacun de bien connaître et de bien pratiquer la loi divine, pour qu'on voulût laisser personne en dehors de l'enceinte où elle s'apprenait. Cet enseignement a dépassé les bornes des pays chrétiens ; la lumière de l'Évangile a été portée jusque chez les nations les plus barbares. Se confiant dans les promesses divines, travaillant, ouvrière infatigable, sur la foi de ces promesses, reculant chaque jour d'un pas la limite du monde chrétien, l'Église a régulièrement constitué dans ses missions l'instruction même des peuples infidèles ; elle leur a assigné des diocèses et donné des apôtres. Responsable devant Dieu des intelligences qui lui sont confiées, elle aurait cru faillir à sa mission divine, si quelque âme eût vécu éloignée de Dieu, faute d'avoir trouvé une voix pour le lui enseigner, une main amie pour l'y conduire.

Ainsi ce dont nous avons cherché vainement quelque trace dans l'histoire des peuples païens, le christianisme a su le constituer puissamment dans tous les temps et dans tous les pays, sous toutes les formes et pour toutes les intelligences. Ne serait-ce pas qu'il y a certaines conditions nécessaires à cet enseignement religieux, qui manquèrent à la religion des temps anciens, et qu'il a été donné à la religion

des temps modernes de réaliser dans toute leur plénitude?

Et, en effet, pour tout enseignement, pour l'enseignement religieux plus que tout autre peut-être, il faut un ensemble de vérités et de faits nettement déterminé; il faut une autorité quelconque, ou divine et traditionnelle, ou humaine et scientifique, qui définisse et conserve les doctrines. Or, que pouvait enseigner le paganisme, sorti des superstitions locales qui le grossissaient sans cesse, avec ces dieux sans nombre qu'enfantait l'imagination diversement frappée, selon les climats et les âges, et divinisant tout ce qui la frappait, toutes les causes de ses impressions, les objets de sa crainte et de sa haine comme ceux de sa reconnaissance et de son amour, adorant au lieu du Créateur la créature, au lieu de la cause première toutes les causes secondes, au lieu d'un seul Dieu tous les attributs différents de la Divinité, et, au milieu de cette diversité infinie, laissant presque échapper le lien qui rattachait à une même religion toutes les croyances du polythéisme? qu'enseigner de fixe et de certain au milieu de ce chaos de faits mythologiques, différemment recueillis par des traditions opposées, transmis par des témoignages qui se rapportent mal, qui se contredisent même, et entre lesquels aucune autorité ne décide? Comment concilier, à quel titre proposer à la raison humaine ces imaginations des poëtes, ces dieux de chaque province, ces doctrines qui ont leurs âges? Le chris-

tianisme a des faits constants, des dogmes qui ne changent pas; Dieu a parlé; sa révélation a été recueillie; elle se conserve, affirmée ou niée, mais uniforme et inaltérable. Une autorité veille, qui se donne comme instituée de lui, pour rester dépositaire des traditions sacrées et en maintenir la pureté. L'objet de l'enseignement est donc déterminé; l'âge moderne a des dogmes et une morale religieuse qui se peuvent transmettre par des leçons régulières. Et quelle nouveauté, disons-le en passant, quelle nouveauté de notre ère! L'unité durable de ce gouvernement spirituel institué pour tous les temps et pour tous les pays! la dissidence sur les matières religieuses appelée une hérésie, ou devenue un schisme!

Peut-être faut-il encore à l'enseignement religieux des ministres, revêtus d'un caractère sacré, ayant reçu mission d'en haut pour enseigner et pour reprendre, des hommes soutenus par la conscience de leurs devoirs, par le zèle de la foi et de la charité, et trouvant là, tout ensemble, du courage pour exercer leur ministère, et une inspiration pour soutenir leur parole. Le paganisme n'avait pas de pareils ministres. Qui pouvait puiser dans les doctrines païennes le courage et l'inspiration? Qui pouvait, du moins aux siècles éclairés, en enseigner de bonne foi les croyances? L'antiquité ne connut pas ces existences vouées par un choix libre à la Divinité et consacrées tout entières à la propagation des doctrines religieuses. Les grands prêtres, les augures,

étaient des citoyens sans mission exclusive et spéciale, comme César, Cicéron ou Plutarque, que le soin de faire un sacrifice aux dieux, de consulter le vol des oiseaux ou les entrailles des victimes venait distraire de temps en temps de leurs occupations domestiques et de leurs fonctions civiles, qui, déjà du temps de Caton, ne pouvaient se regarder sans rire, et qui auraient bien pris garde d'enseigner tout ce qu'ils savaient.

Le paganisme ne comportait pas plus un enseignement moral, qu'un enseignement dogmatique. Dans le christianisme ces deux enseignements se lient étroitement l'un à l'autre, le dogme est incomplet sans la morale, la morale a son appui dans le dogme. La révélation divine confirme le témoignage de la conscience humaine, la rend plus sévère encore et plus pure, lui montre sous un jour plus clair ce qu'elle entrevoyait déjà, lui ouvre de nouveaux points de vue, la hausse à de nouvelles vertus, lui commande la justice et la sainteté au nom d'un Dieu lui-même juste et saint. Le paganisme, au lieu de consacrer et d'affermir ainsi le sentiment moral, l'altère et le compromet. Pouvait-on enseigner une morale une et constante, avec ces divinités si nombreuses, ennemies et rivales, que leur histoire nous représente toujours en contestation et en guerre? Si, pour sauver l'inconséquence, on place la justice dans le décret qui émane de la volonté réunie de tous ces dieux, sur combien de

points les trouvera-t-on d'accord? Et comment établir même que leur volonté s'accorde! C'est là la thèse que Platon soutenait dans l'Eutyphron contre le polythéisme. Quelle eût été d'ailleurs cette loi qu'on eût représentée comme l'expression d'une volonté divine si souvent coupable et vicieuse, parfois criminelle? La conscience humaine eût protesté contre une morale qu'on eût voulu tirer de ces honteuses histoires et de ces fables déshonnêtes, et, comme le dit éloquemment le Vicaire savoyard, « le vice armé d'une autorité sacrée, descendait en vain du séjour éternel, l'instinct moral le repoussait du cœur des humains.... La sainte voix de la nature, plus forte que celle des dieux, se faisait respecter sur la terre, et semblait reléguer dans le ciel le crime avec les coupables. » La morale du paganisme ne pouvait donc cesser d'être pernicieuse qu'en devenant inconséquente. Voilà pourquoi Platon proscrivait si sévèrement le vieil enseignement de la mythologie, et bannissait les poëtes, « cette race généralement incapable de distinguer le bien du mal, » et dont les fictions sont pleines de dangers; car elles peuvent être cause « que nos citoyens, dit-il, adressent aux dieux des prières mal conçues, et leur demandent, sur les choses les plus importantes, tout le contraire de ce qu'il faut leur demander. » Nous devons croire que daus toutes les intelligences élevées, la philosophie, la conscience, et un sentiment religieux plus

pur modifiaient ces traditions que Platon condamnait, et que les hommages des esprits éclairés, les prières des cœurs honnêtes montaient vers un autre dieu que celui qui trompait Amphitryon et mutilait Saturne. Les dieux qu'on invoquait dans toutes les grandes circonstances de la vie privée, dans toutes les grandes entreprises politiques, les dieux dont Cicéron et Platon inscrivaient le nom en tête de leurs lois, n'étaient certainement pas ceux dont se jouaient Aristophane et Plaute. Cependant tous en public accomplissaient les mêmes actes; c'étaient, au moins en apparence, les mêmes divinités que tout le monde adorait. Mais quelle que fût l'attitude de la plupart des esprits éclairés, des philosophes, des politiques, quelque bonne volonté qu'ils eussent de respecter les croyances, tout en conservant, en répandant même parfois des idées morales incompatibles avec les croyances, si bonne grâce qu'ils missent à ne pas toucher, extérieurement du moins, à l'édifice, il est manifeste qu'on ne pouvait, à la faveur de cette convention tacite, de cette unanimité toute apparente, réconcilier la morale et la mythologie païenne, appuyer l'une sur l'autre, prêcher la continence au nom de Jupiter, la douceur au nom de Junon, la probité au nom de Mercure. La contradiction ne pouvait être palliée qu'à la condition de substituer la morale philosophique à la morale religieuse, d'écarter les souvenirs mythologiques, de ne nommer les dieux qu'en termes généraux,

de déguiser enfin toutes les conséquences légitimes de l'histoire du paganisme, et il en résulta que la société ancienne ne put jamais recevoir de sa religion cet enseignement moral que la société moderne a reçu, et reçoit encore tous les jours d'un culte, qui n'est que conséquent avec lui-même en parlant de vertu et de pureté morale.

D'ailleurs la religion païenne n'avait pas besoin, comme le christianisme, de cet enseignement qui éclaire chaque intelligence de toute la lumière qu'elle peut recevoir. Religion tout extérieure, s'adressant, pour ainsi dire, aux dehors de l'âme, n'éveillant pas en elle ces sentiments qui reposent au fond de la conscience, ne dominant l'homme que par le respect ou par la crainte, le paganisme pouvait se passer plutôt de cette instruction à laquelle le christianisme attache un si haut prix. Pour gouverner la multitude par l'influence religieuse, c'était assez de ces connaissances religieuses répandues dans la foule, et transmises par la tradition de chaque jour, des cérémonies auxquelles assistait le peuple, des fêtes qui lui rappelaient ses dieux, des présages dont on l'effrayait, des oracles qu'on lui révélait quelquefois. Pour respecter, il ne fallait qu'apercevoir de loin; pour craindre, il n'était nécessaire que d'entrevoir; il importait peu que chacun connût bien tous les dogmes, comprît les vérités tout entières, acceptât toutes les conséquences. Mais le christianisme a une prétention plus haute, il fait intervenir Dieu plus di-

rectement dans la conscience humaine, et pour lui la crainte n'est pas le terme, mais seulement le commencement de la sagesse. Avec lui, la religion est devenue une puissance morale, ayant sa philosophie qu'elle veut établir dans l'esprit humain, ses doctrines qu'elle annonce comme les seules véritablement salutaires et efficaces, ses vertus propres qu'elle prétend plus parfaites que les vertus seulement humaines. Il a ses consolations à répandre, ses grâces à distribuer; il veut pénétrer, par ses enseignements, dans la société, dans la famille, dans la vie de chacun, et s'emparer du vieil homme pour le renouveler. Il prescrit certains devoirs, certaines pratiques, dont il faut avoir bien mesuré l'étendue pour s'en acquitter avec quelque mérite, ou plutôt pour ne pas devenir coupable de profanation. Il enseigne qu'il est du plus grave intérêt pour chacun de bien connaître quel est le Dieu qu'il invoque, comment ce Dieu a manifesté sa puissance et sa volonté, vers quelle fin marche l'homme, comment il doit régler sa conduite, et quel prix Dieu met à ses récompenses; c'est faire une part bien plus large à la raison et à la dignité humaines. Voilà pourquoi l'Église a fait tant d'efforts pour constituer et propager partout une instruction religieuse forte et complète; elle a voulu en étendre le bienfait à toutes ces âmes, dont chacune est si précieuse au Dieu qui la créa et qui l'a rachetée.

II

THÉOPHRASTE ET LA BRUYÈRE

Ce morceau paraît appartenir à la même époque et au même ordre d'idées et d'exercices que celui qui précède. Toutefois, nous sommes portés à croire qu'il se rattachait, dans la pensée de l'auteur, à un travail plus considérable sur les moralistes anciens et modernes, dont nous avons trouvé une esquisse dans ses papiers.

THÉOPHRASTE ET LA BRUYÈRE.

Le genre des CARACTÈRES, qui suppose une observation attentive et réfléchie, qui saisit des nuances délicates, n'a pu naître qu'assez tard dans l'histoire de la littérature et de l'esprit humain. Ce n'est pas qu'il n'y ait dans Homère des caractères et des mœurs, comme il y a des passions ; mais les peintures de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* ne sont que le travail instinctif de l'imagination populaire, recueillant dans la tradition quelques grands traits de mœurs, qu'elle idéalise et dessine plus fortement, et dont un génie poétique heureusement inspiré compose son tableau. Ce n'est pas qu'il n'y ait non plus dans les poëtes gnomiques, ces moralistes de la civilisation à son enfance, dans Hésiode et dans ceux qui le suivirent, quelques essais de caractères que le poëte prend pour modèles, et où il fait reconnaître les vertus qu'il conseille, les vices dont il dissuade ; mais ce sont là des ébauches, qui attendent pour devenir de véritables portraits la

sagacité patiente d'un philosophe. La philosophie primitive, égarée dans des recherches cosmologiques, n'avait rien produit de pareil. Avec Socrate, son regard est ramené sur l'homme; avec Aristote, l'âme est soumise à une analyse curieuse et profonde; ses opérations sont définies, les lois de son développement sont observées, décrites, classées; la philosophie est assez avancée dans la science du cœur humain pour essayer, sous sa forme définitive, le genre des caractères. Aristote ouvre la voie. Dans sa *Rhétorique*, pour montrer à l'orateur quelles sont les conditions diverses auxquelles il faut savoir plier sa parole et mesurer ses moyens de persuasion, il décrit les mœurs des trois âges de la vie, et sa description reste supérieure par la justesse et l'abondance des vues à toutes les imitations qui en ont été faites depuis; il dépeint les mœurs des diverses conditions et des diverses fortunes, celles même qui sont particulières aux différents gouvernements, et ces peintures tracées par la main habile d'un observateur profond, renferment une vérité générale, qui, aujourd'hui encore, se reconnaît sans peine. Dans sa *Morale*, il examine toutes les vertus, il en fixe l'objet et la mesure, il les place comme un moyen terme entre deux extrêmes qui chacun sont un vice; mais cette définition des vertus par l'excès ou par le défaut, outre qu'elle laisse tout à fait à l'arbitraire la détermination du point intermédiaire, est plutôt une théorie incomplète et peu profonde de

la vertu qu'une étude propre à jeter des lumières sur l'histoire, sur les diversités et sur les faiblesses du cœur humain. C'est à l'école de ce maître que se forma Théophraste qui fidèle à la même méthode, avec moins de sagacité, mais avec le même ordre et aussi les mêmes défauts dans l'exposition, recueille des observations sur les caractères, les range sous certains chefs, et nous les transmet tout empreintes de la forme aristotélique. Ce recueil trouve, après Théophraste, quelques imitateurs, Lycon, Satyrus, Dion Chrysostôme ; d'ailleurs la philosophie morale en se développant, développe l'observation et l'étude des caractères; et si l'antiquité ne nous lègue pas d'autre ouvrage exclusivement consacré à un travail analogue, tous les livres qui traitent de la philosophie pratique ou qui y touchent par quelques points, contiennent des peintures originales et indépendantes qui retracent les ridicules et les vices de l'homme. Le portrait du Glorieux dans la première *Rhétorique* de Cicéron, petit tableau vif et animé, imité de Théophraste, sans doute, mais bien supérieur à son original; quelques pages où Sénèque raille la délicatesse outrée des mœurs de son époque et les faiblesses que combat la doctrine stoïcienne; plusieurs morceaux des œuvres morales de Plutarque, et surtout de son traité *sur la différence de l'ami et du flatteur;* quelques portraits satiriques de Lucien, complètent à peu près l'héritage qui peut être

recueilli dans la littérature ancienne depuis Théophraste.

Avant La Bruyère, la philosophie et la littérature modernes n'étaient pas restées étrangères à ce genre de description qui prend pour objet l'âme humaine elle-même, et où les modernes semblent s'être bien plus exercés, et avoir bien plus excellé que les anciens. Montaigne s'était plu à dépeindre les caractères et les humeurs, celles d'autrui et surtout les siennes propres. Sans parler des autres ouvrages où les traits de mœurs se rencontraient à chaque pas, sans parler, par exemple, des sermons de Bossuet, qui, il est vrai, n'étaient pas encore imprimés, il y avait au XVII^e^ siècle deux ouvrages de morale qui étaient entre les mains de tout le monde : les *Pensées* de Pascal, et les *Maximes* de La Rochefoucauld; et bien que ni l'un ni l'autre ne contînt particulièrement des portraits, on pouvait y lire des traits moraux d'une vérité profonde, et souvent même composer de ces traits réunis un ensemble, un tableau complet et achevé, qui représentât fidèlement une des faces de l'âme humaine. Mais le plan de La Bruyère dépassait celui de ses deux prédécesseurs; aux observations générales, il voulait joindre des portraits ; il se proposait de peindre les âges, les sexes et les conditions, avec les vices, les faibles et le ridicule qui y sont attachés. En outre, il ne voulait pas seulement, comme Pascal, faire servir la métaphysique à la

religion, et rendre l'homme chrétien; il ne voulait pas seulement, comme La Rochefoucauld, observer que l'amour-propre est dans l'homme la cause de toutes ses faiblesses. Aussi son livre était vraiment original dans la littérature moderne. Il devait avoir des imitateurs, mais on peut presque dire qu'il n'avait pas eu de modèles. Jusqu'à quel point peut-on dire de même que les *Caractères* de La Bruyère n'avaient pas leur modèle dans la littérature ancienne? Jusqu'à quel point La Bruyère a-t-il été imitateur, et que doit-il aux *Caractères* de Théophraste? Quel rapport y a-t-il entre ces deux ouvrages qui portent le même titre?

La Bruyère connaissait bien Théophraste, il l'avait beaucoup étudié, il l'avait traduit, il l'a apprécié avec bonheur dans une préface qui précède sa traduction. Cette traduction parut en tête de l'ouvrage original de l'auteur français. Les nouveaux caractères ne semblaient même qu'un appendice que La Bruyère ajoutait « dans l'esprit de contenter ceux qui reçoivent froidement tout ce qui appartient aux étrangers et aux anciens, et qui n'estiment que leurs mœurs. » Il explique, il justifie même la forme nouvelle qu'il a donnée à son ouvrage, « soit parce qu'il est toujours pernicieux de poursuivre le travail d'autrui, surtout si c'est d'un ancien ou d'un auteur d'une grande réputation, » soit parce que la figure qu'emploie Théophraste pourrait beaucoup moins réussir « si elle était traitée

par un génie fort inférieur au sien. » L'ouvrage original, comme on le voit, est bien modestement annoncé; mais ne jugeons sur ce respect et sur cette défiance de soi-même ni du mérite du disciple d'Aristote, ni de celui de l'auteur français. A prendre l'opinion des imitateurs, ou tout au moins des auteurs venus après quelques grands modèles antiques, notre littérature serait au XVII^e^ siècle bien souvent inférieure et secondaire; il semblerait qu'elle est une décadence et non un progrès.

Mais d'abord quelle est l'authenticité de l'ouvrage grec? Il ne nous est parvenu que par fragments, mais tous les manuscrits sans exception portent le nom de Théophraste, à qui Diogène de Laërce attribue en effet deux ouvrages intitulés : ἠθικοὶ χαρακτῆρες. Il ne semble pas que le scepticisme de la critique philologique puisse trouver des raisons suffisantes pour lui contester la propriété du petit recueil qui nous est parvenu sous ce titre même. Si plusieurs caractères ont été récemment découverts, et ne se trouvent pas dans tous les manuscrits, tout le risque que court le recueil, c'est que ceux-là soient apocryphes. S'il y a çà et là quelques incertitudes, si quelques chapitres semblent ne pas bien convenir au même personnage, tout ce qu'on en peut conclure, c'est que le texte est altéré. Ou bien faut-il croire que ces courts chapitres, avec leur uniformité de procédés, le retour continuel et monotone des mêmes termes,

qui semblent trahir l'abréviateur qui résume, ne sont que des extraits plus ou moins étendus faits par des copistes, par quelque élève de l'école de Théophraste qui aurait recueilli les leçons, traduit et transmis les idées de son maître? Ainsi posée, la question semble presque impossible à résoudre; quand on se lance dans le champ des conjectures, on trouve un sol mouvant et une étendue sans limites. Tout en respectant l'autorité des manuscrits et de la tradition, nous pouvons, ce semble, expliquer naturellement la forme de ce recueil, et les mérites et les imperfections qu'il nous présente, tel qu'il nous est parvenu.

Aristote avait toujours été peu soucieux de la forme, il n'avait pas cherché à la rendre attrayante ni surtout variée. Au milieu de la multiplicité de ses études et de ses travaux, dans l'universalité prodigieuse de ses connaissances, avec cette fécondité inépuisable de son génie, il semble qu'il n'ait pas trouvé le temps de diversifier son expression, de chercher pour sa pensée des formes qui pussent intéresser l'imagination au travail de l'intelligence et soulager l'effort de l'esprit. En outre, la sévérité de sa méthode, les habitudes symétriques et régulières de sa pensée, ces procédés exacts et si savamment ordonnés de sa profonde analyse, tout cela a passé dans son style, et a contribué à cette sécheresse uniforme, à cette brièveté didactique qui se font voir dans tous ses écrits. C'est ainsi que, dans sa *Rhétorique*, quand

il décrit les passions et leurs causes, si ce n'est peut-être dans la description des trois âges, il ne songe pas à présenter un tableau vivant et animé qui intéresse et qui attache ; il se contente de fournir aux orateurs une matière à étude et des ressources pour leur éloquence. Or, ces traditions se sont conservées après lui dans son école ; ces formes arides et didactiques, ses disciples les ont gardées, et Théophraste, qui, avec un génie presque aussi universel que le sien, embrassa toute l'étendue des connaissances humaines, Théophraste, dis-je, fidèle à des habitudes traditionnelles que d'ailleurs il n'avait pas le temps de corriger, a écrit comme lui, sans souci de la forme ; il a poursuivi les analyses de son maître ; il a appliqué aux diverses nuances des caractères l'esprit d'observation dont Aristote lui avait donné l'exemple, et c'est encore avec les habitudes aristotéliques qu'il a écrit ses observations. Partout en effet on reconnaît la trace du péripatétisme. Le recueil est distribué en trente chapitres ; ce sont des caractères différents ; mais l'inconvénient de ces divisions multipliées, c'est qu'elles ne peuvent pas être bien nettes et bien tranchées. Il y a quatre nuances de l'avarice, quatre variétés de la ladrerie ; il a fallu donner à chacune un nom particulier, pour être fidèle à la méthode d'Aristote ; mais on a peine à voir comment tel ou tel trait rentre dans cette division plutôt que dans celle-ci, se rapporte à cette définition plutôt qu'à celle-là.

Si, sans établir tout d'abord une distinction, le moraliste m'eût présenté et eût fait ressortir successivement toutes les nuances, je les aurais peut-être reconnues et acceptées comme telles; trop de symétrie m'a déconcerté, et il m'a semblé apercevoir plus de cadres que de portraits. Il en est ainsi pour la loquacité, ainsi pour l'arrogant et l'orgueilleux. Je vois en outre au début de tous les chapitres une définition; je reconnais bien là encore l'usage, ou si l'on veut la manie de l'école d'Aristote. C'est ainsi qu'Aristote a tout défini dans tous ses ouvrages; quelques-unes des définitions de caractères lui sont même empruntées. Mais rien n'est difficile comme de bien définir, et il nous semble que si l'on ne craignait de trop affirmer aujourd'hui, où il est si téméraire de prétendre déterminer les nuances dans une langue qu'on ne parle plus, nous trouverions que la définition est ou peu exacte, ou obscure, ou n'éclaircit pas beaucoup le mot défini, ou ne se rapporte pas tout à fait à la description qui suit. Chacun de ces tableaux est dessiné d'après un ordre toujours le même: il commence par la définition du vice, ou du défaut, ou du ridicule; puis vient immédiatement à côté du nom du personnage, ὁ ὑπερηφάνος, ὁ αἰσχροκερδής, etc., cette forme τοιοῦτος τίς οἷος, ou δεῖνος... Les verbes qui suivent sont à l'infinitif; les petites circonstances où se manifeste le caractère en question se déroulent ainsi toujours au même temps, et le portrait s'achève pour qu'un

second recommence de même, et dans celui-là comme dans l'autre, les diverses circonstances sont énumérées comme des phénomènes, classées de même, avec l'esprit méthodique qui préside aux observations de l'historien de la nature, et toujours par cette unique figure qu'on appelle description ou énumération. Quant au style, c'est un style coupé : nulle transition; peu ou point de développements. Vous croyez lire des notes préparées pour une leçon. Que conclure de tout cela? Que, content de donner à son recueil une portée philosophique, Théophraste n'a pas cherché à lui donner un caractère littéraire, et que, comme avait fait son maître, il en a négligé la forme, pur toutefois dans son style, élégant dans son expression, parce que, esprit heureusement doué, il écrit dans une belle langue, mais ne cherchant pas à varier l'ordonnance de ses tableaux, à en renouveler la forme, plutôt attaché par habitude et par tradition à une certaine symétrie systématique d'exposition et de style.

Le plan de La Bruyère est plus large, sa forme moins symétrique, sa composition plus variée, son dessin plus brillant et plus riche.

Et en effet, dans La Bruyère, il n'y a pas seulement des portraits; le cadre de l'ouvrage français contient celui de l'ouvrage grec, mais il est bien plus vaste et comprend beaucoup d'autres choses. La Bruyère réunit en lui Théophraste et La Rochefoucauld, le peintre de portraits et l'auteur de maximes,

l'histoire des mœurs d'un siècle. Il n'a pas voulu se renfermer dans la forme que Théophraste avait donnée à son ouvrage, et il s'est autorisé d'un autre écrit du même philosophe, dont il ne nous reste que le nom transmis par Diogène de Laerce, et qui, sous le titre de *Proverbes*, contenait « des pièces détachées, comme des réflexions et des remarques; » il s'est ressouvenu aussi « que le premier et le plus grand livre de morale qui ait été fait porte le même nom dans les divines Écritures, » et il « s'est trouvé excité, par de si grands modèles, à suivre, selon ses forces, une semblable manière d'écrire des mœurs. » Il a donc rassemblé dans un même ouvrage ces diverses formes, tout en conservant le titre de *Caractères* à son livre plus étendu et plus complet que celui de Théophraste.

La Bruyère peint des caractères, mais ce ne sont pas seulement des traits individuels qu'il rassemble; il peint la société tout entière, ses diverses classes, ses diverses professions, chacune de ces petites sociétés qui vivent comme dans un monde à part d'intérêts et de préjugés au milieu de la grande société générale; il met en relief les prétentions, les torts, les ridicules de tous les âges, de toutes les fortunes, de tous les états, courtisans, magistrats, parvenus, la ville, la province; il rassemble tous ces traits qu'on ne peut pas attribuer à un seul individu, parce qu'ils lui sont communs avec son voisin, qu'ils ne sont pas attachés à telle ou telle

disposition de son esprit, mais qu'ils tiennent à des influences, à des causes universelles. Sans doute il y a quelque chose de cette peinture générale de mœurs, dans un recueil de caractères particuliers, qui ont toujours une date et une patrie; mais ce sont des détails échappés à l'écrivain, des renseignements qu'il donne comme en passant, des conjectures qu'il laisse à tirer; il faut que le lecteur recompose le tableau, et encore ne pourra-t-il guère produire qu'une esquisse incomplète. La Bruyère donne ce tableau tout entier.

Le plan des *Caractères* de La Bruyère et la forme moins étroite qu'il imprime à son ouvrage, lui permettent aussi d'embrasser l'histoire du cœur humain sous un point de vue bien plus élevé et avec bien plus d'ensemble. Théophraste observe dans une personne donnée une petite habitude, une tendance du caractère, il la décrit, la quitte, en reprend une autre; il sépare donc les divers aspects de l'âme humaine non pas par de grandes et larges divisions, mais par la considération isolée et successive des points de détail; il morcèle son sujet, ne voit rien à la fois, n'aperçoit l'âme humaine que par quelques-unes de ses faces, sans montrer le lien qui rattache entre elles toutes ces nuances. La Bruyère n'a pas de système fait à l'avance, de dénominations précises et spéciales, ni de lignes étroites où il s'enferme. Son ouvrage ne pré-

sente qu'un petit nombre de grandes divisions, où il est plus à l'aise pour embrasser en même temps les faces principales du cœur humain, pour saisir l'ensemble des caractères, pour suivre toute l'histoire d'une passion ou d'un vice, et pour rassembler toutes les nuances qu'elle présente. Dans ce cadre commode, où sa pensée est contenue sans être obligée de se rétrécir, il peut tracer librement tous les ridicules d'une classe, toutes les habitudes d'une petite société, tous les effets divers d'un même sentiment, toutes les formes que peuvent prendre les défauts et les vices; il peut faire voir les sexes, les caractères, les âges, les esprits différents, tantôt sous l'influence d'un même sentiment, comme l'amour, tantôt sous l'empire des mêmes préjugés de caste; il peut mettre en opposition les caractères et les éclairer ainsi d'une lumière plus vive par l'effet du contraste. Il n'a pas besoin d'intituler ses personnages, de donner à chacun un nom et une définition hasardeuse; il se contente de les rapprocher, et par là il les fait mieux connaître. Il réunit toutes les idées qui tiennent au même sujet; il ne les joint pas, il est vrai, par des transitions, et Boileau, auquel les transitions coûtaient tant de peine, et qui les avait si laborieusement cherchées dans sa satire sur les femmes, Boileau trouvait qu'il était bien commode de s'affranchir ainsi de la partie qu'il appelait la plus difficile de l'art d'écrire; mais bien que La Bruyère passe brusquement d'une idée

à l'autre, et qu'il semble affecter même d'en déguiser l'enchaînement et de déconcerter son lecteur, néanmoins il ordonne son tableau, il en dispose non sans une intention et un dessein suivi les diverses parties; les réflexions et les portraits ne sont pas jetés au hasard, et comme ils se sont présentés à l'esprit de l'écrivain, ainsi que les pensées de La Rochefoucauld; les chapitres eux-mêmes, et dans les chapitres, l'ordre des idées décèlent quelque arrangement et quelque disposition; et si l'art est dissimulé, une lecture attentive le fait pourtant presque toujours reconnaître.

Parmi ces peintures plus générales des sentiments et des passions, la forme de La Bruyère admet des pensées détachées de toute sorte. Ces pensées sont tantôt des maximes morales qui éclairent un sentiment caché et qui mettent au jour une faiblesse de l'âme, à l'exemple des *Maximes* de La Rochefoucauld; tantôt des préceptes d'une philosophie chrétienne, des réflexions sur la nature et sur les choses humaines, à la manière de Pascal, comme dans le chapitre des *Ouvrages de l'Esprit*. Ici, vous trouvez des réflexions de critique littéraire, des remarques de goût, des appréciations et des parallèles d'écrivains; là, comme dans le chapitre *du Souverain ou de la République*, des pensées politiques sur la forme, les conditions et les avantages des gouvernements; ailleurs des portraits historiques et des considérations sur les évé-

nements et les personnages contemporains, sur Richelieu, sur le prince d'Orange, sur Condé, sur Louis XIV, si reconnaissables, quand même ils ne sont pas nommés. Souvent La Bruyère touche aux points les plus délicats de la philosophie sociale, l'inégalité des conditions par exemple, ou bien, comme dans le chapitre des *Esprits forts*, il développe sur la religion et la morale des aperçus où n'éclatent pas la même puissance de logique et la même profondeur que chez Pascal, où ne se montre pas le même combat douloureux et terrible de l'âme, mais qui sont inspirés par cet esprit de discipline et de soumission chrétienne, alliée au culte sérieux de la philosophie, qui fut le caractère du siècle de Louis XIV et de toute la grande école des Descartes, des Bossuet, des Fénelon et des Arnauld. Ainsi nous découvrons dans les *Caractères* l'apologie du christianisme, la discussion des preuves de l'existence de Dieu et de la religion catholique, c'est-à-dire une opinion personnelle débattue et soutenue; ailleurs nous y trouverions encore d'autres plaidoyers, une protestation contre la morgue insolente des grands seigneurs, une page où l'écrivain revendique la dignité des gens de lettres. Ce n'est donc pas seulement un observateur qui nous transmet ses remarques, un témoin désintéressé qui expose, en s'effaçant lui-même, ce qu'il a vu et pénétré; il ne disparaît pas dans son œuvre, comme Théophraste, comme La Rochefoucauld, comme

presque tous les moralistes, qui prétendent énoncer des vérités indépendantes de l'observateur qui les a surprises, omettent tout ce qui est sentiment particulier ou opinion individuelle, et, pour paraître juges impartiaux, ne veulent pas sembler parties intéressées. La Bruyère est heureusement infidèle à cette forme ordinaire du genre de littérature qu'il traite. Veut-il montrer volontairement l'homme, il parle de lui-même, il se met en scène, il dit ce qu'il a vu et ce qu'il a senti, il laisse entrevoir ce qu'il a souffert, il conseille, il reprend, il s'indigne, il proteste, il en appelle à un autre temps des travers de ses contemporains. L'homme ne se révèle pas dans son œuvre pour ainsi dire à l'insu de l'écrivain, comme chez La Rochefoucauld ; il ne s'efface pas, comme chez Théophraste, par cette puissance d'abstraction vraiment aristotélique, qui semble conduire à l'exactitude de l'analyse par l'indifférence ; il y a quelque chose dans les œuvres de La Bruyère de plus personnel, et, si j'ose le dire, de plus subjectif.

On voit aisément que les limites de l'ouvrage français sont bien plus étendues que celles de l'original grec. Mais peut-être les deux ouvrages diffèrent-ils plus encore par la forme que par l'étendue du fonds. Le recueil de Théophraste, disions-nous, ne nous paraît guère présenter qu'un caractère philosophique ; il n'a pas un caractère et une forme littéraires. Une forme variée, vive et riche, un art merveilleux d'exposition et de style recommandent

au contraire l'ouvrage de La Bruyère, et, plus encore peut-être que le fonds, ils en constituent l'originalité. « L'écueil des ouvrages de ce genre, dit M. Suard, c'est la monotonie. » Et en effet, c'est là l'écueil contre lequel, je ne dirai pas a échoué, mais n'a pas cherché à lutter Théophraste. Cet écueil, comment La Bruyère y a-t-il échappé? « Des portraits, des observations de mœurs, des maximes générales, qui se succèdent sans liaison, voilà quels étaient les matériaux de son livre. » Mais des maximes successivement énoncées sous leur forme ordinaire, fatiguent doublement l'attention et par l'analogie de cette forme répétée, et par la diversité des pensées isolées qui transportent l'esprit brusquement et sans liaison d'une observation profonde, ou qui veut l'être, à une autre observation analogue. C'est ce qui arrive pour les pensées les plus fines et les plus délicates. De même les portraits courent risque de devenir bientôt fatigants, les procédés divers du peintre qui les trace semblent devoir bientôt s'épuiser. Comment échapper à ce danger? Par la vivacité de la forme, par la finesse et la délicatesse du tour, par la variété des mouvements et l'art de la composition. Et c'est là qu'éclate surtout le talent de La Bruyère. « Il est curieux d'observer, dit encore M. Suard, toutes les ressources qu'il a trouvées dans son génie pour varier à l'infini, dans un cercle si borné, ses tours, ses couleurs, ses mouvements. »

Il fait vivre ses personnages par l'habileté supérieure avec laquelle il les produit. Il les met en scène, il les fait penser, parler, agir de cent manières différentes, mais toujours avec une expression vive, animée, saisissante. C'est une histoire qu'il raconte, mais une histoire dont tous les détails frappent et intéressent, où tout s'explique, se suit, s'enchaîne; c'est une petite scène, où la situation se déroule, où l'acteur se trahit sans se nommer, et étale dans tout son jour le trait saillant de son caractère, souvent, comme dans la meilleure comédie, par les efforts mêmes qu'il fait pour se cacher. Comme il nous fait assister à ces scènes honteuses de la cour, à ces revirements d'opinion que produisent les revers de la fortune, comme il nous peint ces flatteries basses et mobiles, ce débordement de louanges, « et ces machines qui avaient guindé si haut l'homme puissant, encore toutes dressées pour le faire tomber dans le dernier mépris! » Comme il nous montre le parvenu, riche et noble d'hier, étalant sa suffisance et son orgueil avec ses distinctions récentes! Comme nous voyons se mouvoir, se pousser, s'insinuer celui qui veut faire fortune à la cour! Il nous semble que nous voyons présomptueux et confiant, sûr de n'ennuyer personne, ce riche au teint frais, à la démarche ferme, qui interrompt tout le monde, et au contraire, timide et défiant, ce pauvre qui craint toujours d'occuper trop de place, d'attirer trop

l'attention, et semble si honteux de n'avoir pas reçu du ciel une grande fortune ! Combien il ranime la forme languissante de Théophraste; comme l'énumération s'allie toujours chez lui à une heureuse concision, à une rapidité lumineuse qui donne à la description tout l'intérêt et toute la vivacité d'un récit ! Théophraste dit, dans le portrait de l'orgueilleux : « il ne laisse entrer personne chez lui quand il est à sa toilette, au bain, à table; » comme La Bruyère saisit et relève ce trait ! Comme il nous montre cet homme, doué d'une telle idée de son importance qu'il ne veut pas souffrir qu'on le dérange, et comme il y oppose par un contraste habile la simplicité affable de l'homme dont les occupations sont tout autrement importantes, de l'homme qui vit pour l'étude, la culture de son esprit, l'instruction de ses semblables !

Quelle distance du distrait de Théophraste, de ces quelques traits d'absence d'esprit qu'énumère froidement le disciple d'Aristote, à ces mille petites scènes si vraies et si animées où nous voyons le distrait de La Bruyère, faisant souffrir les autres de sa distraction, en souffrant lui-même, plus souvent en amusant les autres et en riant tout le premier; objet de l'attention, de l'étonnement général sans se déconcerter ! Combien l'impudent de Théophraste est peint avec une physionomie moins expressive et moins complète, que l'impertinent égoïste de La Bruyère ! Le nouvelliste et le poltron de l'auteur

grec semblent peints avec des traits plus vifs que d'ordinaire. Il semble que, grâce à son sujet, Théophraste échappe à la monotonie de sa forme habituelle, qu'il compose une petite scène, qu'il joue un petit drame. Mais combien cette description est moins vive encore et moins fine que les traits qui caractérisent les mêmes personnages dans le moraliste français !

La Bruyère a en effet une délicatesse de tour, une finesse de pensée, un art de présenter ses idées sous une forme déguisée, de dire une chose en paraissant en dire une autre, art qui semble tout à fait étranger à l'auteur grec. Combien cette forme sous laquelle il peint la poltronnerie est heureuse et habile! A chaque page se montre une nouvelle ressource de son esprit, un nouvel artifice d'exposition, qui fait deviner la pensée sans l'exprimer tout à fait, et qui lui donne le charme de l'inattendu et une grâce tout originale. Souvent c'est par le contraste que La Bruyère relève ses portraits ; il oppose la timidité du pauvre à l'assurance du riche, les jugements et les préférences de la ville aux mœurs de la cour, les goûts des jeunes magistrats à la gravité de leurs occupations frivoles. Ses tours varient à l'infini ; tantôt c'est une apostrophe, tantôt une raillerie amère, tantôt un mouvement d'éloquence passionnée, ici un dialogue, là une anecdote, ailleurs un apologue, comme ces deux charmants récits d'Elmire et d'Irène. Il semble qu'il veuille

surprendre et déconcerter son lecteur par l'inépuisable variété des formes qu'il emploie. On voit que, si nous voulions comparer les deux auteurs, Théophraste serait de bien loin dépassé. Mais rappelons-nous que nous ne pouvons pas établir absolument une comparaison, puisque l'auteur grec semble n'avoir pas cherché cette beauté littéraire que La Bruyère a poursuivie avec tant de soin.

Si nous allons au fond des choses, nous trouverons une différence que La Bruyère nous annonce lui-même dans son discours sur Théophraste. « L'on s'est plus appliqué, dit-il, aux vices de l'esprit, aux replis du cœur, et à tout l'intérieur de l'homme que n'a fait Théophraste, etc. » Et en effet Théophraste ne pénètre pas dans le cœur de ses personnages, il les fait agir et se mouvoir, mais non pas penser et sentir; ce qu'il énumère, ce sont les circonstances au milieu desquelles peut se trouver son personnage, et les détails extérieurs qui manifestent sa disposition d'esprit, non pas l'impression qu'il éprouvera, non pas les mouvements de son âme, non pas les mobiles de ses actions. Sans doute l'art du peintre de caractères est souvent de faire deviner l'intérieur par l'extérieur, d'en faire entendre plus par la peinture du dehors que par l'analyse des sentiments intimes; et il n'entrait pas dans le plan de Théophraste de faire autre chose qu'une description des actes journaliers par où se révèle un vice ou un

défaut; mais enfin la peinture des caractères est plus complète si l'on tire du fonds de l'âme où ils se cachent et se mêlent, les ressorts cachés de nos actions et les causes sous l'influence desquelles se développent les diverses habitudes de l'esprit et du cœur; l'histoire du cœur humain est surtout mieux racontée, si non-seulement on décrit des caractères avec cette analyse intime et profonde, mais si on s'attache aux sentiments eux-mêmes, si on en recherche les nuances, si on en montre les replis. Ce que nous voyons dans Théophraste, ce sont quelques insolences de l'arrogant, quelques pratiques du superstitieux, quelques fanfaronnades du glorieux, quelques boutades de l'esprit chagrin, quelques saletés du malpropre; mais nous sommes toujours comme dans les dehors de ces personnages, ils ne vivent pour nous qu'à l'extérieur, tandis que dans ses portraits eux-mêmes, et dans les réflexions morales qui les encadrent, La Bruyère nous découvre à fond l'état de leurs âmes, les mobiles de leurs actions et les sources de leurs travers.

Aussi la pensée de La Bruyère est-elle souvent plus fine et plus profonde que celle de Théophraste. Ce n'est pas que les remarques du disciple d'Aristote ne soient justes, vraies, appuyées sur une observation exacte et curieuse; ce n'est pas que quelques-uns de ses traits ne soient ingénieux, que ses aperçus ne soient originaux et qu'ils

ne le fussent encore sans doute davantage à l'époque où le recueil fut composé. Mais on n'y rencontre pas, ou on y rencontre du moins bien plus rarement que dans les *Caractères* de La Bruyère ces pensées délicates, comme celles de La Rochefoucauld, profondes comme celles de Pascal, ces traits d'une vérité saisissante, ces maximes si justes et si lumineuses dont abonde notre moraliste.

Et s'il faut parler non plus seulement de la composition de l'ouvrage, mais du style, il faudra réserver encore à La Bruyère le mérite de l'expression. L'auteur grec ne paraît pas avoir cherché ou du moins il n'a cherché que bien rarement les effets du style. Nul écrivain peut-être n'a plus que La Bruyère des expressions vives, originales, pittoresques, de ces alliances de mots hardies et heureuses qui sont la ressource de la langue française, de ces combinaisons d'expressions concises, vives, énergiques; de ces effets de style surtout qui résultent des contrastes, de ces traits qui terminent heureusement un tableau à la fin duquel ils sont jetés, brefs et isolés, de cet art enfin dans lequel Voltaire plaçait l'esprit, et qui consiste « tantôt dans une comparaison nouvelle, tantôt dans une allusion fine; ici dans l'abus d'un mot qu'on présente dans un sens et qu'on laisse entendre dans un autre, là dans un rapport délicat entre deux idées peu communes, dans une métaphore singulière, dans la recherche de ce qu'un objet ne présente pas d'abord,

mais de ce qui est en effet dans lui; dans l'art ou de réunir deux choses éloignées, ou de diviser deux choses qui paraissent se joindre, ou de les opposer l'une à l'autre; dans l'art de ne dire qu'à moitié sa pensée pour la laisser deviner. » Cet art appliqué à des idées sérieuses et morales, employé à éclairer et à faire ressortir ce qu'il y a de caché, de contradictoire, d'inconséquent et de déraisonnable dans l'âme humaine est le talent propre des moralistes; c'est ce qu'on appelle chez eux la finesse et la délicatesse du style. La Bruyère a possédé ce talent; nous ne voulons pas dire qu'il ne l'ait poussé quelquefois jusqu'à l'excès, comme nous ne prétendrions pas non plus qu'il a su toujours se garder des idées fausses, obscures, fondées sur une fausse antithèse. Mais il est presque toujours resté en deçà de l'excès, écrivain et penseur original et piquant en même temps que sévère et judicieux.

L'intention morale est aussi bien plus franche et bien plus prononcée dans le livre de La Bruyère que dans le recueil de Théophraste. Sans doute la leçon morale ressort toujours, plus ou moins directement, des caractères que trace le moraliste; car ses portraits sont, ou celui du vice qu'il peint de couleurs odieuses, du ridicule dont il fait rire, ou celui de la vertu, qu'il présente sous des traits qui la font aimer. Sans doute aussi le rôle du peintre de caractères n'est pas de prendre en main la cause de la morale, d'en aborder directement la défense; mais

enfin il me semble que je me sentirais plus de sympathie pour celui dont l'âme, plus touchée du mal et plus facilement émue, ne se contenterait pas de me représenter avec une sagacité indifférente le bien et le mal, de raconter froidement les vices et les hontes du cœur humain, mais semblerait recevoir parfois quelque impression des choses qu'il dépeint, aurait çà et là quelques paroles plus animées et plus chaleureuses pour me faire aimer la vertu et haïr le vice. Or, cette intention morale hautement exprimée, cet épanchement d'une âme « qui s'irrite contre un vice, s'indigne d'un ridicule, s'enthousiasme pour les mœurs et la vertu, » cette tendance du philosophe qui ne reste pas peintre froid et indifférent du bien et du mal, mais qui veut persuader ce qu'il écrit, exhorter à la vertu; tout cela, j'aime à le trouver dans La Bruyère. J'aime à trouver dans son ouvrage, là, un reproche, là, un conseil, là, un mouvement passionné qui est encore un conseil et un reproche; je vois en lui les sentiments d'un honnête homme, qui n'est pas misanthrope, comme La Rochefoucauld, qui (j'y trouverai si l'on veut un éloge) n'est pas non plus toujours apôtre; je trouve avec plaisir que son âme s'est souvent trahie dans ses écrits, parce que son âme est affectueuse et bonne, parce qu'elle me semble s'ouvrir à tous les sentiments généreux; parce qu'elle compatit aux souffrances des malheureux, des esclaves, des victimes de tous les vices; parce qu'elle renferme un grand fonds d'obligeance

et de charité. Je n'en voudrais pour preuve que quelques lignes sur ce que renferme de dureté l'orgueil des grands et des parvenus. La forme de Théophraste ne se prêtait pas à l'expression de ces idées morales; cette analyse froide et impartiale jusqu'à l'indifférence était, je le sais, dans les habitudes de l'école aristotélique; je ne fais pas de reproche à Théophraste; mais je sais gré à La Bruyère de ce qu'il a exprimé. Je comprends alors l'inscription de Boileau:

> Tout esprit orgueilleux qui s'aime
> Par mes leçons se voit guéri,
> Et dans mon livre si chéri
> Apprend à se haïr soi-même.

Je comprends le témoignage que se rendait La Bruyère, quand il disait qu'il avait écrit « en cherchant moins à réjouir les lecteurs par le caractère, ou, comme le disent les mécontents, par la satire de quelqu'un, qu'à leur proposer des défauts à éviter, et des modèles à suivre. » Je comprends aussi l'éloge que firent de l'ouvrage les hommes pieux et éclairés, les religieux de tous les ordres qui ne voyaient dans les quinze premiers chapitres qu'une préparation au dernier « où l'athéisme est attaqué et peut-être confondu.... où la providence de Dieu est défendue contre l'insulte et les plaintes des libertins. »

Enfin ces deux ouvrages sont tous les deux un tableau des mœurs de deux sociétés bien différentes. Les *Caractères* de Théophraste ne portent pas de

noms propres, ceux de La Bruyère n'en portent pas non plus; nous avons vu que quelques-uns cependant étaient trop fidèlement calqués sur des personnages contemporains pour ne pas être reconnus au premier abord comme caractères historiques, et pour ceux-là, il ne semble pas même que La Bruyère ait cherché à cacher son imitation. Mais c'est là l'exception et le petit nombre. Dans la plus grande partie de ses portraits, La Bruyère n'avait pas en vue particulièrement ou plutôt exclusivement tel et tel personnage et ces *insolentes* listes qui l'ont tant tourmenté et dont il parle avec tant d'amertume, dénaturaient certainement sa pensée : « J'ai peint à la vérité d'après nature, mais je n'ai pas toujours songé à prendre celui-ci ou celui-là dans mon œuvre des *Mœurs*. Je ne me suis point loué au public pour faire des portraits qui ne fussent que vrais et ressemblants.... Me rendant plus difficile, je suis allé plus loin; j'ai pris un trait d'un côté et un trait d'un autre, et de ces divers traits, qui pouvaient convenir à une même personne, j'en ai fait des peintures vraisemblables. » Sans doute, en effet, comme il avait beaucoup vu et beaucoup observé, il avait dû remarquer certains personnages, avec leurs ridicules et leurs défauts; mais ces personnages, il les complétait, les embellissait, si je puis dire, il en faisait des types; en confondant plusieurs traits épars, il dépassait son original, et c'était injustice que de prétendre reconnaître et désigner certaines per-

sonnes dans des tableaux dont tant de traits ne leur appartenaient pas. Peut-être la même chose était-elle arrivée à Théophraste. Peut-être les élèves de son école désignaient-ils entre eux, peut-être ses ennemis indiquaient-ils ceux qu'il avait voulu peindre. La distance des temps nous a dérobé ces souvenirs.

Mais, s'il ne faut pas chercher dans les *Caractères* que nous étudions des portraits individuels, ce qu'on peut y reconnaître à coup sûr, c'est la peinture de deux sociétés. La Bruyère et Théophraste ont retracé, l'un et l'autre, quelques-unes des dispositions éternelles du cœur humain, mais tous les deux offrent, en plus grand nombre peut-être, des traits qui s'appliquent particulièrement à leurs contemporains et à leurs pays.

Théophraste n'a peint que des caractères particuliers; il n'aborde donc pas directement le tableau des mœurs de son temps; toutefois les petits détails, les circonstances extérieures qu'il se borne à énumérer dans ses caractères, sont presque tous empruntés à des usages, à des travers, à des vices, à des préjugés de la société d'Athènes, à des mœurs populaires qui ne sont plus. Chacun de ses caractères est une page de l'histoire de la société athénienne; il faut ajouter que certains caractères semblent même appartenir plus particulièrement à cette époque et à ce pays; ce sont des caractères essentiellement athéniens que ceux du babillard, du grand

parleur, du nouvelliste, du fanfaron, du glorieux, du cynique. Avec Théophraste nous sommes à Athènes; nous assistons à l'assemblée, à cette vie populaire, à ces scènes tumultueuses, à ces habitudes désœuvrées; nous sommes au marché, à la place publique, dans les festins des dieux; on nous montre les esclaves, l'assemblée, le commerce, la hiérarchie; nous recomposerions cette société passée avec les renseignements que nous fournit le moraliste.

La Bruyère, et c'est un reproche qu'on lui a fait, renferme aussi sa pensée et ses observations dans le cercle de la société de son temps; il faut dire qu'il n'a pas prétendu nous donner autre chose. Quelques-uns de ses chapitres, celui qui traite de l'homme, celui des *Jugements*, renferment des observations d'une vérité plus générale sur l'homme de tous les temps et non pas seulement sur l'homme du siècle de Louis XIV, ni surtout de certaines classes de la société dans ce siècle; mais bientôt La Bruyère revient à la cour, aux courtisans, aux magistrats, aux partisans, aux bourgeois, aux grands seigneurs, à tous ces personnages du temps de Louis XIV. Il saisit les travers et les vices de cette société, mais il ne semble pas en concevoir une autre. Ici ce sont les bourgeois voulant imiter la cour, là les parvenus faisant les grands seigneurs, ailleurs les courtisans s'insinuant auprès du prince, se flattant, se poussant, se remplaçant les uns les autres; ici les faux amis

des grands, leurs flatteurs empressés ; là les faux dévots, les dévots par mode; ici les directeurs, là les gens de lettres ; souvent les femmes de la ville et celles de la cour, leur fard, leurs coquetteries, leurs galanteries, source féconde d'observations pour le moraliste français, et à laquelle n'a pas touché le moraliste grec ; partout enfin ce sont les professions, les habitudes, les institutions du siècle de Louis XIV.

Et cependant, malgré une satire malicieuse des inégalités et des vices de la société d'alors, La Bruyère partage bien des préjugés, et son génie ne semble pas toujours être resté libre et indépendant, au milieu des influences sous lesquelles il vivait. On voit en lui, bien qu'il ait souffert quelquefois des dédains des grands seigneurs, l'ami des grands employé par eux, le maître du petit-fils de Condé. Les princes, fils de Louis XIV, ou ceux de la maison de Condé sont pour lui *les enfants des dieux*. Louis XIV est l'idéal du monarque ; la société même de Louis XIV, pour le moraliste critique semble la forme sociale définitive, acceptée comme telle ; et dans son chapitre *du Souverain*, après quelques réflexions générales sur les diverses formes de gouvernement, il quitte bientôt ces théories pour ramener sa pensée dans le cercle des usages et des institutions monarchiques du XVII^e^ siècle, et pour peindre non pas l'homme de tous les gouvernements, mais l'homme de cette monarchie, et encore seule-

ment l'homme de ce qu'on appelait alors la ville et la cour.

Ce pourrait être une étude intéressante de rapprocher les traits de mœurs qu'offrent les deux moralistes de ceux que nous offrent les auteurs contemporains et surtout les comiques. Ménandre était élève de Théophraste et sans doute on eût retrouvé mis en œuvre par le poëte de la comédie nouvelle, plus d'un caractère dessiné par son maître; mais nous ne pouvons juger de ces rapports que par les imitations affaiblies de la comédie latine. La Bruyère nous offrirait aussi bien des traits de ressemblance avec Molière ; le meilleur commentaire de ses *Caractères* serait les comédies de son temps....

III

FRAGMENTS D'HISTOIRE LITTÉRAIRE.

Les fragments qui suivent sont extraits d'un cours de littérature ébauché par Auguste de Blignières, pendant l'année 1846. La rédaction du cours est trop imparfaite pour être publiée entièrement; mais nous avons cru pouvoir en détacher un certain nombre de morceaux dont la forme était plus achevée. Malgré les taches qu'une critique sévère pourrait y relever, il a semblé que ces esquisses rapides offraient des détails ingénieux et instructifs qui n'étaient pas indignes d'être conservés.

FRAGMENTS D'HISTOIRE LITTÉRAIRE.

I.

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

A la fin du XVI^e^ siècle et dans le commencement du XVII^e^, vivait un pieux et vertueux prélat, qui, occupé toute sa vie de ses fonctions épiscopales et n'ayant pas de soin plus cher que celui d'instruire son troupeau, nous a légué, sans songer à être écrivain, des instructions pastorales et des ouvrages de dévotion d'une grande valeur littéraire, je veux parler de saint François de Sales. Nul n'enseigna, nul ne pratiqua mieux les vertus chrétiennes. Il travailla constamment à ramener les uns à la foi, à éclairer et à affermir la piété des autres, à les édifier tous. A une époque où l'exemple contraire n'était que trop fréquent, il fut simple, sans ambition, charitable autant que zélé; évêque et

prince de Genève, il refusa le cardinalat. Sa générosité était inépuisable : « Ce qu'il avait n'était pas tant à lui-même qu'aux gueux d'Annecy, » disait un de ses serviteurs. Son zèle ne se rebutait de rien, il descendait jusqu'aux plus humbles offices de la charité, sans croire s'abaisser pour cela; rien ne lassa sa patience, n'altéra son humilité chrétienne, ne troubla sa douceur. Qui pouvait mieux qu'un tel homme enseigner les devoirs et les vertus que commande le christianisme, tracer une règle de conduite, et faire approcher les âmes de la perfection chrétienne? Quels conseils pouvaient être plus sages et plus éclairés, quelle voix plus douce pouvait les donner, quelle vie plus sainte pouvait les appuyer?

De tous les ouvrages de piété de saint François de Sales, le plus célèbre c'est l'*Introduction à la vie dévote*, qui parut en 1608 : « Une âme vrayement pleine d'honneur et de vertu, dit l'auteur, ayant, il y a quelque temps, reçu de Dieu la grâce de vouloir aspirer à la vie dévote, désira ma particulière assistance pour ce regard .... Je me rendis fort soigneux de la bien instruire, et l'ayant conduite par tous les exercices convenables à son désir et à sa condition, je luy en laissay des mémoires par écrit..... Elle depuis les communiqua à un grand docte, et dévot religieux, lequel estimant que plusieurs en pourraient tirer du profit, m'exhorta fort de les faire publier. » Saint François de Sales hésitait à

céder à ces conseils. Henri IV lui fit dire, par un de ses amis, qu'il désirait un ouvrage qui servît de méthode à toutes personnes pour vivre chrétiennement, chacune dans son état. Le prélat ne résista plus ; il recueillit, compléta et mit en ordre les instructions qu'il avait laissées à sa parente, en fit un corps d'ouvrage, un code complet de morale chrétienne, et l'*Introduction à la vie dévote* fut publiée. Le succès dépassa tout ce qu'on pouvait attendre, et, ce qui devait être le succès le plus cher, ou plutôt le seul succès cher au saint prélat, le livre porta les plus heureux fruits d'édification et de piété.

L'ouvrage de saint François de Sales avait un mérite qui aujourd'hui serait moins remarqué, qui alors était rare, c'était celui de l'ordre et de la méthode. C'est un mérite qu'on exige quand l'intelligence ne cherche plus seulement dans les ouvrages de l'esprit de quoi satisfaire sa curiosité, qu'elle n'y veut pas seulement des idées et des impressions, mais des vérités de conduite et de pratique, exposées avec méthode, et qu'enfin se sentant capable d'être dirigée, elle demande à l'être. A cette époque de l'esprit humain, la méthode et la proportion sont des qualités communes à presque tous les écrivains ; mais à l'âge précédent il n'en était pas de même. Un disciple de Montaigne, un moraliste, Charron, dans son livre *de la Sagesse*, et saint François de Sales donnèrent l'exemple d'un

plan rigoureusement tracé et de la conduite régulière d'un ouvrage. L'un s'arrêtait à la morale générale et enseignait une vertu séculière ; l'autre dirigeait la conscience humaine suivant la morale plus sévère et plus pure du christianisme. Tous les deux avaient un but positif, en vue duquel ils dirigeaient leur enseignement et traçaient leurs préceptes. Chaque conseil y est en son lieu, développé avec proportion, sans mélange d'idées étrangères. Le plan de l'*Introduction à la vie dévote* est méthodiquement tracé. Philothée, c'est-à-dire aimant Dieu, c'est la personne qui aspire à la dévotion, et à laquelle s'adresse saint François de Sales ; dans la première partie, il s'essaye « par quelques remonstrances et exercices de convertir le simple désir de Philothée en une entière résolution, » puis, il lui enseigne le moyen de s'affermir, par les sacrements et la prière ; il lui montre, dans une troisième partie, comment elle doit pratiquer les vertus chrétiennes, continue « en lui découvrant les embûches de ses ennemis, » en lui apprenant à se mettre en garde contre les tentations, et termine en lui enseignant par quelles pratiques et quels actes de piété, elle pourra entretenir et renouveler son bon propos et ses saintes intentions. Le plan est sage, la route est droite ; une parole insinuante et une main amie aideront l'âme pieuse à entreprendre et à achever ce voyage.

Mais déterminons bien quel est le but où saint François de Sales veut conduire, et quels sont ceux

auxquels il montre le chemin. S'adresse-t-il aux religieux relégués par la vie monastique loin des devoirs de la société et des tentations du monde? Enseigne-t-il la vertu qu'il faut pratiquer entre les murailles d'un monastère, quand on est dégagé des joies de la terre, libre des obligations qui distrayent, des liens de famille et de relations qui retiennent et entraînent, des professions qui occupent, des ménagements qu'il faut garder? Enseigne-t-il à vivre au milieu du monde de la vie d'un solitaire, étranger aux choses humaines? Recommande-t-il cette piété qui mène au cloître? Nullement. Et c'était là néanmoins ce qu'avaient fait presque tous les auteurs d'ouvrages de piété qui avaient écrit avant lui. « Ceux qui ont traicté de la dévotion, dit-il, ont presque tous regardé l'instruction des personnes fort retirées du commerce du monde, ou au moins ont enseigné une sorte de dévotion qui conduit à cette entière retraicte. » L'*Imitation* elle-même, cet admirable commentaire de l'Évangile, et qui, quel qu'en soit l'auteur, est l'œuvre d'un religieux, l'*Imitation* donne souvent des préceptes qui sont spécialement propres à la vie religieuse et monastique, ou qui semblent être faits pour y conduire; elle semble isoler davantage l'homme des choses de la terre, l'y voir avec plus de regret, leur accorder moins de droits sur lui, lui apprendre plutôt à y vivre en étranger, et à les regarder en dédain, de la hauteur sublime où le place la morale du christianisme.

Saint François de Sales enseigne plutôt comment on s'y mêle en les sanctifiant, comment on s'y prête sans s'y engager, comment on y trouve des joies permises, d'utiles épreuves, d'heureuses occasions, et comment la dévotion même s'accommode aux diversités des conditions, des affaires et des circonstances. « Mon intention, dit-il, est d'instruire ceux qui vivent es villes, es ménages, à la cour, et qui par leur condition sont obligez de faire une vie commune, quant à l'extérieur, lesquels bien souvent, sous le prétexte d'une prétendue impossibilité, ne veulent seulement pas penser à l'entreprise de la vie dévote, leur estant advis que nul homme ne doit prétendre à la palme de piété chrestienne, tandis qu'il vit emmy (parmi) la presse des affaires temporelles. Et je leur montre que, comme il y a des fontaines d'eau bien douce au milieu de la mer..., ainsi peut une âme vigoureuse et constante vivre au monde, et trouver des sources d'une douce piété au milieu des ondes amères de ce siècle. » Et c'est ce que disait Bossuet à la louange de saint François, dans le panégyrique qu'il a fait de ce saint prélat. « On reléguait dans les cloîtres la vie intérieure et spirituelle, et on la croyait trop sauvage pour paraître dans la cour et dans le grand monde. François de Sales a été choisi pour l'aller chercher dans sa retraite, et pour désabuser les esprits de cette créance pernicieuse. Il a ramené la dévotion au milieu du monde... Avant lui l'esprit de dévotion n'é-

tait presque plus connu parmi les gens du siècle... L'illustre saint François de Sales a rétabli la dévotion parmi les peuples. »

Mais au contact du monde que va devenir la dévotion? Que va devenir la piété aux camps, à la cour, dans les salons et dans l'atelier, dans le mariage, dans les affaires? D'abord pour tous elle ne sera pas la même. La règle chrétienne est une règle inflexible, en ce qu'elle établit le bien et le mal sur des principes invariables et absolus, en ce qu'elle n'a pas de lâches complaisances pour une volonté faible ou coupable; mais elle accepte l'homme tel que Dieu l'a fait, l'homme vivant en société, avec des besoins légitimes, des différences inévitables de positions, et elle demande plus ou moins à chacun suivant l'état où la Providence l'a placé. « Dieu commanda en la création aux plantes de porter leurs fruits chascun selon leur genre; ainsi commande-t-il aux chrestiens qui sont les plantes vivantes de son Église, qu'ils produisent des fruits de dévotion, un chascun selon sa qualité et dévotion. La dévotion doit être différemment exercée par le gentilhomme, par l'artisan, par le valet, par le prince, par la vefve, par la fille, par la mariée; et non-seulement cela, mais il faut accommoder la dévotion aux forces, aux affaires et aux devoirs de chaque particulier. Je vous prie, Philothée, seroit-il à propos que l'évesque voulût être solitaire comme les Chartreux? Et si les mariés ne vouloient rien amasser non plus que les Capucins,

si l'artisan estoit tout le jour à l'église comme le religieux, et le religieux toujours exposé à toutes sortes de rencontres pour le service du prochain comme l'évesque, cette dévotion ne seroit-elle pas ridicule, déréglée et insupportable? Cette faute néantmoins arrive bien souvent, et le monde qui ne discerne pas ou ne veut pas discerner entre la dévotion et l'indiscrétion de ceux qui pensent être dévots, murmure et blasme la dévotion, laquelle néantmoins ne peut mais de ces désordres. » Mais d'ailleurs la dévotion ne se mêlera aux choses de ce monde que pour les perfectionner, pour y répandre son esprit, et rendre chacun meilleur en son état. « Non, Philothée, la dévotion ne gaste rien quand elle est vraye, ainsi elle perfectionne tout, et lorsqu'elle se rend contraire à la légitime vocation de quelqu'un elle est sans doute fausse. L'abeille tire son miel des fleurs, dit Aristote, sans les intéresser, les laissant entières et fraîches comme elle les a trouvées; mais la vraye dévotion fait encore mieux, car non-seulement elle ne gaste nulle sorte de vocation ni d'affaires, ains au contraire elle les orne et embellit... et chascun devient plus agréable en sa vocation la conjoignant à la dévotion. Le sein de la famille en est rendu plus paisible, l'amour du mary et de la femme plus sincère, le service du prince plus fidèle, et toutes sortes d'occupations plus suaves et aimables. » Aussi ne craignons pas que la juste condescendance de saint François de Sales altère la

pureté de la morale chrétienne. Il ne nous enviera pas nos amusements; il les permettra, mais dans de justes mesures, mais pourvu qu'on ne s'y attache pas, et qu'on ne livre pas au monde ce qu'il ne faut donner qu'à Dieu. Il louera le charme de l'amitié; il nous la conseillera même; il ne dépouillera pas la vie de ses douceurs, mais sa morale restera austère. « Non, dit Bossuet, ne croyez pas qu'il ait déguisé la dévotion pour la rendre plus agréable aux yeux des mondains; il l'amène dans son habit naturel avec sa croix, avec ses épines, avec son détachement et ses souffrances. En l'état que la produit ce digne prélat, et dans lequel elle nous paraît dans son *Introduction à la vie dévote*, le religieux le plus austère la peut reconnaître, et le courtisan le plus dégoûté, s'il ne lui donne pas son affection, ne peut lui refuser son estime... Nous disons qu'on peut se sauver dans le monde, mais pourvu qu'on y vive dans un esprit de détachement; qu'on peut se sauver dans les grands emplois, mais pourvu qu'on les exerce avec justice; parmi les richesses, mais pourvu qu'on les dispense avec charité, etc. »

Un des mérites de saint François de Sales, c'est la connaissance profonde qu'il a du cœur de l'homme. Il jette un regard perçant sur nos faiblesses, il démêle les sentiments les plus secrets, il va les chercher où ils se cachent, il les produit au jour, les représente avec naturel et avec vérité, et nous les fait voir pour que nous apprenions à nous

en garder. Avec quelle pénétration il sait découvrir sous des sentiments qui paraissent louables « l'amour-propre qui contrefait si bien l'amour de Dieu qu'on diroit que c'est luy ! » Comme il démasque la fausse dévotion ! Comme il peint avec des traits d'une vérité frappante l'état d'une âme encore mal affermie dans son bon propos, encore attachée au vice dont elle voudrait se séparer ! Comme il nous examine et nous surveille ! Comme il peint les progrès cachés de la tentation, et ce passage si aisé et si insensible de la tentation au désir, du désir à la délectation, de la délectation au contentement !

« Ainsi il y a des pénitents qui sortent en effet du pesché, et n'en quittent pourtant pas l'affection.... Leur cœur renonce au pesché et s'en esloigne, mais il ne laisse pas pour cela de se retourner souventefois de ce costé-là ; ils s'abstiennent du pesché, comme les malades des melons, lesquels ils ne mangent pas, parce que le médecin les menasse de mort, s'ils en mangent; mais ils s'inquiètent de s'en abstenir, ils en parlent et marchandent s'il se pourroit faire; ils les veulent au moins sentir et estiment bien heureux ceux qui en peuvent manger, etc. »

« Chascun peint la dévotion selon sa passion et fantaisie. Celui qui est adonné au jeusne se tiendra pour bien dévot, pourvu qu'il jeusne, quoyque son cœur soit plein de rancune.... Un autre s'estimera dévot, parce qu'il dit une grande multitude d'oraisons tous les jours, quoiqu'après cela sa langue se

fonde en toutes paroles fascheuses, arrogantes et injurieuses parmy ses domestiques et voisins. »

Mais ce qui fait surtout le charme de saint François, c'est ce que son enseignement moral a de tendre et d'affectueux. Rien n'est austère chez le pieux prélat; la vraie dévotion est difficile, c'est vrai, mais elle est présentée sous des traits si aimables qu'elle ne rebute et n'effraye personne. « On est vivement touché par cette charmante douceur, » dit Bossuet. C'est un grand maître de la vie spirituelle, mais c'est un maître qui rend sa science aimable; il sait les faiblesses de l'homme, il y compatit, sans s'y plier; il sait les convenances des positions diverses, il y accorde ce qu'il peut, mais sans condescendance; il sait combien certains pas sont difficiles à faire, combien d'entraves retiennent et empêchent d'avancer; il attire doucement à lui, et sa voix est insinuante et persuasive; il parle à chacun selon ses besoins, condamne avec regret, reprend sans aigreur, conseille avec bonté. La charité de son âme a passé dans ses discours. C'est la tradition de ce langage qui ne peut pas se perdre dans l'Église catholique, que moins d'un siècle après a recueillie Fénelon; c'est cette parole qui engage au lieu de commander, et inspire le désir de la piété avant de l'imposer par une prescription.

« Faites les commandements de vos supérieurs domestiques; mais pour être parfaicte, suivez encore leur conseil, et même leurs désirs et inclina-

tions en tant que la charité et la prudence vous le permettra; obéissez quand ils vous ordonneront chose agréable, car encore que ce n'est pas grande vertu d'obéir en ce cas, ce seroit néantmoins un grand vice de désobéir. Obéissez ès choses indifférentes, et ce sera une obéissance déjà fort recommandable. Obéissez en choses malaisées, âpres et dures, et ce sera une obéissance parfaicte. Obéissez enfin doucement, sans réplique, promptement, sans retardation, gayement, sans chagrin, et surtout obéissez amoureusement, pour l'amour de celuy qui, pour l'amour de nous, s'est fait obéissant jusqu'à la mort de la croix. »

Il ne faut pas quitter saint François de Sales sans avoir apprécié chez lui le mérite du langage Ne cherchons pas chez lui un style étudié. Le parler qu'aime Montaigne un peu par paresse d'esprit, saint François de Sales l'aime par bonne foi. « Que notre langage soit doux, franc, sincère, rond, naïf et fidelle... Cest un grand ornement de la vie chrestienne que la fidélité, rondeur et sincérité du langage. » Saint Augustin avait dit quelque part des paroles qui lui semblèrent par après trop artificieuses et trop affectées, il les révoqua au livre de ses *Rétractations* et les appela une ineptie. « Voyez-vous combien cette saincte belle âme est douillette au sentiment de l'afféterie des paroles ! » Aussi la simplicité et la naïveté sont-elles les premières qualités du style de saint François de Sales. Mais ce ne sont

pas les seules, bien qu'il n'en prétendît pas avoir d'autres; il a une finesse et une délicatesse exquises, un charme et une grâce particulière; il a un langage poétique et pittoresque, coloré et plein d'images. A chaque ligne, une métaphore, une figure, une comparaison viennent se placer sous sa plume; elles viennent naturellement et sans efforts; elles sont empruntées à la nature que saint François de Sales aimait beaucoup, et dont les images remplissaient sa mémoire; d'autres viennent à l'esprit de l'écrivain avec les souvenirs du style si poétique de la Bible, de ce style pittoresque, si abondant en brillantes ou gracieuses figures; d'autres lui sont inspirés par cette habitude commune aux orateurs chrétiens et qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours, de donner un peu fréquemment peut-être, un sens symbolique et moral aux plus belles phrases de l'Ancien Testament. Quelquefois même l'image pourrait sembler trop fréquente, trop répétée, trop longue; on s'en plaindrait si elle était cherchée ou étudiée; mais elle est si naturelle et surtout si gracieuse qu'on n'ose pas accuser l'écrivain, et l'on conçoit bien que l'Académie en choisissant les écrivains qui devaient servir de modèle à la langue, ait mis saint François de Sales à côté de Malherbe.

II.

DE L'HÔTEL DE RAMBOUILLET ; DE SON INFLUENCE SUR LE SIÈCLE DE LOUIS XIV.

Le bon goût ne prévaut jamais d'une manière universelle et constante. Même aux plus beaux siècles littéraires, il ne s'établit qu'à la longue, ne s'affermit qu'avec peine, s'affaiblit et semble se perdre parfois, ne domine jamais sans partage. A côté des écrivains d'une raison sévère et d'un goût pur, il en est d'autres dont l'esprit est moins juste et moins délicat; à côté des chefs-d'œuvre qui se font admirer, il se produit parfois des ouvrages, non-seulement médiocres et vulgaires, mais défectueux et mauvais, qui trompent le jugement et partagent l'admiration. Le temps se charge de rendre à chacun la justice qui lui est due, et, dans sa répartition équitable de la gloire, il défait plus d'une renommée usurpée, ne laissant à certains noms et à certaines œuvres qu'une célébrité de ridicule. C'est ainsi que la *Phèdre* de Pradon balança le succès de celle de Racine, ou pour mieux dire, emporta d'abord les suffrages; c'est ainsi qu'entre l'époque où parurent les *Provinciales* et le *Cid*, et celle où écrivirent Boi-

leau, Molière et Racine, une école fameuse aurait, par la direction qu'elle donnait aux lettres, gâté le siècle de Louis XIV, si l'esprit français, qu'on peut bien tromper quelquefois, mais qui n'est jamais long à se désabuser, n'avait protesté bientôt, s'affranchissant des délicatesses puériles de langage, et des frivolités prétentieuses de sentiments où l'on entreprenait de l'engager.

L'origine de cette école littéraire qui tenait ses séances à l'hôtel de Rambouillet et qui en a pris le nom, remonte au règne de Henri IV. C'était une société de beaux esprits qui se faisaient les régents de la littérature et les arbitres du goût; c'était une académie du beau langage. Elle s'était formée dans les dernières années du XVI^e^ siècle, sous les auspices et dans les salons du marquis et de la marquise de Rambouillet, à la fois comme centre d'opposition politique contre le duc de Sully, comme sanctuaire de la morale contre les désordres de la cour, comme asile de la pureté de la langue contre les envahissements du mauvais langage. Elle fut bientôt en grande faveur; tous les esprits polis et distingués briguèrent l'honneur d'en faire partie, et elle exerça quelque temps une véritable dictature sur la langue et la littérature françaises. Richelieu était de ces réunions; Corneille y venait fréquemment; Voiture y apportait le tribut de son esprit délicat jusqu'à l'affectation; Ménage, Racan, Chapelain s'y faisaient admirer; la fameuse Mlle de Scudéry, Mme de Sévigné,

Mme Deshoulières, Mme de Longueville et Mme de Lafayette y faisaient prédominer l'influence de l'esprit féminin.

L'exagération et le ridicule où tombèrent plus tard les moins retenus et les moins sensés de cette école ne doivent pas faire oublier les services qu'elle a rendus. L'hôtel de Rambouillet ne contribua pas peu à introduire parmi nous cette habitude et cet art de converser des choses de l'esprit au milieu d'un cercle élégant et poli; il donna l'exemple de cette influence du salon que continuèrent et se transmirent ensuite, par une chaîne non interrompue, tant de femmes remarquables, à l'esprit délicat et cultivé, depuis la duchesse de Montausier, la duchesse du Maine, Mme de Tencin, Mme Geoffrin, Mme du Deffand, Mme du Châtelet, Mme de Staël, jusqu'à telle autre de nos jours que je pourrais nommer. Cette influence était un fait nouveau, propre aux âges modernes, et particulièrement à la France. Isolées presque entièrement de toutes les affaires, presque étrangères à tout commerce intellectuel, reléguées par une coutume dédaigneuse dans la solitude de leurs appartements et dans le silence de leurs occupations domestiques, les femmes d'autrefois vivaient comme en dehors de la société : les mœurs du temps les condamnaient à n'avoir d'autre gloire que celle de bonnes épouses et de bonnes mères, et ne leur permettaient pas, ce qui est maintenant tellement passé dans nos usages, de

tenir salon. Avec le progrès des mœurs et l'influence du christianisme, leur rôle et leur dignité s'accrurent, la place que leur faisait la société s'agrandit, et à mesure qu'au sortir du moyen âge se polit et s'adoucit l'esprit français, les femmes furent mêlées à toutes les relations sociales. Elles s'immiscèrent dans les affaires politiques; et la Fronde eut ses héroïnes, non moins actives et entreprenantes que ses héros. Elles se tournèrent surtout vers les choses littéraires; et si le pédantisme de langage, et la *préciosité* (pour faire un barbarisme avec La Fontaine), la préciosité qu'introduisit dans les sentiments et dans les termes la première école littéraire qu'elles ont formée, devait bientôt passer; ce qui survécut, c'est une politesse et une urbanité d'esprit, une délicatesse de sentiments, une élégance de conversation, une décence et une retenue d'expression, quelque chose de plus fin et de plus choisi dans le langage et dans la pensée : c'est là ce qu'eut d'utile l'hôtel de Rambouillet, c'est en cela que son influence ne fut pas perdue. Mais le défaut était tout près de la qualité, et l'on passa bientôt de l'usage à l'abus.

La délicatesse des idées, l'art de saisir et de déterminer les nuances du sentiment, dégénère bientôt en une recherche, en un raffinement. A force d'analyser le sentiment, on le subtilise; à force de raisonner sur la passion, on la fausse; à force de finesse, on tombe dans l'afféterie : c'est ce

qui arriva aux beaux esprits de l'hôtel de Rambouillet. Tout fut sublimé, tout fut sophistiqué, comme on disait alors; le naturel et la vérité des impressions et des émotions de l'âme y furent étrangement défigurés ; la coterie littéraire se fit un monde d'idées et de passions à part. Le sentiment fut introduit dans cette société, il n'en pouvait être autrement, mais le sentiment fut bienséant et maniéré ; la galanterie fut épurée, mais l'amour fut affadi; la passion fut quintessenciée, spiritualisée, mais le cœur ne la reconnut plus; la tendresse fut décrite et détaillée avec toutes ses nuances, ses variétés, les traits les plus fins ; mais ce n'était plus la tendresse de tout le monde, c'était une création sentimentale, savante et curieuse, mais fausse, fade et puérile. Le chef-d'œuvre de cette métaphysique du sentiment, c'est la Carte du Tendre, production ingénieuse du reste, œuvre d'une imagination délicate et enjouée, mais témoignage curieux de cette recherche, de cette affectation, de cet excès d'esprit dépensé dans la description minutieuse des circonstances de l'émotion et de la passion, de cette sorte d'érudition dans la galanterie. C'est là qu'on voit la mer dangereuse et semée d'écueils où conduisent trois grands fleuves, celui d'Inclination, celui d'Estime, celui de Reconnaissance ; à l'embouchure de chacun des fleuves sont bâties trois grandes villes, Tendre-sur-Inclination, Tendre-sur-Estime, Tendre-sur-Reconnaissance; la pente des eaux du fleuve d'Inclination

est si rapide que celui qui navigue ne fait pas de séjour sur les rives, tant la force du courant l'entraîne. Le chemin qui conduit à Tendre-sur-Estime est semé de villages, de hameaux, de bourgs, ce sont : Jolis vers, Billets galants, Billets doux, Grand cœur, Exactitude ; celui qui va à Tendre-sur-Reconnaissance doit passer par Complaisance, Petits soins, Grands services, Constante amitié, Sensibilité, Obéissance. Il ne faut pas dévier à droite ; car Négligence, Inégalité, Légèreté, Tiédeur bordent le chemin qui mène au lac d'Indifférence, dont les eaux dorment immobiles ; et qui dévie à gauche, arrive par Indiscrétion, Perfidie, Médisance à la mer orageuse d'Inimitié dont les eaux ne reposent jamais. C'est une allégorie spirituelle d'ailleurs ; ce serait une excellente parodie de l'abus de l'esprit où tomba cette école littéraire, si ce n'était une œuvre de bonne foi sortie de la plume de son plus célèbre représentant, Mlle de Scudéry.

Comme l'hôtel de Rambouillet épura et raffina le sentiment, il voulut de même épurer et raffiner le langage, et n'en sut pas conserver davantage le ton simple et les formes naturelles. On ne se contenta plus de la justesse des termes, pas plus que de la vérité de la pensée ; on entreprit de donner de la délicatesse au langage ; on tourmenta les phrases, les mots, les syllabes : on se persuada qu'une pensée ne valait rien lorsqu'elle était entendue de tout le monde ; qu'il était du bel usage de parler une autre

langue que la multitude; de chercher, pour tout exprimer, quelque tour original qui s'écartât du discours familier. Tout fut apprêté, tout sentit l'affectation et la contrainte. Il fallait que ces beaux esprits qui avaient « des clartés au-dessus du vulgaire » s'énonçassent toujours « d'une grâce sans seconde. » On eut donc un langage à part. Les *précieuses* commencèrent par se donner un nom à elles-mêmes; une précieuse (et qu'on le remarque, le nom de précieuse, qui depuis Molière, même employé seul, est toujours pris en mauvaise part, signifiait alors une femme à l'esprit agréable et cultivé), une précieuse, dis-je, s'appelait une chère; les assemblées de beaux esprits auxquelles les précieuses donnaient le ton, s'appelaient des ruelles; le salon ou la chambre où se tenait la séance s'appelait alcôve; et ceux que les précieuses honoraient de leur estime, et qui assistaient à ces réunions, c'étaient les alcovistes. Dans cette langue du sanctuaire, qui n'était pas faite pour les profanes, chacun perdait son nom: les villes de France prenaient les noms des villes de l'Italie et de la Grèce; Louis XIV était devenu Alexandre; le le grand Condé s'appelait Scipion; Chapelain était métamorphosé en Chrysante; la marquise de Rambouillet, Catherine de Vivonne, ne répondait plus qu'au nom d'Arthénice que Malherbe et Racan avaient trouvé en transposant les lettres de son nom; Voiture, c'est Valère, Scudéry, Sarraïdes. Mais c'est là peu encore, c'est sur les termes du langage fami-

lier que va porter tout l'effort de la réforme; on va proscrire les mots vulgaires, et les remplacer par de nouvelles métaphores, par des périphrases. Il y a des choses qu'il est du dernier mauvais ton d'appeler par leur nom propre. Combien n'est-il pas plus élégant de dire au lieu de fauteuils *les commodités de la conversation*, au lieu de miroir, *le conseiller des grâces*, au lieu de bonnet de nuit, le *complice innocent du mensonge*, au lieu de chapelet, *une chaîne spirituelle?* Quelquefois, il est vrai, les précieuses osaient avec bonheur une locution nouvelle; c'est à elles que nous devons les expressions suivantes : *cheveux d'un blond hardi*, pour ne pas dire roux, *n'avoir que le masque de la vertu, revêtir ses pensées d'expressions nobles, tenir bureau d'esprit, être sobre dans ses discours, poésie bien châtiée, souris amer, laisser mourir la conversation, vomir des injures*, et bien d'autres. Mais c'est un effort dangereux que celui de substituer la périphrase aux mots vulgaires, c'est une recherche périlleuse que celle du beau langage, des termes nobles et élégants, et quand on ne la fait pas avec mesure, on risque fort d'être prétentieux et maniéré dans ses discours : c'est ce qui arriva fort souvent aux écrivains de l'hôtel de Rambouillet et dans leurs conversations et dans leurs écrits.

L'importance littéraire de l'hôtel de Rambouillet contraste singulièrement avec la frivolité des questions qui s'y agitaient et des occupations qui remplissaient les séances. « C'était, dit le duc de Saint-

Simon, le rendez-vous de tout ce qui était le plus distingué en condition et en mérite, un tribunal avec qui il fallait compter, et dont la décision avait un grand poids dans le monde. » Et quelles étaient donc les causes qui se plaidaient devant ce tribunal? Tantôt il s'agissait de donner le droit de bourgeoisie à quelque expression nouvelle; tantôt on prenait parti pour la conjonction *car*, que voulait proscrire l'Académie; tantôt on discutait s'il fallait dire *muscardin* ou *muscadin;* d'autres fois on s'occupait de mettre au monde, c'est-à-dire de produire et de faire valoir quelque nouvel auteur; on se divisait entre deux sonnets de Balzac et de Voiture, fameux alors, oubliés aujourd'hui, Job et Uranie; on se partageait entre deux bons mots; on se récriait sur une saillie de Voiture qui arrivait un beau matin le front soucieux, et disait à demi voix : « Mesdames, il court de mauvais bruits sur le soleil »; on cherchait à deviner une énigme de l'abbé Cotin; on s'extasiait sur un madrigal du poëte Ménage; on lisait des fragments du fameux poëme de la *Pucelle* de Chapelain, attendu si longtemps et si impatiemment, tant admiré avant de paraître, et déchu de sa réputation le lendemain du jour où il fut publié; on s'occupait de billets galants, de rondeaux, d'acrostiches, de bouts-rimés, de quatrains. Quelquefois on posait et on discutait des questions comme celle-ci : « Un véritable amant doit-il être plus occupé de son amour que des sentiments qu'il fait naître? » Subtilités

amoureuses qu'on avait alors le bonheur de bien comprendre et le talent de bien résoudre. Quelquefois le problème était plus grave, il s'agissait de savoir : « Quel est le plus malheureux d'un amant jaloux, d'un amant dédaigné, d'un amant séparé de l'objet de sa passion, ou d'un amant qui l'a perdu ? » Ou bien ils s'agissait de bien déterminer les diverses nuances du tendre, de distinguer le parfait amant de l'amant ordinaire : ce n'était pas chose aisée, et la question méritait bien d'être solennellement posée par la voix grave de Mlle de Scudéry, et d'être sérieusement débattue, dût-on en remettre la décision au lendemain, si l'on n'avait pu s'entendre et conclure le jour même. Il est des questions si obscures que la discussion d'un jour ne suffit pas pour les approfondir, et si importantes qu'il est d'un haut intérêt de ne pas se contenter du débat qui ne les a éclaircies qu'à demi.

Du reste, dans l'histoire de cette société, il faut distinguer plusieurs époques, et ce serait une injustice que d'imputer tous les défauts et tous les ridicules où tomba cette coterie, à ceux qui la fondèrent et à tous ceux qui en firent partie. La marquise de Rambouillet était une noble femme, grave et sérieuse; rien ne témoigne qu'elle soit tombée dans cette fausse délicatesse qu'on reproche à l'hôtel auquel elle donna son nom. Les premiers membres de cette société qui s'assemblait sous son patronage et dans ses salons, ce furent d'illustres écrivains qui protestèrent

par leur influence et par leurs écrits contre l'affectation du langage, Malherbe, Racan, Corneille. Avec Balzac, surtout avec Voiture, commença à se répandre ce faux goût, cette recherche de l'expression. Avec Mlle de Scudéry commença à s'introduire cette fadeur sentimentale dont nous allons voir de singuliers exemples. Puis, par cette loi inévitable de toutes les sociétés littéraires exclusives, qui sont portées à se singulariser par des pensées et par une langue à part, par suite de cette tendance qui porte toujours à outrer toutes les qualités, ces défauts se généralisèrent, s'accrurent; et enfin vers 1650, par suite des malheurs qu'éprouva la famille de Rambouillet, la société qui se réunissait dans son hôtel fut forcée de se dissoudre, ou tout au moins les réunions devinrent moins régulières et moins nombreuses; divers salons se formèrent, qui recueillirent l'héritage et les débris de l'hôtel de Rambouillet, et où se développèrent les germes du mauvais goût qui avait déjà commencé à gâter la société-mère : le plus fameux, c'était celui de Mlle de Scudéry. Chacune des précieuses eut sa petite cour. C'est là, dit Rœderer, dans son *Histoire de la société polie*, c'est là que « pour se faire un renom d'honnêteté on affecta la pruderie. Pour signaler la décence de son langage, on prit des précautions si grandes contre l'indécence, et elles désignaient si bien l'écueil, qu'elles étaient l'indécence même. Pour faire sentir la propriété de ses expressions, on se hérissa d'un pu-

risme intraitable. Pour faire briller la finesse et la délicatesse de son esprit, on alambiqua toutes ses idées. Enfin pour faire admirer ses grâces, on se jeta dans la minauderie. »

De toutes les productions de cette école, en la prenant à ce point de son histoire où elle était dégénérée, la plus fameuse, celle qui en fait voir le mieux les caractères et les ridicules, ce sont les romans de Mlle de Scudéry. L'*Astrée* de d'Urfé avait mis à la mode ces histoires sentimentales d'un amour tendre et bienséant. C'était une allégorie pastorale, dans laquelle l'auteur avait raconté les événements de sa vie ; c'était un roman où, comme le dit le marquis d'Urfé lui-même, « par diverses histoires et sous personnes de bergers et autres, sont déduits les divers effets de l'honnête amitié. » C'était un livre qui, outre le mérite d'une narration vive et fleurie, de fictions très-ingénieuses, de caractères aussi finement imaginés qu'agréablement variés et bien suivis, mérite que reconnaît Boileau lui-même dans son discours sur les héros de roman, eut celui de présenter pour la première fois la peinture d'un amour intellectuel et épuré. Cette décence et cette réserve dans la tendresse plurent après les désordres et la vie licencieuse de la cour de Henri IV, et l'*Astrée*, dont la publication dura quinze ans, accueillie avec une grande faveur, fut pendant longtemps fort en estime. Mlle de Scudéry s'en inspira, et prit, comme avait fait d'Urfé, la tendresse, mais la tendresse hon-

nête et respectueuse, pour nœud de ses romans. C'était une tentative nouvelle dans la littérature que de fonder une histoire sur les sentiments du cœur humain. D'Urfé et Mlle de Scudéry créaient un nouveau genre qui devait se développer plus tard avec d'immenses proportions dans le roman moderne; ils ont donné les premiers modèles de ces œuvres d'imagination qui, élevées sur un fond historique, ou dues tout entières au génie inventif de l'écrivain, contiennent tant d'intérêt, et remuent si vivement le cœur humain. Le malheur de Mlle de Scudéry fut qu'au lieu de peindre les vraies émotions d'une âme sensible, mais simple et naturelle, elle décrivit les sentiments alambiqués d'un cœur trop savant et trop délicat en amour, les raffinements de tendresse d'une précieuse, l'amour fade et maniéré. Un malheur plus regrettable encore, c'est que, dans des romans de dix volumes que Mme de Sévigné appelle spirituellement des romans éternels, Mlle de Scudéry prêta tous ces sentiments aux héros de l'antiquité, aux personnages des temps les plus barbares de l'histoire ancienne. Elle fit disserter sur l'amour, elle fit soupirer dans les règles, et passer par tous les villages de la carte du Tendre, qui? Des bergers de convention? Non, Cyrus et Mandane, Horatius Coclès et Mucius Scévola. La fameuse carte du Tendre, qui donc en est l'auteur? C'est Clélie, cette Romaine quelque peu barbare du temps de Porsenna, qui se jeta tout armée dans le Tibre, et c'est à Horatius Coclès que la carte est

adressée. Certes l'on ne peut qu'admirer l'esprit inventif et l'imagination tout à fait galante de la fière Romaine. Aussi bien elle est fort savante en amour, et elle raisonne fort bien sur les nuances du sentiment. Elle a même, il faut le dire, raisonné sur la valeur des mots, sur leur propriété, leur justesse, surtout sur les termes de galanterie, et elle en parle assez pertinemment. Elle se plaint de l'abus qu'on fait du mot de tendresse que l'on donne indiscrètement à des sentiments qui ne sont pas dignes de ce nom ; elle connaît la différence d'une amitié ordinaire à une tendre amitié, les phases variées du sentiment, les indices auxquels se reconnaît le parfait amant, et elle disserte de tout cela avec une Carthaginoise de ses amies, Sophonisbe. Les conversations auxquelles elle prend part sont fort enjouées et fort divertissantes; on s'y propose des énigmes, on passe son temps à de petits jeux, on met d'un côté les souhaits des dames, d'un autre côté les souhaits des hommes. Horatius Coclès est assez fort sur le madrigal et sur l'impromptu; Aronce, le fils de Tarquin le Superbe, ne tourne pas mal le billet galant; Mutius a une grâce toute particulière dans l'élégie; il y a un certain Artémidore qui s'acquitte à merveille du sonnet. Aronce, Scévola, Horatius Coclès poussent les beaux sentiments à qui mieux mieux; Clélie et ses amies font les inhumaines. « H. Coclès fait une profonde révérence à Clélie sans pouvoir lui rien dire que par quelques regards, tristes et amoureux

Universitas BIBLIOTHECA Ottavensis

tout ensemble. » Aronce lui écrit : « le malheureux Aronce à l'incomparable Clélie. » Il l'assure qu'il ne peut perdre l'espérance sans perdre la vie ; il lui demande seulement la permisssion de porter le titre de son esclave ; il lui dit : « Je vous aime d'une manière si pure, que si vous pouviez voir dans mon cœur, vous n'auriez jamais l'injustice d'en vouloir effacer votre image. » Horace lui demande qu'elle ne le bannisse pas de son cœur, si elle ne veut pas être plus cruelle que les tyrans qui l'ont chassé. Mutius lui proteste que personne n'aima plus tendrement, plus respectueusement et plus ardemment que lui, et il voudrait que beaucoup d'amour lui tînt lieu de beaucoup de mérite. Cyrus est façonné sur ce modèle. Tels sont les héros et les héroïnes de Mlle de Scudéry, ajustés, en dépit des temps et de l'histoire, à l'air et à la façon de l'hôtel de Rambouillet, ornés de ce genre d'esprit qu'on admirait dans les salons des précieuses, se livrant aux mêmes occupations, se récréant des mêmes jeux d'esprit, aimant d'une manière analogue, et habillés d'un manteau qui, ridicule déjà par soi-même, le devient bien plus encore, quand on en affuble les personnages un peu barbares des premiers temps de la république romaine.

Ce mauvais goût ne pouvait durer longtemps, et les grands écrivains du siècle de Louis XIV lui firent une rude guerre. Scarron avait commencé à se moquer du style qui régnait alors ; dans une de ses nouvelles tragi-comiques, intitulée : *Plus d'effets que de*

paroles, il écrivait : « Hippolyte lui fit des caresses capables d'attendrir ceux des spectateurs qui eussent eu l'âme du dernier dur, tant la sienne alors fut du dernier tendre, pour parler à la mode. » Boileau sema tous ses ouvrages de traits de satire contre ce genre faux que le public, un moment séduit, avait accueilli avec faveur. Il contribua par son goût sévère et par les efforts de sa saine raison à discréditer ces fadaises et ces affectations. Il se moqua de la longueur de ces romans, de leurs interminables récits, de leurs descriptions qui ne finissent pas :

> Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin,
> Et je me sauve à peine au milieu du jardin.

Il railla ces galanteries fades, ces sentiments ridicules, et ces héros, ces guerriers devenus des Artamènes et des Thyrsis; la matière prêtait au ridicule, il l'a exploitée avec bonheur dans son dialogue des *Héros de roman*, satire aussi juste que comique, où respire la meilleure plaisanterie. Molière, d'un coup de son art, diffama les précieuses ; et qui ne connaît la comédie des *Précieuses ridicules?* Il n'attaqua pas du reste ce qu'on appelait alors les précieuses, car ce terme, comme nous l'avons déjà dit, n'est pas un terme de dénigrement. « Sa comédie, dit-il en se justifiant dans sa préface, se tient partout dans les bornes de la satire honnête et permise; mais les plus excellentes choses sont sujettes à être copiées par de mauvais singes qui méritent d'être bernés.... et les vé-

ritables précieuses auraient tort de se piquer, lorsqu'on joue les ridicules qui les imitent si mal. » La satire du reste ne pouvait tromper personne. Madelon, c'était Madelène de Scudéry, et le nom de Polyxène qu'elle veut prendre au lieu de son nom trop vulgaire et trop bourgeois, c'était celui que Mlle de Scudéry avait échangé contre le sien. La raillerie était impitoyable; tous les défauts de cette école étaient livrés au ridicule. On dit que Ménage assistait à la représentation, qu'il ne put s'empêcher de trouver la comédie excellente, et qu'il eut le courageux bon sens de dire : « Il faut brûler ce que nous avons adoré. » Le succès fut complet; c'était le coup de grâce; l'école fut discréditée; son règne était passé.

Qu'est-il donc resté, en dernière analyse, de l'influence de l'hôtel de Rambouillet? Et en quoi ses destinées méritent-elles d'être étudiées, autrement que pour satisfaire une curiosité historique? C'est que là, pour la première fois, les femmes furent admises au commerce de l'esprit et des idées, et qu'elles obtinrent l'égalité, ou plutôt la supériorité au milieu d'un société élégante et polie; c'est que là se donna le premier exemple et se forma l'habitude de cette jouissance délicate et nouvelle, propre à la France, la conversation; c'est que cette société épura les mœurs, corrigea la licence de l'expression, introduisit quelque chose de plus intellectuel et plus pur dans les relations des deux sexes; c'est qu'enfin

en assouplissant le langage, en le rendant ingénieux, délicat, en dotant la langue de plusieurs locutions nouvelles, elle mit en honneur l'élévation des sentiments, la décence et la distinction dans les pensées.

III.

MÉMOIRES DU CARDINAL DE RETZ.

Beaucoup de mémoires nous ont transmis le souvenir des troubles de la Fronde, de ces scènes tumultueuses, de ces menées séditieuses, de ces orages d'un jour qui s'apaisèrent sitôt devant un pouvoir absolu fort et respecté, qui s'oublièrent si vite au milieu du calme intérieur d'une monarchie puissante et de ses gloires extérieures. Ce sont entre autres les mémoires d'un homme fameux comme moraliste, La Rochefoucauld; ceux d'un magistrat, honnête homme, lourd écrivain, Omer Talon; ceux encore de Mlle de Montpensier, de Mme de Motteville. Mais les plus illustres de tous, dont on peut le plus justement dire qu'ils ne sont pas propres seulement à satisfaire un esprit curieux, mais qu'ils attachent par des qualités originales et se recommandent par une véritable valeur littéraire, ce sont les mémoires d'un archevêque de Paris, le cardinal de Retz.

Paul de Gondi était issu d'une famille illustre, qui avait fourni deux évêques au siége de Paris. Second fils d'Emmanuel de Gondi, il fut destiné sans

vocation à l'état ecclésiastique. Il fit tout ce qu'il pouvait pour quitter la soutane, se battit en duel, conspira contre Richelieu, mena une vie de libertin, tenta d'enlever sa cousine. Son père ou espéra que jeunesse passerait, ou ne voulut rien voir. Un dépit amoureux rendit le jeune homme plus traitable; sans former la résolution de régler sa vie, il prit son parti; l'espérance de la coadjutorerie de Paris, dont son oncle était évêque, le tenta; il sauva les apparences, fut ordonné prêtre, et saint Vincent de Paul, son précepteur, disait de lui, avec les dévots, « qu'il n'avait pas assez de piété, mais qu'il n'était pas trop éloigné du royaume de Dieu. »

Une fois sa profession commencée, il voulut briller parmi ses égaux. Il se fit bien venir du clergé, étudia la théologie avec ardeur, se distingua par son zèle et par sa science, soutint une thèse brillante, et fut reçu en dépit du cardinal de Richelieu avant un de ses protégés, fit des conversions, commença celle de Turenne, reçut le brevet d'évêque d'Agde, qui l'embarrassa fort, parce que, comme il le dit, sa dévotion ne le portait nullement en Languedoc, refusa par défiance de lui-même, mais accepta sous les yeux et sous la direction de son oncle, le titre de coadjuteur de Paris, prêcha avec grand succès devant un immense auditoire, et parut remplir avec talent et avec piété toutes les fonctions de son ministère.

Cependant les troubles de la Fronde commencè-

rent. Attaché par la reconnaissance à la reine qui l'avait fait nommer coadjuteur, il n'y prit point part dès l'abord, et refusa d'entrer dans les cabales que le duc de Beaufort formait contre le cardinal Mazarin. Pourtant il avait des amis dans les deux camps, il entretenait des intelligences avec le parti des Frondeurs et la cour ne l'eut pas longtemps pour ami. Il est vrai qu'elle lui donna bien lieu de se plaindre.

La nouvelle de la victoire de Lens était arrivée. Cette victoire donnait un grand avantage au ministre et fortifiait son pouvoir; Mazarin en triomphait. Le parlement était alors en opposition ouverte; il refusait d'enregistrer un édit d'impôt. Le cardinal pourtant semblait ne devenir que plus conciliant et plus accommodant par son triomphe; du moins il donnait cette assurance au coadjuteur; mais ce n'était là qu'une comédie : le lendemain même il fait arrêter et conduire à la Bastille deux des membres du parlement les plus hardis dans leur opposition, Broussel et Blancménil. Le peuple se soulève, le parlement vient redemander ses membres, on les lui refuse, l'émeute redouble de violence, la reine s'obstine et ferme les yeux au péril; le coadjuteur tâche d'apaiser le peuple; entouré par la multitude, il la trompe et la calme par des espérances qu'il n'a pas, revient insister auprès d'Anne d'Autriche, qui se laisse à peine arracher une promesse, sort au risque de se compromettre,

au risque de sa vie même, pour porter au peuple des paroles de conciliation, flatte, caresse, conjure, menace, enfin persuade, et retourne au Palais-Royal, où la reine le congédie en lui disant : « Allez vous reposer, monsieur, vous avez bien travaillé. »

Paul de Gondi se jette dans le parti des Frondeurs, gagne les Parisiens par ses largesses, dépense en trois mois trente-six mille écus d'aumônes et de libéralités, s'appuie sur le parlement, veut devenir chef de parti, se mêle à toutes les intrigues, est l'âme des conciliabules, dispose d'une portion du peuple, compte de nombreux amis à son service. Mais il ne pouvait paraître à la tête d'une émeute; il lui fallait, dit-il, un fantôme qu'il pût mettre devant lui. Par bonheur, il se trouva que le fantôme était petit-fils de Henri le Grand, qu'il parlait comme on parle aux halles, et qu'il avait de grands cheveux bien longs et bien blonds ; « on ne saurait imaginer le poids de ces circonstances, ni concevoir l'effet qu'elles firent au peuple. » Ce personnage derrière lequel s'abritait la mître épiscopale de Paul de Gondi, c'était le duc de Beaufort. Plusieurs années se passent au milieu de ces intrigues et de ces menées. On craint le coadjuteur, on le flatte, on le rappelle; il refuse; on lui fait entrevoir l'espérance de devenir gouverneur de Paris, il se laisse prendre et s'aperçoit qu'on le joue. Il a des intelligences secrètes avec l'Espagne, et bien qu'il hésite à mettre

dans la nouvelle ligue le grain de catholicon, comme il le dit lui-même, il se résout néanmoins à faire ou du moins à laisser faire des propositions. Mais le parlement lui manque; le président de Mesmes et surtout le président Molé résistent à l'intrigant qui les entraîne trop loin; magistrats fermes et honnêtes, ils respectent la royauté; pour eux, la désobéissance se mesure sur l'illégalité, se justifie par elle, commence et finit avec elle. M. le Prince, le grand Condé, fait sa paix avec le ministre; tout ce tumulte s'apaise peu à peu; engagé dans l'opposition sans but déterminé, embarrassé sans doute pour en sortir, traitant fièrement avec la cour, paraissant quelquefois la servir avec hauteur, Retz louvoie entre les divers partis, intrigue toujours, est accusé d'avoir tiré sur la voiture de M. le Prince et se défend avec noblesse devant le parlement; mais il perd ses appuis, Mazarin le fait saisir, l'envoie à la Bastille, de là à Nantes. Il concerte un plan d'évasion, s'échappe, quitte la France, après avoir donné sa démission d'évêque de Paris qu'il rétracte ensuite, parcourt les pays voisins où il compromet étrangement, s'il faut en croire Guy Joly, son secrétaire, la dignité de son titre; va à Rome assister à l'élection de deux papes, et siéger à deux conclaves comme cardinal. Louis XIV ne lui permet de rentrer en France que s'il renouvelle sa démission; il revient enfin à Paris, et y passe le reste de ses jours. Là, il voyait souvent Mme de Sévigné, qui l'aimait beau-

coup, qui lui cherchait des distractions, lui faisait lire, par Corneille, une tragédie qui faisait souvenir des anciennes, disait-elle, *Pulchérie;* par Molière *Trissotin*, cette comédie qui depuis s'appela les *Femmes savantes*, par Boileau, l'*Art poétique* et le *Lutrin*. Il passa ses dernières années à écrire ses mémoires, et termina en 1679 sa vie si orageuse et si agitée, dans un repos que lui commandaient son âge, ses malheurs et son impuissance, mais dont il semblait se consoler par le souvenir du rôle turbulent qu'il avait joué.

Comme homme et comme prêtre, la vie du cardinal de Retz fut pleine de fautes et de scandales; la galanterie et l'ambition la remplirent. Il contribua puissamment aux troubles et aux malheurs de cette époque par son ambition, ses ressentiments, son désir inquiet de mouvement et de gloire. L'amour-propre fut presque toujours chez lui plus fort que tous les scrupules. Il abusa de ses talents, déshonora son habit, et, sans être méchant, fit beaucoup de mal. Il raconte quelles furent les pensées qui l'occupèrent dans la retraite par laquelle il se prépara à prendre les ordres, et il les avoue ingénument : « Je n'ignorais pas de quelle nécessité est la règle des mœurs à un évêque. . ; et je sentais en même temps que je n'en étais pas capable, et que tous les obstacles de conscience et de gloire que j'opposerais au déréglement ne seraient que des digues fort mal assurées. Je pris, après six jours de ré-

flexion, le parti de faire le mal par dessein, ce qui est sans comparaison le plus criminel devant Dieu, mais ce qui est sans doute le plus sage devant le monde; parce qu'en le faisant ainsi, l'on y met toujours des préalables qui en couvrent une partie, et parce que l'on évite par ce moyen le plus dangereux ridicule qui se puisse rencontrer dans notre profession, qui est celui de mêler à contre-temps le prêtre dans la dévotion. » Sans doute une vocation forcée excuse bien des choses; mais ne faut-il pas convenir que c'était bien largement user de cette excuse que de se tracer un pareil plan de conduite? La conversion qui termina le tout fut-elle sincère? On le croyait alors; Mme de Sévigné le pensait; on en a douté. Ce qui semble justifier les doutes, ou du moins faire croire que l'époque de la conversion fut bien postérieure à celle de la retraite, c'est que les *Mémoires* témoignent assez peu du repentir, et paraîtraient plutôt attester le regret d'un rôle fini, et une complaisance pour des fautes passées qui se concilie mal avec la pénitence du pécheur.

Comme conspirateur, le cardinal de Retz n'eut que quelques-unes des qualités du chef de parti; il eut le génie de l'intrigue, une activité infatigable, une grande dextérité, une fermeté que rien ne troublait, une intrépidité à toute épreuve, une imagination féconde en ressources, un esprit prompt, net, résolu, qui se complaisait dans le mouvement, dans le tumulte, dans les factions. Il s'était nourri de la

lecture de l'histoire des républiques anciennes, son amour-propre lui faisait rêver un rôle égal à celui de ces conspirateurs illustres; il prétendait imiter les héros de Plutarque; il répondait à un de ses amis qui lui reprochait ses dettes : « A mon âge, César en avait fait trois fois plus que moi. » Mais, par la faute peut-être des circonstances, son esprit ne put se soutenir à la hauteur où le portaient ses espérances ambitieuses. Il vécut dans l'intrigue, il forma, il dirigea un parti politique sans avoir un but arrêté et constant, un objet déterminé vers lequel tendissent ses efforts, un esprit de suite qui présidât à ses actions. Voulait-il se venger de la cour sans autre espoir que celui de la vengeance? Ce n'était pas digne d'un chef de parti. Voulait-il devenir ministre? Il ne semble pas qu'il le désirât, et qu'il y ait jamais compté. Défendait-il les intérêts démocratiques? Nullement; grand seigneur, il se servait du peuple, mais ne formait pas d'intrigues pour le peuple lui-même. Soutenait-il les prérogatives du parlement? Non, il faisait quelquefois cause commune avec lui, mais l'abandonnait bientôt et en était abandonné. Était-il enfin le défenseur de l'autorité royale? Non plus, il l'appuyait un jour de son influence, et, mécontent le lendemain, il en devenait un des plus ardents ennemis. Non, il était devenu un des mécontents plutôt par inquiétude d'esprit et par vanité que pour d'autres motifs : « Je voyais, dit-il, la carrière ouverte, même pour la pratique, aux grandes choses dont la spécu-

lation m'avait beaucoup touché dès mon enfance; mon imagination me fournissait toutes les idées du possible; mon esprit ne les désavouait pas. » Pourtant à cette époque, il était retenu encore par ce qu'il devait à la reine; plus tard, quand il a cru avoir acquitté sa dette par sa conduite dans la journée dont nous parlions tout à l'heure, quand la reine, par son ingratitude, lui semble l'avoir dégagé du devoir de la reconnaissance, la veille du jour où il s'engagera dans le parti de la Fronde, il demande à ses amis un quart d'heure de réflexion. « Je m'abandonnai à toutes mes pensées; je rappelai tout ce que mon imagination m'avait jamais fourni de plus éclatant et de plus proportionné aux vastes desseins. Je permis à mes sens de se laisser chatouiller par le titre de chef de parti, que j'avais toujours honoré dans les vies de Plutarque. Mais ce qui acheva d'étouffer tous mes scrupules fut l'avantage que je m'imaginai à me distinguer de ceux de ma profession par un état de vie qui les confond toutes.... Les affaires brouillent les espèces; elles honorent même ce qu'elles ne justifient pas; et les vices d'un archevêque peuvent être dans une infinité de rencontres les vertus d'un chef de parti. » C'est de cette chambre où il délibérait avec lui-même que, comme Condé de sa prison, il est sorti coupable; ainsi il devenait rebelle par vanité, rebelle pour que les vertus du chef de parti couvrissent et honorassent en lui les vices de l'archevêque; c'était là tout l'objet

de sa conduite, toutes les espérances de son courage, tout le terme de tant d'activité inutilement dépensée.

Mais c'est surtout comme écrivain et comme écrivain politique qu'il faut considérer le cardinal de Retz ; c'est à ce titre qu'il mérite de fixer les regards de la postérité. Il avait commencé fort jeune à écrire : à dix-huit ans, il avait en partie traduit, en partie refait l'histoire de la conjuration de Fiesque, qui avait failli changer le gouvernement de Gènes, et qu'un Italien, Mascardi, avait racontée. Quand la forme du récit ne lui convenait pas, il la modifiait ; quand les idées de l'historien n'étaient pas les siennes, c'est-à-dire quand elles lui paraissaient témoigner de trop de réserve et de trop de prudence, il les changeait pour les rendre plus hardies, plus révolutionnaires ; il donnait plus de mouvement, plus de chaleur aux discours. L'histoire avait retenu encore cette habitude des temps anciens, de prêter aux personnages des discours supposés, où l'historien, sans chercher la fidélité, négligeant même quelquefois les documents authentiques quand ils subsistent, déploie son éloquence, anime et complète ses tableaux, peint les caractères et les motifs d'action, appelle l'art au secours de la science, pense et parle à la place de ses personnages, de peur que ceux-ci n'aient pensé et parlé moins bien que lui. Parmi ces discours, il en est quelques-uns où Paul de Gondi, dépassant de bien loin son original, et quittant ses traces pour se

livrer à sa propre inspiration, a développé un grand talent d'orateur, a répandu une grande chaleur et une grande force d'éloquence. On voyait que son intelligence s'était formée à l'école des historiens anciens, qu'il avait voulu imiter et égaler la conjuration de Catilina, qu'il prenait la manière grave et forte, les formes sentencieuses de Salluste. Sa diction déjà était nourrie, ferme et nerveuse ; et pourtant l'ouvrage était de 1632 ; c'était l'époque où régnaient les belles phrases, les périodes froides et bien composées de Balzac. Mais Paul de Gondi, tout en conservant, tout en s'appropriant, sans étude et sans efforts, et par l'heureux instinct d'un génie littéraire, ces belles formes de la langue, trouvait dans les passions et dans l'activité de son intelligence, dans son sujet dont il était fortement épris, de quoi remplir et nourrir son éloquence, animer et vivifier son style, féconder enfin la stérile abondance de Balzac.

La *Conjuration de Fiesque* révélait déjà un esprit du premier ordre. Le cardinal de Richelieu, qui ne voulait pas en France d'autre génie que le sien, après avoir lu l'ouvrage, disait de l'auteur : « C'est un homme dangereux. » Richelieu ne s'était pas trompé, et les *Mémoires* du cardinal de Retz nous montrent combien s'est justifiée cette prédiction. Son goût pour la conspiration et l'intrigue, qui s'était déjà fait voir par l'appréciation complaisante de la conjuration de Gênes, ne se démentit pas dans

le cours de sa vie ; et ses facultés éminentes se révélèrent bientôt, par un mauvais emploi sans doute, mais du moins non sans éclat. Les vues justes et profondes ne lui manquèrent pas et sur l'histoire politique de son temps, et sur cette grande et générale politique de tous les siècles. Remontant jusqu'aux causes qui ont jeté la France dans tant de troubles et de dissensions, il apprécie avec un coup d'œil sûr l'état du royaume violemment comprimé sous Richelieu, maladroitement traité par Mazarin, le despotisme établi, « le renversement des anciennes lois, l'anéantissement de ce milieu qu'elles ont posé entre les rois et les peuples, » les parlements qui devraient être les appuis du trône jetés dans l'opposition par l'illégalité, et donnant le signal du réveil, signal qui est entendu bientôt et répété par tous. On connaît ce passage où il montre comment la révolte commença. « Le parlement gronda sur l'édit du tarif, et aussitôt qu'il eut seulement murmuré, tout le monde s'éveilla. On chercha, en s'éveillant, comme à tâtons, les lois ; on ne les trouva plus. L'on s'effara, l'on cria, l'on se les demanda, et dans cette agitation, les questions que leurs explications firent naître, d'obscures qu'elles étaient et vénérables par leur obscurité, devinrent problématiques ; et de là, à l'égard de la moitié du monde, odieuses. Le peuple entra dans le sanctuaire, il tira le voile qui doit toujours couvrir tout ce que l'on peut dire et tout ce que l'on peut croire du droit des peuples et de celui des rois,

qui ne s'accordent si bien jamais ensemble que dans le silence : la salle du Palais profana ces mystères. » Dans ce tableau, d'ailleurs si animé et si pittoresque, il y a des vues élevées dont la portée s'étend de l'histoire de cette époque à l'histoire tout entière de la monarchie française. Le cardinal de Retz énonce des maximes qui eussent été traitées de séditieuses et qui n'eussent pas été tolérées sans doute, si l'ouvrage avait paru sous le règne du prince dont la minorité avait été agitée par de telles factions, et dont le despotisme faisait taire le droit des peuples et ne permettait pas de discuter celui des rois. Ce sont de telles maximes qui, à l'époque de la révolution de 1789, donnèrent une vogue nouvelle aux *Mémoires* du cardinal de Retz. Cette faveur passée, la légitime célébrité subsiste, et il ne semble pas que nous ayons d'ouvrage qui approche plus des écrits de Tacite. Le cardinal de Retz a comme l'historien latin, l'art de mêler des réflexions d'une profondeur incomparable au récit des faits qu'il expose. Avec une forme plus négligée qui se rapproche du ton de la conversation, qui n'a pas la dignité du ton de l'histoire, ni la gravité triste du moraliste, il aime à entrecouper ses narrations de brèves et fortes sentences, comme celles que le spectacle des mêmes hommes et des mêmes choses inspira au duc de La Rochefoucauld. « Auprès des princes, dit-il, il est aussi dangereux et presque aussi criminel de pouvoir le bien que de vouloir le mal, » et alors il sem-

ble qu'on retrouve un trait de Tacite. Parfois c'est une remarque fine et délicate : « Descendre jusqu'aux petits est le plus sûr moyen pour s'égaler aux grands. » Ailleurs c'est une observation judicieuse que suggère à l'auteur son expérience de chef de parti : « L'on a plus de peine dans les partis à vivre avec ceux qui en sont qu'à agir contre ceux qui y sont opposés. »

Mais ce qui recommande surtout ses *Mémoires*, c'est la force d'intelligence avec laquelle ils sont écrits, c'est cet art de saisir l'ensemble des idées, de les dérouler avec clarté, de faire apercevoir la suite et l'enchaînement des faits, de conduire son lecteur à travers tous les événements de cette histoire orageuse. Le cardinal de Retz n'a pas prétendu faire une histoire régulièrement composée, en proportionner exactement toutes les parties. Ce qu'il faut donc chercher dans ces *Mémoires*, ce n'est pas cet ordre chronologique et rigoureux, cette composition scrupuleuse d'une œuvre d'étude. Cependant la clarté et la liaison des récits, la lucidité de l'exposition ne laissent rien à désirer; rien n'est confus, rien n'appelle une explication qui manque; l'auteur rend raison de tout, amène un fait par un autre, n'en raconte aucun dont il n'ait auparavant indiqué la cause; il fait remonter son lecteur jusqu'à l'origine de l'histoire qu'il raconte, sans prétention et sans contrainte, et lui fait redescendre de même la chaîne des événements. Ce n'est pas un médiocre mérite

que d'avoir su concilier avec la liberté d'allure nécessaire à l'écrivain qui compose des Mémoires, la clarté du narrateur qui fait tout comprendre sans peine, et l'intelligence plus haute de l'historien pour qui les événements ne vont pas sans leurs causes, et les hommes n'agissent jamais sans leurs intérêts et leurs passions.

On reconnaît dans les *Mémoires* de Retz le héros racontant les événements dont il était acteur, animé par le souvenir présent encore des scènes qu'il retrace, et dont il peut dire : *Pars magna fui*. L'activité avec laquelle il combinait un plan et l'exécutait, et presque l'émotion de l'action elle-même ont passé dans ses écrits, et on pourrait dire de lui : *Eodem animo scripsit quo bellavit*. Il raconte les détails, et pourtant il ne charge pas ses pages de circonstances inutiles. Rien n'est plus animé que le récit de cette fameuse journée où le peuple de Paris se révolta pour obtenir la délivrance de Broussel et de Blancménil, du rôle qu'il a joué un peu malgré lui, de ses efforts, de ses périls, de son désappointement; il court à l'événement, sans que rien arrête ou ralentisse son récit; il tient en haleine celui qui le lit; il entretient son intérêt et son inquiétude par le mouvement non interrompu de l'action. En outre, ses tableaux sont animés de toute la verve de son esprit; il nous rend présents à ces scènes tantôt si orageuses, tantôt si comiques, parfois l'un et l'autre en même temps; il fait vivre

ses personnages, il nous les présente sous un jour si naturel et si frappant que nous les reconnaissons, que nous les croyons voir s'agiter, se tromper, s'irriter, s'apaiser devant nous. Il n'est pas de tableau plus vivant que celui du salon de la reine, avec tous ces personnages qui jouaient la comédie, et dont chacun exprimait des sentiments affectés, le jour même de l'enlèvement de Broussel et de Blancménil. Lorsque ensuite Retz nous transporte de là dans la rue, au milieu de ce peuple qui l'entoure, le presse, le pousse, le force de monter sur l'impériale de sa voiture, il nous fait voir qu'il ne décrit pas moins qu'il ne raconte, et qu'il ne peint pas une scène avec des traits moins saisissants et moins vifs, qu'il ne poursuit un récit avec un mouvement rapide et continu.

Ses portraits ne sont pas une des parties les moins saillantes de son œuvre. On lui a reproché certaines affectations, certains traits forcés, certaines antithèses cherchées trop loin, accumulées avec une complaisance excessive. N'oublions pas que nulle part le danger de l'abus des antithèses n'est plus grand que dans les portraits, si ce n'est, peut-être, dans les maximes. Quand on cherche, comme le fait toujours celui qui veut peindre un personnage, à exprimer par un trait, un côté frappant de son caractère, à opposer ses qualités et ses défauts, on court risque de pousser jusqu'à l'excès les rapprochements et de réunir quelquefois même les mots

au lieu des pensées. Sans doute plusieurs des portraits du cardinal de Retz pèchent par ce défaut. Parmi cette galerie des principaux personnages de la Fronde qu'il nous déroule au second livre, il en est quelques-uns, celui de la reine surtout, où les antithèses sont tellement accumulées et tellement forcées, que l'effort d'une attention laborieuse suffit à peine pour démêler une pensée obscure et travaillée à travers cet amas de mots qui se heurtent et de pensées qui contrastent péniblement. Mais c'est là le petit nombre; la plupart des caractères qu'il décrit là et ailleurs, ceux de Richelieu et de Mazarin, celui d'Anne d'Autriche, de Turenne, du duc de La Rochefoucauld, entre bien d'autres, témoignent d'un esprit fin et pénétrant, d'une main ferme, d'une touche délicate, et sont dignes de nos meilleurs moralistes.

Enfin, sans songer à être écrivain, le cardinal de Retz eut, dans ses *Mémoires*, le mérite du style. La diction est souvent familière, c'est le langage de la conversation, mais de la conversation sur des événements historiques, dans une société élégante et cultivée; langage qui comporte très-bien la chaleur et l'élévation, la gravité historique ou oratoire du style. Entre l'époque où fut écrite la *Conjuration de Fiesque* et celle où parurent les *Mémoires*, la langue française s'était modifiée en se perfectionnant. La première époque, c'était celle à peu près où Descartes publiait son *Discours sur la méthode*. Le

français alors était embarrassé dans les formes de la période latine, qui, passant dans une langue moins souple, lui avaient donné des allures un peu traînantes; il avait déjà gagné la netteté et la précision des termes; il lui fallait encore une marche plus libre, un tour plus dégagé, une phrase plus brève. A l'époque où furent écrits les *Mémoires*, le progrès s'était accompli; aussi le mouvement du style répond-il sans effort au mouvement de la pensée. Il est inégal, c'est-à-dire qu'il n'a pas les qualités que le cardinal de Retz n'a pas voulu lui donner, une exactitude scrupuleuse et uniforme, une régularité sévère; mais il est net, ferme, nerveux; les tours en sont heureux; il est vif et animé; parfois, dans la narration, rapide et coupé, d'autres fois plus périodique, toujours naturel; original et pittoresque, et empruntant même un grand charme de cette liberté qui n'exclut ni la fermeté ni la précision, mais seulement les formes ambitieuses et apprêtées, en laissant au style une originalité qui le distingue, et même une négligence qui le pare.

On a comparé le cardinal de Retz, comme écrivain, à César. Ils ont été tous deux historiens de leur vie. L'un, héros d'une guerre civile, l'autre, chef de parti dans un temps de factions; ils nous ont transmis l'histoire de leurs succès, de leurs luttes, de leurs périls. Mais l'un, c'est le cardinal de Retz, adressant ses *Mémoires* à une dame de ses parentes, les écrivant sous une forme familière et négligée,

racontant les événements de sa vie et les intrigues, parce qu'il aime à revenir sur un passé brillant, parce qu'il trouve quelque plaisir à se peindre et à parler de lui-même, vise à un genre de composition plus libre. Dans les *Commentaires* sur la guerre civile, la grandeur tout autre des événements et du héros demandait une forme plus régulière et plus sévère; c'est de la grande histoire, pour laquelle ce n'est pas trop de la dignité de la composition historique. Toutefois, la manière de César est simple et aisée; nulle prétention, nulle contrainte; il a écrit, dit Hirtius, *ne scientia tantarum rerum scriptoribus deesset*, et pourtant le génie littéraire s'alliait si heureusement en lui au génie militaire et politique, qu'il ne semble pas avoir préparé la matière aux historiens futurs, mais plutôt la leur avoir enlevée, *ut prærepta, non præbita facultas scriptoribus videatur* (Hirtius, préf. du VIII^e^ livre *de Bello Gallico*). Il composait comme en courant, et c'étaient ses ouvrages écrits avec une facilité et une promptitude si merveilleuses, qui formaient une histoire habilement conçue et ordonnée, propre à décourager tout homme sensé qui aurait résolu de traiter le même sujet : *Sanos homines a scribendo deterruit* (Cic., *Brut.*, 75). C'est de l'histoire, parce que le talent de l'auteur a dépassé son intention modeste; parce que l'excellence de son esprit politique et l'importance du sujet l'ont élevé et soutenu à toute la hauteur de la composition historique; parce que son intelli-

gence nette et claire a compris dans son récit toutes les circonstances utiles, y a fait entrer tout ce qui peut éclairer le lecteur, sans y donner place à tous ces détails moindres, dont l'intérêt est presque perdu pour un autre âge que pour l'âge contemporain; parce qu'enfin, avec les *Commentaires* de César, il ne nous manque plus, pour bien connaître la guerre civile, qu'une histoire écrite par un Pompéien. Dans l'antiquité, on ne savait pas encore faire à la postérité ces confidences de vie intime, d'histoire domestique; on les faisait par lettres à ses amis. Les lettres devenaient publiques du consentement de l'auteur ou sans sa volonté; mais la forme historique appartenait à l'art, on la respectait. L'écrivain qui racontait des événements contemporains auxquels il avait pris part, comme Thucydide, par exemple, jugeait d'après ses opinions, sans doute, mais ne se mettait jamais en scène lui-même; il ne donnait pas, au lieu de l'histoire de son temps, celle de ses impressions.

Aussi l'historien et le héros de la guerre civile de Rome, respectait-il, dans ses Mémoires, la forme de l'art historique. Il ne prétendait pas, comme Hirtius et Cicéron l'attestent, il ne prétendait pas donner une histoire, et pourtant il restait fidèle à ces usages plus sévères, à ces habitudes plus régulières de l'historien. Il ne se nommait qu'à la troisième personne, il semblait effacer le héros devant le narrateur; il paraissait, ou du moins il voulait

paraître avoir oublié qu'il était acteur dans les événements pour se souvenir seulement qu'il les racontait à la postérité ; aussi a-t-il moins de sincérité, au moins apparente, que le cardinal de Retz. Celui-ci affecte une grande franchise; il veut se peindre tel qu'il est, sans se farder, sans rien déguiser, ou au moins il prétend le vouloir. Il s'accuse, se blâme quelquefois, sans doute pour se donner le droit de justifier d'autres parties auxquelles il attache plus d'importance. Il trouve, dit-il, un grand charme à se représenter dans toute la vérité de son caractère, et paraît dégagé de toute prévention, de toute partialité pour lui-même; et toutefois, je le croirais volontiers moins sincère qu'il ne cherche à le paraître. Il juge les autres avec prévention, quoi qu'il en dise; si bien qu'il se blâme, il a beaucoup de complaisance pour lui-même; il donne volontiers à ses vices et à ses fautes de l'éclat; il se hausse, il agrandit son rôle, il combine après coup sa conduite. Et qui peut être un historien de soi-même véritablement impartial? Seulement, l'auteur des *Mémoires* prétend d'une certaine manière à cette impartialité, l'historien y prétend d'une autre, le cardinal de Retz en parlant beaucoup de lui, César en n'en parlant pas. César ne se loue ni ne s'accuse, il ne parle pas de ses qualités, mais il présente si bien ses actions et les motifs de sa conduite, qu'il est impossible de ne pas voir sa prévoyance, son activité, son courage, son grand

esprit politique; et il faut dire que rien ne semble exagéré et embelli, et que l'histoire a confirmé tout ce qu'il nous fait penser de lui-même. Il ne se fait pas un mérite de sa clémence, il ne s'en loue pas; mais chaque fois qu'on lui amène quelques soldats ou quelque général de l'armée de Pompée faits prisonniers, il raconte qu'il les renvoie sains et saufs, *Cæsar incolumes dimisit.* Il n'entreprend pas une justification directe de la guerre civile qu'il commence; seulement il expose les ouvertures qu'il a faites, les négociations qu'il a entamées, en les faisant voir toujours sous le jour le plus favorable. Quand il donne commission à quelqu'un de ses partisans d'aller porter une proposition, les ordres dont il le charge d'être le porteur contiennent la justification de celui qui les donne. Dans la narration des faits, il n'accuse que par un mot ses ennemis d'injustice; mais quand l'armée d'Afranius, qu'il a arrachée à la violence de ses soldats, est forcée de se rendre à lui, il lui reproche tous les torts dont le parti de Pompée est coupable envers lui, et il leur laisse les biens et la vie sauve. Il est impartial pour Pompée; mais il montre combien les mesures de ses adversaires sont mal prises, combien est grande leur imprévoyance, combien est aveugle leur confiance, et il montre, au contraire, comment il a tout prévu, tout réglé, comment il n'a rien négligé, rien accordé au hasard; et il faut bien avouer encore que les lettres de Cicéron nous

montrent cette incroyable et présomptueuse négligence de Pompée et de ses partisans, sous un jour plus défavorable encore que les *Commentaires* de César. Nul doute, cependant, que César ne cache une partie de sa pensée; son désir le plus cher, ce n'est pas de conserver la paix, il ne préfère pas les intérêts de la république aux siens; il dissimule donc comme le cardinal de Retz, et veut faire croire à sa franchise, quoiqu'il n'en parle pas; mais il a l'avantage des grands hommes, qui est de n'avoir rien à déguiser, à pallier, à corriger par vanité dans sa propre histoire, si ce n'est le grand motif qui le pousse, et de pouvoir être tout à fait impartial envers ses adversaires, sans craindre d'être dominé ou effacé par eux.

Du reste, la rapidité de la narration, la netteté de l'exposition, cette brièveté correcte et lumineuse dont parle Cicéron, *pura et illustris brevitas*, cet art d'expliquer ses desseins, *verissima suorum scientia consiliorum explicandorum*, qu'admire Hirtius, ces qualités de la composition et du style qu'on loue dans César, nous les avons retrouvées dans le cardinal de Retz. Toutefois, la manière de César est plus égale, plus régulière, sa narration est plus uniformément rapide, il s'arrête moins, il décrit moins, il résume; le cardinal de Retz est plus libre dans ses allures, et par conséquent plus varié; l peint, il raconte, il s'arrête, il remonte, il s'écarte pour revenir. Si le caractère de Cicéron eût été plus

ferme, s'il eût joué dans les dissensions civiles de sa patrie un rôle plus considérable, ce serait dans ses lettres à Atticus, et dans celles qu'il écrivait à Brutus après la mort de César, qu'il faudrait chercher les confidences analogues d'un personnage mêlé aux factions et aux troubles d'un grand pays. Mais nous n'y verrions rien que la faiblesse, l'irrésolution, les incertitudes d'un homme qui ne sait pas prendre un parti, qui regrette toujours celui qu'il a pris, qui, la plupart du temps, ne sait que se plaindre, qui se laisse jouer par tout le monde, et qui nous offre, non pas un chef de parti, mais un esprit aussi timide, aussi faible, qu'il est sincère et expansif avec ses amis, et qui est encore sincère même et expansif par faiblesse.

IV.

DES MAXIMES DE LA ROCHEFOUCAULD.

Parmi les grands seigneurs, héros de la Fronde, à l'exemple du cardinal de Retz, il y en avait un qui était destiné comme lui à une renommée non pas tant politique que littéraire, et à qui les souvenirs du même temps devaient fournir la matière d'un ouvrage original et célèbre : le duc de La Rochefoucauld ! Mêlé à tous les événements politiques de cette époque, il avait beaucoup vu, beaucoup agi, beaucoup souffert; « il n'avait jamais été guerrier, quoiqu'il fût très-soldat. Il n'avait jamais été par lui-même bon courtisan, quoiqu'il ait eu toujours bonne intention de l'être. Il n'avait jamais été bon homme de parti, quoique toute sa vie il y ait été engagé. » (*Mém.* du card. de Retz.) Il semblait avoir beaucoup d'irrésolution. Quelle en était la cause? Le cardinal de Retz ne la peut pas trouver. Peut-être était-ce seulement qu'il se trouvait dans une fausse position; que, engagé, presque jeté dans le parti des mécontents, il avait trop de bon sens pour se trouver à l'aise au milieu de ces intrigues à peine sérieuses, de cette guerre sans but, de tant d'amour-

propre et de légèreté. Il avait embrassé le parti d'Anne d'Autriche, il lui avait sacrifié la faveur de Richelieu; on fut ingrat, il se rangea parmi les rebelles, il se fit redouter, fut disgracié, laissé à l'écart par Louis XIV. Dans sa retraite il revint, comme le cardinal de Retz, sur les succès et les revers de son passé; il écrivit des *Mémoires*. Ce n'est pas là l'ouvrage qui fit sa célébrité; mais, pénétrant plus avant dans l'histoire à laquelle il avait pris part, rappelant à sa mémoire tous les personnages qu'il avait vus paraître sur cette scène tumultueuse, et le rôle que chacun avait joué, cherchant les causes de chaque événement, les motifs de chaque action, les secrets de la conduite de chacun, il crut avoir recueilli un fonds assez riche d'observations sur les sentiments du cœur humain, les impulsions de la volonté, les ruses de l'amour-propre, pour les publier sous le titre de *Sentences* ou *Maximes morales*.

Les *Maximes* du duc de La Rochefoucauld eurent un grand succès. Tous les bons esprits du temps les goûtèrent fort. Mme de Sévigné était bien fière un jour, elle venait de faire « une maxime tout de suite sans y penser, et elle la trouvait si bonne qu'elle croyait l'avoir retenue par cœur de celles de M. de La Rochefoucauld. » (28 juin 1671.) Le mérite de l'ouvrage justifiait et prolongea son succès. Observateur profond, critique sévère, mais trop souvent juste, l'auteur des *Maximes* jetait un coup d'œil

pénétrant sur l'âme humaine ; il allait chercher au fond du cœur les pensées les plus cachées ; il y découvrait les sentiments secrets qui se mêlent aux actions les plus innocentes en apparence, qui trompent les autres, qui nous trompent nous-mêmes. On peut dire de lui ce que Mme de Sévigné disait de Nicole : « Ce qui s'appelle chercher dans le fond du cœur avec une lanterne, c'est ce qu'il fait; il nous découvre ce que nous sentons tous les jours, et que nous n'avons pas l'esprit de démêler ou la sincérité d'avouer. » (30 sept. 1671.) A quelque page que l'on ouvre le livre des *Maximes*, on y trouve de ces observations qui vous révèlent un sentiment que vous n'aviez pas aperçu, en dégagent un autre que vous n'aviez fait qu'entrevoir, vous en rappellent un que vous connnaissiez déjà; on y retrouve ce quelque chose qui si souvent gâte les meilleures intentions, dénature le désintéressement, engage la volonté, la retient, la conseille tout bas, l'encourage avec la voix d'un autre; on est étonné de voir son secret surpris, on est tenté de dire comme disait encore Mme de Sévigné du traité de Nicole : « Je crois que tout le monde s'y trouve; pour moi, je suis persuadée qu'il a été fait à mon intention. » (7 oct. 1671.) On oserait bien rarement nier de soi ce qu'observe, ce que devine La Rochefoucauld, sans craindre d'être pris au mot et de s'être trop engagé par la négation. Du reste, le moraliste est toujours un juge sévère ou même prévenu ; le livre

est une satire presque perpétuelle. De toutes les maximes, il en est un bien petit nombre qui ne soit le développement d'une même pensée générale, la découverte d'un même regard sondant les replis du cœur, mais n'en considérant qu'un seul côté et y découvrant le même mal. Cette pensée qui domine, c'est celle-ci, inscrite en tête des dernières éditions de l'ouvrage : « Nos vertus ne sont le plus souvent que des vices déguisés. » Ainsi, l'amour-propre, sous ses différentes formes et sous ses différents noms, vanité, égoïsme, intérêt, envisagé comme l'unique mobile des actions humaines, s'introduisant dans l'âme à la faveur même de ce que nous croyons des intentions vertueuses, se cachant souvent bien habilement, mais n'en étant que plus perfide et plus redoutable, toujours présent, si loin qu'on le croie, assistant, quoique invisible, à toutes nos délibérations, jetant dans la balance son poids qui l'emporte presque toujours, c'est là ce que veut nous montrer La Rochefoucauld, c'est l'ennemi dont il nous révèle les ruses, le maître impérieux dont il nous fait voir toutes les exigences.

Dans les petites choses comme dans les grandes, dans les affaires importantes comme dans le détail de la vie, La Rochefoucauld découvre toujours et partout ce même sentiment qui s'introduit en nous. Combien est exact ce qu'il dit de la conversation, où « il n'y a presque personne qui ne pense plutôt à ce qu'il veut dire, qu'à répondre précisé-

ment à ce qu'on lui dit. Les plus habiles et les plus complaisants se contentent de montrer seulement une mine attentive, au même temps que l'on voit dans leurs yeux et dans leur esprit un égarement pour ce qu'on leur dit, et une précipitation pour retourner à ce qu'ils veulent dire.... » (*Max.* 139.) Combien est vraie encore cette pensée : « Le refus des louanges est un désir d'être loué deux fois. » (*Max.* 149.) Quel est celui qui n'a pas décliné plus d'un éloge, sachant très-bien ou songeant un peu qu'on ne cessera pas pour cela de penser de lui le bien qu'on en pensait précédemment, et que de plus on lui saura quelque gré de sa modestie? Qui est-ce qui ne retrouve pas encore quelque souvenir de sa vie, dans des pensées comme celles-ci :

« Quand nous exagérons la tendresse que nos amis ont pour nous, c'est souvent moins par reconnaissance que par le désir de faire juger de notre mérite? » (*Max.* 279.)

« Nous nous vantons souvent de ne nous point ennuyer, et nous sommes si glorieux que nous ne voulons pas nous trouver de mauvaise compagnie. » (*Max.* 141.)

« Nous pardonnons souvent à ceux qui nous ennuient; mais nous ne pouvons pardonner à ceux que nous ennuyons. » (*Max.* 304.)

« On aime mieux dire du mal de soi-même que de n'en pas parler. » (*Max.* 138.)

« On n'aime point à louer et on ne loue jamais

personne sans intérêt. La louange est une flatterie habile, cachée et délicate, qui satisfait différemment celui qui la donne et celui qui la reçoit : l'un la prend comme une récompense de son mérite, l'autre la donne pour faire remarquer son équité et son discernement. » (*Max.* 144).

« Nous avouons nos défauts pour réparer par notre sincérité le tort qu'ils nous font dans l'esprit des autres. » (*Max.* 184.)

« Nous n'avouons de petits défauts que pour persuader que nous n'en avons pas de grands. » (*Max.* 327)

Nous pourrions multiplier les exemples, et faire voir qu'il n'est presque aucune de nos actions qui échappe aux regards de cet habile observateur. Nulle part on ne trouve tant de remarques neuves, tant d'aperçus ingénieux. Quelle finesse dans ces sentences :

« Le trop grand empressement qu'on a de s'acquitter d'une obligation est une espèce d'ingratitude. » (*Max.* 226).

« On croit quelquefois haïr la flatterie, mais on ne hait que la manière de flatter. » (*Max.* 329).

La pensée est quelquefois si vraie et l'expression en est si juste que la maxime est devenue proverbiale, comme celle-ci, contre laquelle pourtant se déchaînait Rousseau : « L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu. » (*Max.* 218.) Rousseau prétendait que l'hypocrite outrage la vertu, mais ne lui rend

pas hommage. Sans doute il outrage la vertu en en violant les règles, en couvrant de son manteau des fautes et des vices ; mais il lui rend encore hommage en en prenant le masque ; il reconnaît qu'il y a quelque chose de meilleur que la vie qu'il mène, c'est une vie honnête et vertueuse ; il ne peut ou ne veut l'embrasser, il la contrefait, mais vouloir la contrefaire, c'est prouver qu'il l'honore.

Souvent la forme par son élégance et sa délicatesse prête un charme particulier à la pensée.

« La flatterie est une fausse monnaie qui n'a de cours que par notre vanité. » (*Max.* 158.)

« La grâce de la nouveauté est à l'amour ce que la fleur est sur les fruits, elle y donne un lustre qui s'efface aisément et qui ne revient jamais. » (*Max.* 274.)

« L'orgueil ne veut pas devoir, et l'amour-propre ne veut pas payer. » (*Max.* 228.)

Quelquefois pourtant La Rochefoucauld tombe dans l'écueil commun aux moralistes, en poussant la finesse jusqu'à l'excès, en forçant ses traits, en outrant ses antithèses, en subtilisant le sentiment, en travaillant l'expression jusqu'à la rendre obscure. Mais la plupart du temps il a cette forme concise qui relève si bien la pensée ; il a cet art de donner un sens profond, une grande force à quelques paroles brèves, de faire entendre beaucoup en semblant dire peu, de laisser deviner sa pensée plutôt que de l'exprimer, de saisir un rapport délicat entre deux idées peu communes, qui, à la première vue, pa-

raissent étrangères l'une à l'autre, d'exercer enfin la pénétration de l'esprit, assez pour faire approuver sa finesse et sa profondeur, pas assez pour que la peine que l'on s'est donnée pour comprendre l'emporte sur le plaisir d'avoir compris.

Mais si nous examinons la vérité philosophique des *Maximes*, nous trouverons bien des critiques à faire, bien des restrictions à mettre à nos éloges. Trop souvent le duc de La Rochefoucauld a exprimé sous la forme d'une vérité générale ce qui n'était applicable qu'à une époque et à une classe de la société. Vivant au milieu de la Fronde, dans un temps où toutes les mauvaises passions étaient excitées, dans un temps d'intrigues, de discordes, de haines, de jalousies, d'ambitions, au milieu de cette guerre dont les conséquences étaient si funestes, les motifs si légers et si frivoles, au milieu de ces personnages à demi sérieux par le caractère, et qui faisaient tant de mal, il a emprunté ses traits de morale ou plutôt de satire aux héros turbulents et vaniteux de cette singulière période; il a peint la cour, et encore seulement la cour de la minorité de Louis XIV. L'homme qu'il a eu devant les yeux, ce n'est pas l'homme de tous les pays et de tous les âges, c'est l'homme surexcité, perverti par certaines circonstances particulières; et son lecteur d'une autre époque, déconcerté, s'il a voulu chercher dans ses *Maximes* l'humanité de tous les temps, a besoin de consulter l'histoire pour reconnaître les personnages

qu'on lui montre, Mazarin, Anne d'Autriche, le cardinal de Retz, la duchesse de Longueville, et leurs contemporains.

Quand La Rochefoucauld écrit :

« Cette clémence dont on fait une vertu se pratique tantôt par vanité, quelquefois par paresse, souvent par crainte, et presque toujours par tous les trois ensemble. » (*Max.* 16.) Évidemment il n'a en vue que la clémence d'Anne d'Autriche, ingrate pour ses amis, justifiant ceux qui se faisaient craindre, généreuse par ostentation, trop faible pour opposer à la rébellion autre chose qu'un emportement passager. Mais ce n'est certainement pas là la clémence des grands politiques, de César et de Henri IV.

« La modération est une crainte de tomber dans l'envie et dans le mépris que méritent ceux qui s'enivrent de leur bonheur; c'est une vaine ostentation de la force de notre esprit; et enfin la modération des hommes dans leur plus haute élévation est un désir de paraître plus grands que leur fortune. » (*Max.* 18.) C'est là un trait du caractère de Mazarin, qui « affectait d'être gai quand ses affaires allaient mal, pour montrer qu'il ne s'étonnait pas dans le péril, et froid quand elles allaient bien, pour faire voir qu'il ne s'emportait pas dans la prospérité. » (*Mémoires* de Mme de Motteville.) Mais ce n'est certainement pas là la modération des âmes fortes, toujours supérieures à leur fortune.

« Nous promettons selon nos espérances et nous

tenons selon nos craintes. » (*Max.* 38.) C'est là encore un trait du caractère de Mazarin, politique rusé et sans foi, qui flattait ceux dont il attendait quelque chose, et réservait ses faveurs à ceux qui savaient se rendre redoutables. La Rochefoucauld en avait fait l'expérience; il a eu le tort de faire d'une vérité relative et particulière une vérité générale.

Nous pourrions citer bien d'autres exemples, montrer le duc de La Rochefoucauld, définissant la fidélité à la manière de la Fronde, dominé par ses souvenirs, oubliant le grand modèle pour ne voir que l'exception, et traçant enfin, plutôt qu'un portrait universel, un tableau des mœurs des courtisans de son siècle.

Allons plus avant encore dans l'analyse des *Maximes*. Nous verrons que le duc de La Rochefoucauld a été exclusif et systématique, qu'en jetant une vive lumière sur un des côtés de l'âme humaine, il a laissé tous les autres dans l'ombre; qu'en se traçant à l'avance un système, il a été obligé, pour y faire rentrer notre nature, de la méconnaître ou de la forcer. L'homme est un sujet ondoyant et divers, disait Montaigne. Le duc de La Rochefoucauld n'a voulu reconnaître la diversité que dans les formes où plutôt dans les ruses d'un même et unique sentiment; il s'est trompé; la diversité existe dans les sentiments mêmes, dans les mobiles. Il a tout voulu ramener à un seul principe, et tout occupé de ce principe, il n'a pas vu que l'es-

prit de l'homme résistait à la main qui le voulait ainsi plier, lui échappait de mille côtés, si bien qu'on crût le tenir, et déconcertait l'analyse du moraliste le plus habile qui ne voulait voir qu'un élément unique. Pour trouver partout l'amour-propre, il a nié la vertu et tous les sentiments honnêtes. L'amitié n'est plus devenue « qu'une société, qu'un ménagement réciproque d'intérêts, et qu'un échange de bons offices; un commerce enfin où l'amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner. » (*Max.* 83.) La pitié n'a plus été « qu'une habile prévoyance des malheurs où nous pouvons tomber. » (*Max.* 264.) La constance transformée est devenue « l'art de renfermer son agitation dans son cœur. » (*Max.* 20.) Si quelquefois pour des vertus d'apparat, comme la libéralité « qui n'est le plus souvent que la vanité de donner, que nous aimons mieux que ce que nous donnons, » (*Max.* 263) si quelquefois, dis-je, son analyse ne s'est trouvée que trop exacte, combien de fois, poussant jusqu'à l'excès ses théories, n'a-t-il pas voulu généraliser des sentiments contre lesquels proteste la conscience de tout honnête homme? Toutes les vertus, en passant par ses mains, sont devenues d'habiles, parfois de honteux calculs de l'intérêt personnel; il n'en est pas une, si désintéressée qu'elle soit, si étrangère qu'elle paraisse à l'amour-propre, qu'il n'ait trouvé moyen d'y ramener. Dans la générosité, dans la fidélité, dans l'humilité même, partout il a vu la vanité et l'égoïsme (*Max.* 246, 247, 254). Or il

n'est aucune âme honnête pour qui l'amitié et la pitié pour les souffrances d'autrui ne soient des sentiments purs et désintéressés. On aime et on fait l'aumône, on est généreux et fidèle, sans avoir en vue son propre bien, et il y a sur la terre autre chose que de la prévoyance et de la maladresse, des habiles et des imprudents.

Qu'est-ce à dire? N'y a-t-il pas plus d'une personne chez qui ces vertus soient contrefaites? Sans doute, il y a des hypocrites de pitié, des hypocrites d'amitié, des hypocrites de toutes les vertus. Il y a des gens pour qui tous les sentiments du monde ne se mesurent que sur leur utilité. A ceux-là s'appliquent toutes ces maximes. Voulez-vous les généraliser, elles deviennent fausses, et il vous faut faire violence aux faits pour confondre le masque et la personne, la bonne et la mauvaise monnaie.

N'est-il pas vrai encore que souvent une tentation semblable aux pensées que La Rochefoucauld nous prête vient se présenter à notre âme au début ou dans l'accomplissement de nos actions? Dans les cœurs les plus honnêtes, aux pensées les plus généreuses et les plus désintéressées vient se mêler souvent, je le sais, une pensée moins pure, une vue d'intérêt, une suggestion de la vanité, un calcul de l'amour-propre. Mais l'erreur est grande de confondre la pensée qui traverse l'esprit et que repousse la conscience, avec le mobile véritable qui nous fait agir, que la conscience accepte, et par lequel elle se

laisse conduire. La vertu la mieux affermie n'occupe pas l'âme tout entière et n'en est pas maîtresse à ce point, qu'elle n'y laisse percer parfois un sentiment personnel, là même où ce sentiment devrait être soigneusement banni. Mais l'honnêteté consiste à écarter de pareilles inspirations, à ne pas être humble par amour-propre, libéral par vanité, à ne pas remettre à de tels sentiments la direction de la vie, quand même on a pu en être sollicité. Le tort de La Rochefoucauld, c'est donc d'avoir confondu la pensée qui tente avec celle qui dirige.

N'est-il pas vrai enfin que l'intérêt bien entendu vient presque toujours appuyer nos actions vertueuses, et qu'un calcul habile de notre avantage s'accorde avec le sentiment du devoir? Sans doute la plupart du temps le devoir et l'honnêteté donnent mêmes conseils. Si l'occasion s'en présente, votre ami vous aide. Si vous tombez dans le malheur, ceux que vous avez soulagés vous soulagent. Mais est-ce dans l'espérance des bons offices d'un ami, de la pitié que vous vous préparez pour des malheurs à venir, que vous êtes attaché à un ami, que vous êtes charitable à un malheureux? Non, sans aucun doute; c'est un bien que l'intérêt soutienne l'honnêteté; il est permis d'aider par ce sentiment à la fidélité, à la charité; mais ce qui prouve que ce n'est pas là le fondement de ces vertus que nous honorons, c'est que, quand l'intérêt disparaît, la vertu reste, et le jour où vous seriez sûr de ne jamais avoir besoin des secours

d'autrui, de ne pouvoir jamais rien demander à un ami, votre cœur, si vous êtes honnête homme, resterait charitable et fidèle.

Faut-il poursuivre cette réfutation? Faut-il montrer que La Rochefoucauld a confondu deux choses profondément distinctes, l'honnête et l'utile, l'un invariable, absolu, ne dépendant pas des circonstances, portant un caractère obligatoire, après comme avant l'action; l'autre, relatif, changeant avec les circonstances de temps, de lieu, de personnes, libre et facultatif, ne se pouvant connaître qu'après l'événement; qu'enfin il n'a pas su distinguer le devoir, qui, accompli ou violé, amène après lui l'estime ou le mépris, le témoignage d'une bonne conscience ou le remords; et l'intérêt, qui, bien ou mal entendu, ne nous vaut que des félicitations, ou n'est suivi que d'un regret? Car La Rochefoucauld ne s'est pas contenté de démasquer la vertu contrefaite, il a, dans maint endroit, érigé en principe absolu ses traits de critiques, et pour ne vouloir nulle part reconnaître la vertu, il l'a niée.

Quel fruit peut-on retirer des *Maximes?* N'est-ce pas un de ces livres qui vous font pénétrer au dedans de vous-même, et, en vous découvrant bien des choses que vous ne saviez pas démêler, que vous n'osiez pas avouer, vous amènent à vous mieux surveiller, et à déjouer les piéges de l'ennemi qu'on vous montre? Nous croyons qu'il serait injuste de refuser au livre des *Maximes* cette utilité morale.

Mais si souvent on peut en retirer profit, il faut ajouter qu'un homme qui écrit des sentences pareilles : « Les vieillards aiment à donner de bons préceptes pour se consoler de n'être plus en état de donner de mauvais exemples » (*Max.* 93) ; un homme qui en rapportant tout à l'intérêt, au plaisir, et à ces forces qui tendent au plaisir, les passions, dénie même à l'âme assez de puissance pour les combattre (*Max.* 5, 7, 17, etc.) ; un homme qui ne laisse subsister rien de noble dans l'esprit humain, qui ne reconnaît nulle part rien de désintéressé, est moins un moraliste qui éclaire et corrige, qu'un critique qui attriste, flétrit et décourage.

IV

HUIT JOURS A NAPLES

EN AVRIL 1847

Pendant son voyage en Italie, Auguste de Blignières prenait chaque jour des notes qui n'avaient d'autre but que de fixer ses souvenirs. Nous avons emprunté à ce journal, qu'il ne faisait que pour lui, les pages qui suivent. Même après ce grand nombre de descriptions de Naples et de ses environs, qui font connaître et aimer cet admirable pays, il nous a semblé que ces notes simplement écrites ne seraient pas lues sans intérêt, ni même sans quelque fruit, par ceux qui préfèrent la vérité et le naturel à la pompe souvent inexacte du récit.

HUIT JOURS A NAPLES

EN AVRIL 1847.

12 Avril. — Il faut utiliser tous les moments quand on a la ville de Naples à voir et peu de jours à soi. Je me suis fait conduire dès le matin au musée Bourbon où est réunie la collection bien curieuse des objets et des ouvrages d'art qui ont été trouvés à Pompéi. On m'avait conseillé de visiter le musée avant d'aller à Pompéi même, afin de pouvoir placer sur ces murs que je devais voir, et dans ces maisons qui sont vides, tout ce qu'on en a enlevé, et reconstituer ainsi par le souvenir la cité ancienne, en en parcourant les rues et les habitations. Rien n'offre plus d'intérêt que tous ces débris de la civilisation romaine, si avancée, si savante en fait d'art, si recherchée. Une première salle est consacrée aux mosaïques qui ont été trouvées dans les maisons quand on les a dégagées de la cendre. Ces mosaïques représentent toute sorte de sujets; ce sont souvent de simples ornements, quelquefois des sujets d'his-

toire, ou de petits tableaux de genre; beaucoup figurent des animaux, des oiseaux, des fleurs, des fruits. Il y a à l'entrée quatre colonnes incrustées de mosaïques, dont le sujet est une chasse. Quelques-uns de ces dessins sont grotesques; la plupart sont de la plus gracieuse exécution, d'un très-bon goût; les couleurs sont très-habilement et très-heureusement assorties, les pièces rapportées avec une grande précision de travail. Les anciens avaient le goût des arts; toutes leurs maisons étaient ornées avec un soin et une recherche qui n'appartiennent aujourd'hui qu'à un petit nombre de personnes, et qui sont le luxe et l'exception.

A côté de cette collection est celle des fresques, des peintures murales qui ont été détachées des maisons. On s'étonne de la conservation des mosaïques, faites cependant avec des pierres de diverses couleurs; on s'étonne plus encore de voir sur ces fragments de murs anciens des nuances si bien conservées, des teintes qui semblent encore si fraîches. La collection est considérable. Toutes les fresques ne sont pas dans un état égal de conservation; elles témoignent, comme les mosaïques, et plus encore peut-être, de cette généralité du goût pour les arts qui régnait dans la société antique, et aussi de la perfection où ils avaient été poussés, malgré l'absence de tant de ressources que les modernes ont à leur disposition, malgré l'ignorance de la peinture à l'huile. Pompéi a été ensevelie sous la lave du

Vésuve en 79; c'est donc la civilisation du 1er siècle dont on y a retrouvé tous les détails. Alors c'était de la Grèce que Rome faisait venir encore la plupart des artistes auxquels elle confiait le soin d'orner ses maisons; quelques-unes de ces œuvres de l'art antique portent le nom de l'auteur, et cet auteur est Grec. Beaucoup de ces fresques représentent un trait d'histoire, presque toujours d'histoire mythologique, les aventures d'Ulysse, l'histoire d'Iphigénie, d'Oreste et de Pylade; quelques-unes figurent des scènes de la vie des acteurs; d'autres représentent des divinités, des sacrifices, d'autres seulement des objets de fantaisie et d'imagination, des figures grotesques, des dessins d'architecture, des ornements, des festons, des animaux, des fleurs. Il en est qui, par la fraîcheur de leurs nuances, témoignent d'une rare perfection d'exécution, et sembleraient faites récemment; quelques-unes, d'une grande pureté de lignes, sont monochromes, c'est-à-dire exécutées avec une seule couleur, qui dessine tous les contours, reproduit tous les traits, et rend presque les nuances et les ombres par des teintes plus ou moins foncées. On voit là revivre autour de soi, avec leurs productions, l'art et la civilisation antiques....

Je me suis fait conduire ensuite à Santa-Lucia, un des quais de Naples, de là à la *Villa-Reale*, jardin publie sur le bord de la mer, puis à la Strada-Nuova de Pausilippe, nouveau chemin qui conduit à Pouz-

zoles, de l'autre côté de la baie de Naples, en montant la colline qui termine la baie du côté du couchant. En parcourant cette route, on jouit de toute la belle vue de la ville et du golfe. Les maisons de Naples occupant tout le milieu du littoral, s'étendant même au loin du côté du Vésuve et de la partie opposée ; le Vésuve s'élevant à l'est et s'abaissant insensiblement vers la Méditerranée; une immense étendue de mer que l'œil embrasse; en face, les îles du golfe de Naples; dans le golfe, des bâtiments et des barques qui le sillonnent dans tous les sens; au-dessus, la colline de Chiaja : tout cela forme un magnifique spectacle....

En redescendant, j'ai traversé la grotte du Pausilippe qui a environ un tiers de mille de long; elle a été creusée dans la montagne pour abréger la route de Naples à Pouzzoles, qui est fort ancienne, et était autrefois fort incommode, comme s'en plaint Sénèque. C'est une belle et longue galerie, recevant aujourd'hui le jour par deux orifices supérieurs, éclairée de plus à l'intérieur par quelques lanternes, mais à laquelle semblerait suffire la lumière qu'elle reçoit à ses deux extrémités. Deux voitures y passent aisément de front, et la route est pavée, comme toutes les rues de Naples, en grandes dalles de pierre.

Du côté de Naples, à quelques pas de l'entrée de cette grotte, sur la colline de Chiaja, sont les ruines d'un tombeau, que l'on dit avoir été le tombeau de

Virgile, tant honoré par Stace, et situé, selon Donatius, sur la route de Naples à Pouzzoles, *intra secundum lapidem ;* l'emplacement de ce tombeau est charmant, la vue est superbe, la construction est antique sans contredit! Pourquoi y a-t-il des sceptiques qui troublent le charme de ce souvenir en prétendant que c'est un tombeau tout autre que celui de l'auteur de l'Énéide?

Naples est une grande et belle ville, il y a beaucoup de rues larges et bien bâties, de ces grandes places qu'on y appelle *Largo ;* un peuple nombreux circule dans les rues; les boutiques sont nombreuses, garnies avec luxe, bien décorées; il y a un fort grand nombre de belles et hautes maisons, de beaux palais; Santa-Lucia est un quai rappelant les plus belles parties de nos quais de Paris. Naples est d'ailleurs une ville toute française, la plupart des écriteaux de boutiques sont en français; presque tout le monde y parle ou y comprend notre langue; c'est notre luxe, nos articles de commerce, nos libraires, nos restaurateurs, nos modistes, une civilisation enfin qui se modèle sur la nôtre.

13 Avril. — Je suis retourné au musée, j'ai vu encore les fresques découvertes sous les cendres du Vésuve, et dont beaucoup ont tant exercé les archéologues qui cherchaient à en deviner le sujet, qui donnaient chacun leur explication, et ne pouvaient se convaincre. Quoi qu'il en soit de ces sujets

historiques, allégoriques, mythologiques, comiques, il en est plusieurs qui sont d'une composition charmante, qui sont de véritables œuvres d'art. C'est presque toujours l'art grec plutôt que l'art romain; c'est la civilisation grecque passée dans les mœurs romaines.

A côté de ce musée est le musée égyptien, qui contient une foule d'objets de toute sorte et de toute grandeur, monuments de l'art et de la superstition de l'Égypte. Un certain nombre de ces objets ont été trouvés à Pompéi et à Herculanum; ils montrent que dans la ville romaine étaient réunies les productions des arts de tous les pays; d'autres viennent de l'Égypte, ce sont des statues d'Isis, d'Osiris, de prêtres ou de prêtresses d'Égypte, des serpents et autres animaux adorés en Égypte, des amulettes, des scarabées; le tout, témoignage d'une superstition et d'un goût assez bizarres. Il y a là un morceau de papyrus, trouvé en Égypte, qui date des premiers siècles après Jésus-Christ et qui contient en caractères grecs les noms de ceux qui ont travaillé aux digues du Nil; ces caractères sont dans un état de conservation qui a permis de les lire presque entièrement. On voit une belle statue d'Isis trouvée dans son temple à Pompéi, et des momies, très-bien conservées, avec la couleur noire que leur a donnée le baume dont on se servait pour les préserver de la destruction; ce ne sont pas tout à fait les traits, mais c'est beaucoup plus que le squelette; on voit

les linges qui entouraient le corps, la boîte dans laquelle il était enfermé, la pierre ou la planche de bois, sur laquelle était représenté le jugement d'Isis et qui couvrait la momie.

Au milieu d'un grand nombre d'inscriptions de toute sorte, sépulcrales, honoraires, sacrées, au milieu de beaucoup de fragments antiques, de petits autels funéraires, j'ai vu là deux belles statues de l'Hercule Farnèse, dont le tronc a été retrouvé dans les thermes de Caracalla, et les jambes dans un puits à quelques milles de distance; c'est l'œuvre du sculpteur athénien Glycon dont le nom y est gravé; il a dû subir quelques restaurations; c'est une statue d'une beauté réelle, exagérée peut-être dans la force et dans le saillant des muscles de la poitrine. En face est le fameux groupe du taureau Farnèse, découvert également dans les thermes de Caracalla, monolithe d'une composition hardie et magnifique, qui représente Amphion et Zéthus vengeant leur mère Antiope, en livrant Dircé sa rivale à la fureur d'un taureau; tout semble aussi heureusement exécuté que hardiment conçu. Dans la même salle est un calendrier astronomique, rustique, religieux : pierre carrée sur laquelle sont gravés le nombre des jours du mois, le signe du soleil, la longueur du jour et de la nuit, les occupations des laboureurs, les fêtes religieuses.

Au premier étage, j'ai été voir les verres anciens : certainement on ne peut soutenir à présent que les

anciens ignoraient l'art de fabriquer le verre; il y a dans ces salles du musée un nombre prodigieux d'objets de verre, de toutes les formes, de toutes les proportions et pour tous les usages. On voit par quelques-uns de ces objets que c'était une matière, qui, comme celle d'aujourd'hui, devenait malléable par l'effet de la grande chaleur; quelques-uns de ces verres sont bleus, ciselés ou plutôt fondus en bas-reliefs; sur d'autres il y a des peintures encore fraîches; une amphore surtout, par de gracieuses incrustations ou plutôt des bas-reliefs en ivoire plaqué, montre que non-seulement les anciens connaissaient la matière du verre, mais encore qu'ils savaient la travailler habilement.

Suivent les terres cuites, également trouvées à Herculanum et à Pompéi, les unes destinées à des usages sacrés, les autres à des usages domestiques, coupes, amphores, plats, assiettes, vaisselle, lampes, objets de toute grandeur, la plupart de forme gracieuse, quelques-uns avec des dessins en bas-reliefs, divers de matière et de couleurs comme de formes; vaste magasin de poteries en tout genre dans lequel les lampes, qui sont très-nombreuses, semblent, avec leurs anses, leur forme oblongue et portative, être les ustensiles les plus différents des nôtres.

Au second étage, on fait voir les objets précieux, bracelets, colliers, petites chaînes, boucles d'oreilles, anneaux, agrafes en or, quelques-unes

massives et d'un grand prix, ayant beaucoup d'analogie d'ailleurs avec les bijoux que travaille l'orfévrerie moderne, représentant des animaux, de petites figures de tout genre, souvent des divinités; il y a là encore des camées, des pierres précieuses et transparentes dans lesquelles sont gravés des dessins, des figures d'une très-fine exécution; c'est une fort belle collection, et qui montre une partie de plus de l'art moderne devancée par l'art des anciens. Une de ces pierres représente en un bas-relief admirable, d'un côté, l'apothéose d'Adrien, de l'autre, la tête de la Méduse, et la matière est aussi belle que l'exécution.

Dans la même salle sont des vases et des coupes en argent, des plats du même métal, et des mets de la cuisine ancienne, carbonisés sous la cendre, et ayant conservé si bien toutes leurs formes, qu'ils sont très-facilement reconnaissables. On voit du pain, en forme de gâteau rond, de la pâtisserie avec la croûte et l'intérieur, encore en forme de gâteau, de l'huile dans un vase, des fèves, des châtaignes, des lentilles, des haricots, des raisins secs, des œufs très-bien conservés, et parmi les œufs de poule, un œuf d'autruche, du millet, du blé, des dattes, des amandes; tous ces objets ont gardé leurs formes en devenant noirs par la carbonisation; la pâtisserie et l'huile ont seules une couleur particulière. La même armoire renferme diverses matières qui appartenaient à un marchand de cou-

leurs, du jaune, du rouge, du bleu magnifique, et quelques drogues de pharmacie.

Les objets de bronze composent aussi une riche et curieuse collection; il y a toute sorte de petits meubles de ménage, et d'abord tous les ustensiles de cuisine; des passoires extrêmement fines; des moules de pâtisserie de diverses formes, l'un qui devait contenir sans doute un pâté de lièvre et dont la partie supérieure, comme celle de nos moules d'aujourd'hui, représente un lièvre couché; un autre fait sans doute aussi pour les pâtés de sanglier, et qui représente en bosse un sanglier; un fourneau carré, dont le milieu est un brasier, autour duquel s'étend, des quatre côtés, un réservoir d'eau chaude avec un robinet et quatre récipients couverts placés aux quatre angles et représentant les tours d'une ville; des seaux de diverses dimensions; nombre de casseroles; une cuiller; un large plat creusé sur toute la surface en forme de coquetier, pour recevoir les œufs à mesure qu'on les cuisait.

A côté de cette collection sont les balances, les poids et les mesures; la plupart des balances sont fort gracieuses de forme; les poids sont de forme sphérique; une lanterne doublée de feuilles de corne, minces et transparentes; des lampes de jour et de nuit; de grands candélabres sur lesquels posaient ces lampes; un beau lustre figurant un tronc d'arbre, aux branches duquel sont suspendues des lampes; des cratères et des vases de tout genre; des siéges en

bronze massif, en forme de pliant, mais ayant les barreaux courbes, et qui étaient, dit-on, les chaises curules; un lit qui devait être un lit de table. A côté de cette salle est celle des armes, qui contient des casques, des cuirasses, des lances, des cimiers, de ces épées larges, plates et courtes, comme en portaient les Romains. Près de là sont les fameuses tables d'Héraclée, qui n'ont pas été trouvées à Pompéi.

Ces tables qui ont tant occupé les savants sont bien conservées, et les caractères peuvent se lire assez facilement; viennent ensuite les instruments de chirurgie; puis des écritoires, des styles, des pinces, des cachets; des lettres pour graver qui ressemblent tout à fait à une ligne des grands caractères dont se sert l'imprimerie moderne, à cette seule différence près que les caractères ne sont pas mobiles; des aiguilles, un dé à coudre; des dés à jouer avec leurs numéros, des osselets; des billets de théâtre et autres lieux, représentant de petits objets, de petites figures en os ou en ivoire; quelques instruments de musique enfin. Le détail serait infini.

Le musée étrusque et le musée grec contiennent un nombre considérable de vases d'argile, de terre fine, sur lesquels on remarque de beaux dessins, les uns généralement noirs sur un fond rouge: ce sont les dessins étrusques; les autres rouges sur un fond noir et plus corrects : ce sont les dessins grecs; ces vases ont tous été trouvés dans des tombeaux anciens, dans des tombeaux grecs surtout. Les Grecs ne brû-

laient pas toujours leurs morts, et dans le but d'honorer la mémoire du défunt, ils renfermaient souvent avec lui dans le sépulcre ce qui avait été à son usage personnel, ainsi que les objets précieux du mobilier de la famille. Sur ces vases sont représentées souvent des histoires mythologiques; ils sont grands et d'une belle forme; ce sont de magnifiques productions d'un art déjà avancé, ou si l'on veut, d'un métier qui devenait un art.

Toutes ces chambres sont pavées de mosaïques trouvées à Herculanum et à Pompéi, plusieurs avec des dessins noirs sur un fond de mosaïque blanc; plusieurs représentant des gryphons, et autres animaux de la sorte; un qui était sur le seuil d'une maison de Pompéi, figurant un chien avec l'inscription : *Cave canem;* un autre représentant le plan extérieur de la ville, la ligne de ses tours et de ses remparts.

De tous ces objets, beaucoup sont dans un merveilleux état de conservation; les recherches et la restauration commencées, il n'y a guère plus d'un siècle, sont exécutées avec autant de soin que d'intelligence. Quand la matière a été transformée et carbonisée, la forme qui subsiste permet de juger de la matière tout altérée qu'elle est; ainsi on reconnaît des morceaux de drap, de la toile, de la laine, du fil. Les bronzes sont généralement très-bien conservés, la rouille a moins de prise sur ce métal; les fers sont tout oxydés et à peine reconnaissables.

La salle des papyrus contient plusieurs volumes

anciens; ce sont des feuilles de papyrus roulées autour d'une barre de bois ou de métal; tout est carbonisé et noir; l'encre a pourtant une teinte noire distincte de la couleur du charbon : ce qui fait qu'on peut encore lire quand la matière n'est pas trop altérée. On colle avec soin, sur la surface que l'on veut dérouler, quelques feuilles extrêmement minces d'un papier transparent et qui ressemble à de la baudruche; on tire avec précaution, et sur un instrument fabriqué à cet effet et analogue à un grand dévidoir, la feuille transparente collée sur la surface du rouleau; cette feuille soulève et détache la feuille supérieure du papyrus à laquelle elle est adhérente, et on cherche à déchiffrer quelque chose. Ces feuilles de papyrus sont d'une extrême longueur et devaient être fort incommodes; on en montre une qui a environ onze pieds de longueur; probablement elles se divisaient quand on voulait lire l'ouvrage. La plupart du temps ces feuilles de papyrus sont trop carbonisées, et adhèrent trop les unes aux autres pour que même avec beaucoup de soin, d'habitude et à l'aide d'un poinçon on les puisse détacher; néanmoins on a découvert ainsi plusieurs fragments d'ouvrages, mais dont aucun n'avait d'importance pour la littérature ou la science: l'un est un traité de Philodème sur la musique; un autre, un traité du même auteur sur la rhétorique, sur les vices et les vertus; un ouvrage d'Épicure sur la nature, Περὶ Φύσεως; un autre livre sur la colère, Περὶ Ὀργῆς; tous

livres grecs : un seul livre latin, d'auteur inconnu, contenant quelques hexamètres sur la guerre d'Antoine et d'Octave. Tout cela a été imprimé. En regard d'une page qui contient une reproduction exacte de la feuille du papyrus, en est une autre sur laquelle les lettres déchiffrées sont imprimées en noir, et les lettres détruites et suppléées sont imprimées en rouge. Après plusieurs essais, la manière actuelle de dérouler ces papyrus a été jugée la meilleure, et définitivement adoptée.

J'ai achevé une journée dont le commencement était si bien rempli en allant avec MM. M*** à Capo di Monte, montagne qui domine et termine Naples du côté du levant, et d'où la vue embrasse la ville, la mer, tout le golfe, la colline de Chiaja, les îles de la baie : magnifique spectacle, bien justement admiré. Nous avons visité le palais du roi, le beau et immense jardin, si vert, si frais, si varié, si bien situé, qui l'entoure; le Champ de Mars, grande plaine rendue à la culture depuis la domination française; le cimetière neuf, d'où la vue, s'étendant plus au loin du côté du Vésuve, embrasse tout ce beau jardin potager de Naples, terrain si fertile en fruits et en légumes, que traverse le chemin de fer de Capoue, et au delà, toute la région que traverse le chemin de fer de Castellamare, et toute cette côte si riche et si peuplée. Le cimetière fort bien entretenu, plein des plus gracieuses fleurs, charmant, coquet, n'est ni grave ni triste; au-dessus est un grand bâtiment en construc-

tion renfermant des chapelles, avec des caveaux réservés aux confréries en lesquelles est partagée la plus grande partie de la société napolitaine, par classes, par métiers, par rangs, dont les membres s'entr'aident dans leurs maladies et ont une sépulture commune. Cette sépulture était autrefois dans les églises; à l'époque du choléra, au grand mécontentement de la population, il a été interdit d'ensevelir dans les églises, et on a donné un caveau à chacune de ces confréries, en compensation du privilége qu'on leur enlevait, et aussi à quelques familles particulières.

Nous avons rencontré le roi et la reine, dans une voiture découverte, précédée d'un seul piqueur, sans autre cortége; le roi peut sortir ainsi seul à Naples. Nous sommes revenus par le quartier de Porto-Basso, véritable patrie des lazzaroni, quartier sale, populeux, aux rues étroites, et au milieu duquel est la place *del Mercado*, théâtre de l'histoire tragique de Mazaniello; nous avons traversé cette place au milieu des marchands de fritures, de macaroni, de denrées de toute sorte, que les Napolitains débitent et mangent en plein vent....

14 AVRIL. — J'ai fait avec M. de N*** et M. de S***, que j'avais rencontrés plusieurs fois à Rome, et que j'avais vus la veille chez Mme M***, la grande tournée de Pouzzoles et de Baïes. Partis vers dix heures, nous sommes revenus à six heures du soir, ayant été obligés d'abréger notre course.

Nous avons traversé la grotte du Pausilippe, et, en longeant la mer, nous sommes arrivés jusqu'à Pouzzoles, l'ancienne *Puteoli*, dont la campagne était si peuplée autrefois de maisons de plaisance, dont le port était si fréquenté et si commerçant; aujourd'hui ce n'est qu'un bourg peu considérable et fort sale : il n'y a plus de port ni de villas, mais la plage est toujours très-belle et la vue du golfe, une des plus jolies de l'Italie; l'île de Nisita est en face, l'île d'Ischia termine la vue du côté du couchant; du môle ancien qui formait pour les vaisseaux un abri si sûr et si commode, trois des arches ont résisté aux flots avec leur épaisse et forte maçonnerie. C'est ce môle, que Caligula fit prolonger jusqu'à Baïes par un pont de bateaux de trois mille six cents pieds de longueur, pour traverser triomphalement le golfe, en imitant Xerxès et sa folie.

Le plus curieux débris de la richesse antique de Pouzzoles est un temple de Jupiter Sérapis, dont le culte s'était fort répandu à Rome au temps de l'empire, vaste monument dont le milieu était une belle coupole, entourée d'un portique soutenu par des colonnes de granit; le pavé était de marbre et il reste un grand nombre de débris qui attestent la richesse intérieure du temple; le sol de marbre et le bas des colonnes sont aujourd'hui couverts d'eau; la partie du tronc des colonnes qui est au-dessus ne porte aucune trace d'eau, tandis que la partie plus élevée a été autrefois submergée, ainsi que le prouve in-

contestablement le grand nombre de trous faits par les coquillages sur une surface toute rongée par l'action de l'eau de la mer. Comment s'explique cette anomalie? La mer est plus haute aujourd'hui qu'elle ne le fut autrefois, puisque le sol du temple est baigné par les flots; elle est plus basse qu'elle ne l'a été à une époque intermédiaire, puisque la partie supérieure des colonnes est dégagée; il faut supposer peut-être que l'édifice ait été enfoui, comme tant d'autres sous les décombres, puis dégagé, mais que la mer ait monté depuis, soit naturellement, soit par un de ces bouleversements de terrain si fréquents sur cette plage.

Un de ces bouleversements a produit, en 1538, à la place qu'occupaient un village, et une portion du lac Lucrin, une montagne, née en trois jours, et appelée encore aujourd'hui le *Monte Nuovo;* au pied de cette montagne est la portion assez peu considérable qui reste du lac si fameux autrefois par les huîtres qu'il produisait.

C'était là qu'était, sur le bord de la mer, la maison de campagne où Cicéron composa ses *Académiques* et dont l'on montre quelques prétendus restes.

Derrière le lac Lucrin et à peu de distance est le lac Averne, dont l'aspect n'a plus rien de sombre ni d'horrible, les bois qui en couvraient les bords ou n'existent plus ou ne sont plus que des taillis; la vallée qu'occupe le lac, entourée de tous côtés par d'assez vastes collines qui s'élèvent en amphithéâtre,

est solitaire et pittoresque, en même temps agréable et fraîche; l'air n'y est plus malsain depuis la révolution souterraine qui créa le Monte Nuovo, et les oiseaux volent impunément au-dessus des eaux du lac.

Sur une de ces collines est ce qu'on appelle la grotte de la Sibylle, long corridor souterrain, sombre, dont le sol est en partie submergé par l'eau, et qui, passant sous la colline de Baïes, communiquait, à ce qu'on prétend, autrefois jusqu'à Cumes; j'y suis entré à la lueur d'une de ces torches qui servent à visiter les lieux pareils, et, sur les épaules d'un guide, j'ai traversé ces galeries où la sibylle, dit-on, conduisait Énée. Ce terrain semble convenir à ces traditions anciennes; agité par des révolutions souterraines, volcaniques, et pourtant fertile et riche, il réunissait et ce que l'imagination populaire devait prêter de terrible à l'entrée des enfers, et ce que la nature avait de plus riant : les Champs-Élysées et l'Achéron.

A Pouzzoles et sur toute la côte se dégage de la terre une vapeur chaude et sulfureuse; à Pouzzoles est un établissement de bains; et près du lac Lucrin est une galerie, pleine d'un air brûlant et imprégné de vapeurs, où je suis entré sur les pas du guide, mais dont je suis ressorti sans y avoir fait plus de dix pas; un misérable paysan, dont c'est l'industrie, nous a rapporté au bout de quelques minutes un œuf qu'il avait fait cuire dans de l'eau bouillante

saturée de cette vapeur sulfureuse; on vient là prendre des bains de vapeur, comme on y venait autrefois.

Nous avancions vers l'emplacement où était Baïes. Ce rivage, bordé de collines, autrefois si peuplé et si riant, avec toutes les villas qui le couvraient, et cet amphithéâtre de jardins et de maisons de plaisance, est aujourd'hui encore charmant par le site, mais presque inhabité; les riches Napolitains y viennent souvent en partie de campagne; mais au lieu où était Baïes, si sûr qu'en soit le port, dans cette anse formée par la nature, il n'y a que quelques maisons et des bâtiments en réparation ; le pays est couvert de ruines qui ont toutes leur nom, et qui appartenaient certainement à des constructions anciennes, à des temples, à des villas, à celle de Marius, de Lucullus, dont on montre la fameuse piscine; du côté du couchant la baie se termine par le cap Misène. Moins avancée dans la mer et sur la même ligne, mais séparée par une partie plus basse du cap Misène, qui est isolé dans la mer, est une colline qui termine la colline circulaire de Baïes et où s'élève un beau château fort, construit par Pierre de Tolède; c'est sur ce rivage qu'eut lieu l'assassinat d'Agrippine; c'est sur la colline que sont les cent chambres de Néron, prison formée de galeries souterraines à plusieurs étages, bâtie, dit-on, par Néron; c'est là qu'est la *Piscina Mirabile*, vaste réservoir d'eau fraîche, construit ou par Lucullus, ou par Agrippa,

ou par Claude, et qui fournissait de l'eau à la flotte stationnée à Misène, que commandait Pline, au moment de partir pour le Vésuve; grand et bel ouvrage composé de cinq galeries souterraines, soutenues par quarante piliers, et où l'eau arrivait par des aqueducs; de là une vue admirable : le golfe de Cumes d'un côté, celui de Baïes de l'autre, les îles de Capri, de Procida et d'Ischia en face, forment un des horizons les plus complets et les plus beaux.

Du cap Misène à Pouzzoles, je suis revenu en barque....

Le soir, le ciel était pur, le Vésuve découvert, on voyait la fumée et la flamme sortir du grand cratère, et la lave couler par la fissure qu'elle a formée sur le cône qui couronne le volcan.

15 AVRIL. — Le matin je suis retourné au musée Bourbon; j'y ai vu plusieurs de ces belles statues qui ont été partout reproduites, dont l'antiquité même nous a laissé plusieurs modèles semblables, sauf quelques variations tenant à l'artiste et à l'époque, la Vénus accroupie, la Vénus Anadyomène, la Vénus Callipyge, la plus gracieuse peut-être et la plus parfaite de toutes. Celles qui appartiennent à l'art grec sont plus correctes et plus pures que celles qui sont dues à l'art romain. Là est la Flore Farnèse, grande et belle œuvre; l'Aristide ou l'Orateur, statue fameuse, dont la pose est simple et calme; le Gladiateur mourant; un bel Antinoüs; là sont aussi

beaucoup d'objets trouvés à Pompéi; un nombre considérable de petites statues des dieux pénates et des dieux lares, trouvées dans presque toutes les maisons de Pompéi, qui avaient une niche pour les recevoir; la grande mosaïque trouvée dans la maison du Faune, dont le sujet a beaucoup exercé les antiquaires, et qui, suivant l'opinion accréditée, représente Alexandre et Darius avec leur armée au milieu d'un combat; elle est très-bien conservée et d'une belle exécution.

Vers deux heures je suis parti avec M. O. M*** pour monter au Vésuve. Le sommet du volcan était dégagé; de l'autre côté de l'horizon, le ciel était couvert de nuages. Nous étions partis pour voir coucher le soleil, nous n'avons pu joindre ce spectacle à celui du Vésuve même. Une voiture nous a conduits jusqu'à Resine, bourg à peu de distance de Naples, qui n'en est séparé que par Portici et en est comme un second faubourg; de Résine, qui est au pied du Vésuve, une autre voiture nous a conduits jusqu'à l'ermitage; c'est une station sur le versant de la grande montagne du Vésuve, l'habitation la plus avancée que l'on rencontre; ce ne sont pas, ou ce ne sont plus de véritables ermites qui habitent cette maison isolée sur la côte du volcan; ce sont des gens qui ne sont pas des religieux, qui portent habituellement néanmoins une robe d'ermite, vendent l'hospitalité et ne la donnent pas. En montant à l'ermitage, on traverse un terrain tantôt couvert de

lave, tantôt planté et fertile ; on voit les divers courants de lave que le volcan a formés dans ses dernières éruptions en 1822, en 1839; et à côté sont les vignes qui donnent le vin fameux de *Lacryma-Christi*. Au bout de quelques années, la scorie, espèce de matière spongieuse et friable, qui forme comme la couche supérieure de ce fleuve de feu qui découle du Vésuve, se dessèche, se résout en poussière; le vent y apporte un peu de terre végétale; on y pratique des trous, on en remue la superficie, on y plante, et on produit ainsi un sol sec, mais fort et fertile.

Du haut de la montagne on découvre toute la contrée ; on voit la riche et vaste plaine de la Campanie, qui est auprès de Naples un vaste jardin potager, et qui s'élève insensiblement jusqu'à Pausilippi ; plus loin les collines qui dominent Pouzzoles et Baïes, terrain tout volcanique. Le Vésuve est séparé de la chaîne des Apennins ; il y avait là, avant l'éruption du volcan, une colline dont les flancs ont été rompus violemment par l'explosion, et dont les rochers témoignent encore par leur forme de l'effort qui les a brisés. Une branche des Apennins, située plus au levant, tourne le Vésuve, et se prolonge jusqu'à la mer : ce sont les montagnes de Sorrente.

De l'ermitage jusqu'au pied de la partie supérieure de la montagne que forme la lave du Vésuve, il y a une bonne demi-heure de marche, sur un terrain inégal, sur un sol composé tantôt d'une lave épaisse

et dure, qui s'est solidifiée au milieu de sa course, en conservant les formes courbes d'une matière liquide, tantôt de scories, de pierres ponces. Au bas de la grande montagne je suis monté sur une chaise portée par huit hommes, on m'avait vivement engagé à ne pas affronter la fatigue de l'ascension, et bien m'en a pris de ne pas l'avoir fait. Il a fallu monter pendant plus d'une heure sur un terrain presque à pic, sur un sol de cendres où les pieds ne pouvaient trouver d'appui, où l'on enfonçait à chaque instant, où les pierres sur lesquelles on cherchait à s'appuyer manquaient sous les pas, où l'on refaisait enfin en arrière une bonne partie du chemin que l'on avait fait en avant; mon compagnon de voyage a monté à pied, mais en s'aidant d'une lanière attachée autour d'un homme qui le précédait, plus fort et plus habitué à ce genre d'exercice; c'est ainsi que montent quelques dames et la plupart des hommes. Au terrain tout composé de cendres sur lequel nous montions touchait le courant de la lave aujourd'hui en fusion, qui sort perpétuellement plus ou moins rapide ou abondante de la bouche du Vésuve. A mesure que cette lave se refroidissait en descendant vers le bas de la montagne, son mouvement devenait moins sensible, et à mesure que nous approchions de la source de ce fleuve de feu, nous sentions mieux ce mouvement à la chaleur toujours croissante que le vent nous en apportait, et au bruit que faisaient les scories qui se refroidissaient à la surface et se

détachaient en venant rouler parfois tout près de nous. Nous sommes arrivés vers six heures et demie au sommet de la montagne ; nous étions sur un plateau formé par la couche supérieure de la lave refroidie et sous lequel brûlait une matière rouge, que nous apercevions à la lumière tombante à travers les interstices de la surface noire qui la recouvrait. Sur ce plateau coulait encore rouge et tout à fait liquide le courant de lave qui sort d'une fissure du cône supérieur. Ce cône, qui s'élève sur le plateau où nous étions, est formé par les pierres que jette la grande bouche du Vésuve avec des torrents de fumée. Quand la partie intérieure sur laquelle ce cône repose est minée par le feu, ou plutôt épuisée par le dégagement continu de la lave, alors il s'écroule, il s'abîme dans le gouffre du volcan ; la partie voisine du plateau supérieur s'écroule avec lui, et il ne reste plus qu'un abîme de feu d'une profondeur immense au sommet de la montagne. Puis les pierres que vomit le volcan s'amoncellent et le reforment jusqu'à ce qu'il s'écroule de nouveau. Celui qui couronne aujourd'hui le sommet du Vésuve ne se forme que depuis deux ans. A l'endroit où se termine le plateau, la couche supérieure du fleuve de lave commençait seulement à prendre une teinte noire ; nous voulions approcher du grand orifice du volcan, il fallait traverser ce courant, il avait douze ou quinze pieds de large ; il fallait le traverser en courant, car on n'aurait pu résister à la chaleur qui s'en exhalait, et les

pieds s'y seraient brûlés si l'on s'y fût arrêté un instant ; il y avait presque du danger. Le guide a choisi le passage, nous l'avons suivi ; la canne trempée dans la lave à l'endroit où nous passions s'enflammait, et un habit qu'on y eût laissé tomber eût pris feu instantanément. Nous avons été dîner sur le bord opposé ; nous nous sommes abrités derrière une élévation formée par les scories, sur un sol chaud ou tout au moins tiède ; nous avions du vin fameux de Lacryma-Christi, acheté à l'ermitage et fait avec les vignes du Vésuve. Nous nous sommes avancés vers la bouche de la montagne, qui, jetant une épaisse fumée d'une manière continue, toutes les deux ou trois minutes à peu près, lançait avec bruit une pluie de pierres rouges ; c'était un magnifique bouquet de feu d'artifice ; nous avons été voir près de sa source ce courant de matières embrasées, dont les ondulations, la lumière ardente projetée par une nuit sombre, le cours rapide, le lit large et rouge formaient un spectacle superbe, un de ceux qu'on n'oublie jamais quand on les a vus. Ce courant tourne une sorte de petite montagne formée par un rocher, tout près de la cime du mont et de l'issue que s'est frayée la lave. Rien n'est beau comme de voir ces ondes de feu se dérouler autour de ce rocher noir sur une étendue de près de vingt pieds, se prolonger sur une pente peu sensible sur une longueur de deux cents pieds environ, perdre peu à peu leurs teintes ardentes en se refroidissant,

s'assombrir déjà à l'extrémité du grand plateau, et descendre ensuite la pente plus rapide du versant, en restant rouge encore sur une étendue de quelques centaines de pieds. Ce jour-là, du reste, l'éruption était plus forte et le spectacle plus complet que de coutume.

Nous avons traversé de nouveau le fleuve de lave, qui devenait de plus en plus ardent; nous avons descendu rapidement la montagne; le sol de cendres qui rendait l'ascension si pénible facilitait et précipitait la descente; il était neuf heures du soir; nous avons regagné l'ermitage et nous sommes arrivés à Naples à près de minuit.

16 AVRIL. — Le lendemain de mon ascension au Vésuve devait être presque une journée de repos.

J'ai été voir quelques églises à Naples : celle du Gesu-Nuovo, brillante de marbres de toute sorte, variés et prodigués sans simplicité et souvent sans goût, superbement ornée et dorée, au demeurant belle ou tout au moins fort jolie et riche, appartenant aux jésuites; l'église de Sainte-Claire, de Dominica Maggiore, et la cathédrale. Les églises de Naples ont un caractère particulier et différent de celles de Rome. Dans les églises de Rome qui offrent le plus d'intérêt, ce qui frappe surtout, ce sont les restes d'édifices antiques ou de monuments primitifs chrétiens, que le XVI^e^ ou le XVII^e^ siècle ont revêtus,

ou cachés, ou altérés sous une riche ornementation, sous une quantité de marbres, de sculptures, de dorures; mais, presque nulle part, il n'y a de traces de gothique : je ne sais que deux monuments dans ce genre, le baldaquin de Saint-Jean de Latran, et le tombeau d'un prince de la maison d'Anjou à Sainte-Marie in Transtevere. A Naples, les Français, à l'époque de leur domination, ont importé le genre gothique avec la civilisation française; mais, ou ils n'ont pas eu le temps d'achever les monuments qu'ils construisaient, ou ces monuments ont été réparés et restaurés depuis dans un goût tout différent. On trouve donc à Naples le gothique interrompu et remplacé par les marbres, les dorures et la sculpture; telle est l'église de Sainte-Claire. On voit le gothique au dehors, le gothique dans l'intérieur, dans des arcades qui semblent n'avoir pas été achevées, et au-dessus un plafond tout brillant d'or; telle est la cathédrale, plus simple pourtant, et où cette alliance jure moins : grande et belle église dédiée à saint Janvier.

17 AVRIL. — Je suis parti de Naples vers neuf heures. Une petite voiture m'a conduit, en moins de deux heures, à Pompéi. J'étais seul; j'étais adressé à M. Fiorello, inspecteur des travaux : il a mis à ma disposition un gardien intelligent. J'ai été déjeuner dans une salle des bains publics, et j'ai passé cinq heures environ dans l'ancienne cité romaine.

Ce n'est rien que de voir un monument détaché, une ruine, un temple, un édifice quelconque, l'illusion n'est pas produite, et il semble que ce ne soit que par un effort de mémoire que l'esprit repeuple l'édifice désert qu'il visite. A Pompéi, l'impression est tout autre; le spectacle de toutes ces maisons réunies, de ces rues, de ces habitations privées, de ces monuments publics, ces boutiques, ces tombeaux, ces trottoirs, ces carrefours, ces fontaines, tout cela, vous entourant de tous côtés, produit une vive impression, qui devient presque une illusion. En regardant tout cet ensemble, on se prend à croire qu'on va voir sortir des Romains de chacune de ces maisons, et on est presque étonné de n'en pas rencontrer.

La ville de Pompéi a pu être aisément dégagée et rendue à la lumière. Ensevelie par la fameuse éruption de 79, elle a été couverte par une pluie de cendres; la lave n'est pas venue jusque-là, ou au moins n'a pas pris cette direction; cette cendre ne s'est pas attachée, ou du moins ne s'est attachée que dans peu d'endroits aux murs des maisons. On croit que quelques parties de la ville, dans une éruption précédente, avaient été ensevelies sous une cendre liquide et bouillante qui avait adhéré aux murailles, comme il est arrivé à Herculanum, et que les habitants avaient même entrepris de fouiller dans ces cendres avant l'éruption qui a définitivement englouti toute la ville. Le fait est contesté; mais il est

certain qu'un tremblement de terre, peu d'années avant 79, avait détruit une partie des monuments de la ville, qui étaient en reconstruction lors du dernier désastre, et on reconnaît facilement les monuments inachevés; les habitants ont été surpris par la pluie de cendres; beaucoup n'ont pas eu le temps de fuir; on a retrouvé un certain nombre de squelettes; la civilisation ancienne a été prise sur le fait, comme en flagrant délit, et nous a été rendue, par les fouilles, avec tous les détails de sa vie intérieure et publique.

Avant l'entrée de la ville est une sorte de cimetière, une rue de tombeaux, sur les côtés de laquelle sont construites des sépultures, la plupart d'une architecture fort élégante, portant les noms de ceux dont les restes y sont déposés; le plus souvent ce sont des familles tout entières. Il y a quelques *columbaria;* ces tombeaux paraissent être encore habités.

La plupart des rues sont étroites, pavées comme l'est Naples aujourd'hui, en larges dalles de lave du Vésuve; dans quelques-unes des rues deux chars ne pourraient passer de front, mais il y a de nombreux carrefours, à peu de distance les uns des autres, et d'où les chars pouvaient s'apercevoir et s'entendre : on voit néanmoins que les anciens devaient aller beaucoup moins que nous en voiture. Toutes les rues ont des trottoirs, unis et quelques-uns pavés en mosaïque, bordés de pierre; au milieu des rues

sont, pour la commodité des piétons, des pierres ovales, à hauteur des trottoirs, et sur lesquelles on peut traverser la rue sans descendre le trottoir et sans se mouiller quand il pleut ; les chevaux et les roues des chars passent des deux côtés de ces pierres ; il y en a une ou plusieurs, suivant la largeur des rues. Les rues sont presque toutes tortueuses; cette disposition était nécessaire, surtout avec le peu d'élévation des maisons, pour préserver les habitants du vent et du soleil. A chaque carrefour est une fontaine publique. Les maisons sont petites, les appartements fort étroits, les chambres éclairées presque seulement sur l'intérieur de la maison ou par en haut. On comprend combien les anciens devaient peu vivre dans leurs habitations, combien ils devaient vivre, au contraire, de la vie publique. Aussi les monuments publics abondent-ils, et quoique Pompéi ne fût qu'une petite ville, ils sont grands, bien construits, bien décorés, et témoignent de ces habitudes d'existence extérieure et de magnificence publique de la société romaine. Le Forum n'était pas achevé; il avait été d'abord en travertin, on le reconstruisait en marbre. C'était une grande place, entourée d'un portique couvert, qui servait de lieu de promenade et de réunion; d'un des côtés était un temple, celui de Jupiter; sur une autre façade celui de Vénus; à côté était la salle où délibéraient les sénateurs de la ville, la chambre où les juges se consultaient entre eux, la grande salle du tribunal

où ils rendaient la justice; le long des portiques étaient des boutiques de marchands, deux théâtres très-bien conservés, l'un pour la comédie, l'autre pour la tragédie, un amphithéâtre qui pouvait contenir plusieurs milliers de personnes, et où se réunissaient, avec les habitants de Pompéi, ceux des villes voisines; tous ces monuments, d'une belle architecture, étaient autant de théâtres divers pour cette vie publique des Romains. Les murs de la ville étaient forts et bien bâtis : c'était une enceinte continue avec des tours de distance en distance : on voit encore la place où s'abritaient, dans l'intérieur du mur, les sentinelles qui gardaient les remparts, et les signes qui servaient à diviser, entre les diverses cohortes, la garde des murailles.

Il devait y avoir à Pompéi des lois somptuaires et de police assez sévères; car la construction de toutes les maisons est uniforme; les murs sont en même matière, les boutiques sont disposées toutes de même, quelques unes ont une arrière-boutique fort étroite qui servait de logement, d'autres n'en ont point du tout : les maîtres demeuraient ailleurs. Les boutiques, du reste, étaient très-nombreuses, la ville très-commerçante; il en est qui ont une communication avec l'intérieur des maisons : le maître, souvent riche, faisait exercer le commerce pour son compte par les esclaves. Les maisons n'avaient presque toutes qu'un seul étage; il y a, dans toute la ville, fort peu d'escaliers, comme aussi peu de caves : les toits

n'existent plus nulle part, non plus que les portes et tous les objets de bois, qui ont été consumés ou détruits par l'action du temps.

La disposition intérieure des habitations est à peu près partout la même, c'est-à-dire du moins dans toutes les maisons un peu considérables. Sur le devant un vestibule, *vestibulum*, entrée de la maison, pièce étroite et carrée; puis l'*atrium*, grande cour avec un bassin en pierre au milieu, l'*impluvium*, destiné à recevoir les eaux de la pluie, qui étaient conservées dans une citerne; autour est un portique couvert sur lequel donnent de petites chambres qui sont les appartements des hommes; après l'atrium, une pièce qui fait face au vestibule, le *tablinum*, sorte de salon où le maître de la maison recevait ses amis et ses clients; au delà un petit jardin, de quelques pieds carrés, sur lequel donnent les appartements des femmes; quelquefois au lieu d'un jardin, une petite cour ornée d'une fontaine; la salle à manger, fort étroite, le *triclinium*, généralement à côté du tablinum; le tout souvent modifié par la forme du terrain, et les exigences de la localité; néanmoins presque partout conforme au même modèle.

Dans ces petites pièces si étroites, il y a de l'art et des ornements partout; le vestibule, l'atrium, le tablinum dans beaucoup de maisons sont pavés avec de charmantes mosaïques d'un travail très-fin et de dessins très-gracieux, beaucoup avec des fi-

gures ou des lignes noires sur un fond blanc; dans presque toutes les chambres il y a des fresques très-délicates et très-jolies; on en a trouvé un nombre considérable; une partie a été transportée au musée de Naples, l'autre est restée sur les murs mêmes; les maisons ont été distinguées entre elles et dénommées d'après les mosaïques et les peintures qui y avaient été trouvées; ainsi les maisons du Faune, du Sphinx, de la Fontaine, etc. Ces fresques, au moment où on les découvre, ont encore une vivacité de coloris, une fraîcheur de teinte très-remarquables; malheureusement, au bout de peu de temps, tout cela s'altère par le contact de l'air, et les couleurs perdent leur éclat; j'ai vu faire des fouilles et déterrer une maison nouvelle; les fresques récemment dégagées, celles qu'on a mises au jour devant moi avaient encore cette fraîcheur et cette vivacité de couleurs; les dessins en étaient très-bien conservés et d'une composition très-gracieuse.

Ces fouilles nous ont rendu jusque dans ses moindres détails la civilisation ancienne. On voit des dessins grotesques, toute sorte de caractères tracés sur les murs des habitations; sur ces murs est écrit en caractères rouges, sur la surface intérieure de la maçonnerie, le nom de l'entrepreneur ou de l'architecte, sur la surface supérieure le nom du maître, le tout, toujours à l'accusatif, comme si la phrase était : *Quisque sciat fabricatorem* ou *dominum esse*.... On trouve des affiches de maisons à louer ou à ven-

dre; le jour où j'ai été à Pompéi, on en avait découvert une où était cette phrase : *Ne quis conducere possit si lenocinium exerceat ;* tous les propriétaires de Pompéi n'avaient pas le même scrupule, et on n'y exerçait pas seulement des métiers honnêtes. On voit des boutiques de marchands de vin et d'huile, avec un comptoir, donnant sur la rue, et où sont pratiqués de grands trous qui reçoivent des amphores, où le marchand puise la liqueur qu'il sert; sur l'un de ces comptoirs on voit, distincte encore, la trace des verres et des tasses, comme on voit sur les citernes, la trace des cordes qui servaient à tirer de l'eau et sur les pavés la trace des roues des voitures.

Les établissements d'utilité publique se voient aussi à Pompéi, nombreux, bien construits et bien décorés; les thermes, avec la salle de bains froids, de bains chauds, le *sudarium ;* des moulins à blé et des fours publics, les premiers presque à chaque rue, destinés à l'usage commun des habitants, faits en granit et très-bien conservés, les autres placés à côté des moulins où les habitants allaient faire cuire leur farine, et dans l'un desquels on a trouvé un pain sur lequel était écrit, c'est-à-dire empreint, le nom de son possesseur.

Un tiers seulement de la ville est découvert; les travaux, vivement poussés par l'administration française, ne sont pas poursuivis aujourd'hui avec assez d'activité; la partie découverte est plus étendue que plusieurs des arrondissements de Paris.

A Pompéi, j'ai pris le chemin de fer qui, en me ramenant d'abord à *Torre dell' Annunziata*, m'a conduit ensuite à Castellamare, sur un autre embranchement.

De Castellamare une voiture particulière m'a conduit à Sorrente par une route magnifique. Je suis arrivé vers huit heures et demie à Sorrente, et j'ai logé à l'hôtel de la Cocumelle.

18 AVRIL. — L'hôtel de la Cocumelle est dans une position charmante, donnant sur des jardins d'orangers et de citronniers tout chargés de fruits, d'un côté sur les hauteurs de Sorrente et ayant en face la baie de Naples avec ses îles.

Cette journée a été bien remplie : la messe entendue dans une petite chapelle à Sorrente; un déjeuner fait avec du lait délicieux, l'égal au moins du lait de Normandie, sur le balcon de ma chambre; une promenade, sur un âne excellent, et d'après un itinéraire qui m'avait été tracé à l'avance, au Capo di Monte, au télégraphe de Sorrente et au Désert. Ce golfe, que l'on embrasse dans toute son étendue, et dont l'on jouit dans toute sa beauté; Capri, si pittoresque, si sauvage, si escarpée et si inégalement découpée; Ischia et Procida, qui sont de l'autre côté comme les gardes avancées de la baie; de l'autre côté les montagnes de Sorrente, un pays peuplé de maisons de campagne, riche, animé, et tout à la fois calcaire, escarpé, vert et fertile; en

bas, Massa, autre bourg dans une charmante position : c'est là un paysage admirable, et qui fait bien comprendre comment on s'éprend de ce beau ciel et de cette belle nature. Du télégraphe, la vue est plus vaste encore; elle embrasse, d'un côté, le golfe de Naples, et, de l'autre, celui de Salerne jusqu'à la côte de Pestum.

Je suis revenu vers midi. J'ai pris une voiture pour refaire la route de Sorrente et de Castellamare, en vue de la mer, dans un pays coupé par des ravins au fond desquels croissent des forêts de citronniers et d'orangers, et que la route tourne ou traverse; chemin magnifique, pittoresque, et dont les détours présentent la baie de Naples de tous ses côtés et sous tous ses aspects.

De Castellamare, le chemin de fer m'a conduit à Portici, d'où je me suis fait conduire à Herculanum. Il n'y a rien là qu'un grand théâtre, dont l'on parcourt les corridors dans des galeries souterraines, humides et obscures. La ville était plus considérable et le théâtre plus grand; mais elle est ensevelie sous un terrain qui supporte maintenant un bourg riche et peuplé, Resine, ce qui empêche de la découvrir; et, de plus, la cendre qui l'a couverte, liquide et bouillante, s'est attachée aux murs et a formé une espèce de ciment qu'il faut détacher. Dans ce théâtre, qu'il ne faut voir qu'après l'excursion de Pompéi pour en pouvoir mieux juger, on a trouvé deux

statues, élevées par les habitants à Balbus, proconsul, et à son fils.

De Resine je suis revenu à Naples.

Le 19, l'horizon était pur; une belle journée s'annonçait, j'en ai profité pour faire une course en voiture dans les environs de Naples. J'ai visité le château Saint-Elme et le couvent des Chartreux, qui domine la ville; la villa *Lucia*, qui a une belle terrasse au-dessus de Naples et de la mer; le couvent des Camaldules, où l'on va sur des ânes pris à Antignano, et d'où la vue est magnifique encore : l'on a, à ses pieds, le lac d'Agnano et la grotte du Chien, la baie de Pouzzoles, Naples et son golfe, avec la campagne qui était toute verte des teintes du printemps....

Le 20, je suis parti de Naples par *la Marie-Antoinette*, bateau à vapeur napolitain. J'étais sur le pont, regardant s'éloigner la côte de Naples, le Vésuve et les montagnes de Sorrente avec les côtes de Capri; se rapprocher et s'éloigner ensuite Procida et Ischia, fertiles et habitées, dont l'aspect est si pittoresque. J'ai passé entre Procida et le cap Misène. Le temps était beau, la mer calme; j'ai pu jouir du beau spectacle qui se déroulait et s'enfuyait devant moi : je n'en pouvais détacher mes yeux....

V

DES ÉTUDES LITTÉRAIRES

SOUS LA RÉPUBLIQUE

—

DISCOURS

A son retour d'Italie, Auguste de Blignières, comme on a pu le voir dans la notice de sa vie, avait été nommé professeur de rhétorique au collége Stanislas. A la fin de l'année classique, il fut appelé à prononcer le discours d'usage pour la distribution des prix du collége. La révolution de février, qui avait éclaté dans l'intervalle, menaçait de sacrifier les utiles traditions de l'enseignement littéraire à l'éducation professionnelle et commerciale. Auguste de Blignières pensa que, dans ces circonstances, l'apologie des études classiques, thème familier depuis longtemps aux professeurs d'humanités, ne manquerait pas d'à-propos ni d'intérêt. Tel est le sujet du discours qu'il prononça le 11 août 1848, et dont le succès ne s'arrêta pas à la réunion de famille pour laquelle il avait été composé.

DES ÉTUDES LITTÉRAIRES

SOUS LA RÉPUBLIQUE.

JEUNES ÉLÈVES,

Vous venez de donner une année de plus à cette vie de travail et de famille que l'on mène à Stanislas. Si souvent agitées au dehors, toutes les journées se sont écoulées ici calmes et laborieuses; l'impatience et l'inquiétude n'ont pas un seul instant pénétré dans votre retraite. Vous avez courageusement persévéré jusqu'à la fin ; vous ne vous êtes pas laissé soustraire avant l'heure aux mains qui vous conduisaient vers le terme accoutumé ; vous avez mérité toutes les joies que vous réservait ce jour vivement désiré, mais patiemment attendu. Oui, c'est bien votre jour de fête et le nôtre ! De légitimes succès vont récompenser vos efforts, et nous, heureux d'avoir préparé le triomphe, armé, encouragé, désigné le vainqueur, nous, vos maîtres d'hier, vos amis d'hier et d'aujourd'hui, nous allons nous en réjouir avec vous. Ces loisirs qui vont commencer pour vous,

vous ne les aurez pas dérobés à l'étude, mais gagnés par le travail; vous en jouirez mieux : le repos est plus doux quand on ne lui donne que les heures qui lui sont dues. Ces adieux ne seront attristés d'aucun regret; on peut se séparer sans peine de ceux qu'on ne laisse qu'au bout de la carrière, dont on prévoit le retour, et qu'on ne quitte des yeux que pour les voir arriver, hôtes joyeux et fêtés, au logis paternel, où ils n'emportent pour la plupart que le souvenir de nos encouragements et de nos éloges.

Mais n'est-ce pas au moment des adieux que l'affection, devenue plus expansive et plus confiante, comme pour se fortifier contre l'épreuve de l'absence, aime à lever tous les doutes, à se rendre compte du passé, à se promettre l'avenir? Faisons donc ce que font des amis qui se séparent : mettons à profit ces courts instants pour nous assurer que nous pouvons revenir sur le passé sans regrets, et interroger sans inquiétude l'avenir qui nous appartient encore. Préposés au gouvernement de vos jeunes esprits, nous ne vous avons pas laissés douter d'une sollicitude affectueuse et constante. Vous rendez ce témoignage à tous ceux qui m'entourent, j'en suis sûr, et vous ne me le refusez pas, je l'espère. Mais laissez-moi vous dire de plus que, dirigé par nous, votre travail n'aura pas été stérile; que vos études classiques, les plus fructueuses pour l'intelligence, ne sauraient cesser de l'être dans aucun temps et sous aucun régime, que les événements accomplis autour de vous,

si grands qu'ils soient, n'en ont pu détruire ni atténuer les avantages; qu'enfin l'esprit religieux qui y préside est à l'abri de toute atteinte, et que pour vous, aujourd'hui, le seul regret légitime, ce serait celui de n'avoir pas suivi tous nos conseils et pratiqué toutes nos leçons. Voilà la confiance que je voudrais redoubler en vous; car c'est là le nerf du travail, le soutien de votre zèle et la raison du nôtre, notre force à tous et notre lien de famille.

Pendant que vous poursuiviez paisiblement ici, jeunes élèves, le cours accoutumé de vos études, vos aînés, en entrant dans la vie, avaient vu les institutions politiques changer tout à coup devant eux. Le monde semblait s'être renouvelé, l'esprit nouveau l'avait conquis en une heure. On put se demander alors si cette grande victoire n'allait pas prendre au dépourvu les jeunes générations, si un enseignement où la république n'était pas prévue pouvait apprendre à bien servir la France républicaine; et, au milieu de ce long ébranlement de toutes les opinions qui suit toujours les commotions politiques, des esprits mécontents, qui croyaient trouver partout un procès à instruire et une tradition à condamner, s'armant trop aisément, au gré de leurs préventions et de leurs désirs, des conséquences d'une révolution inattendue, prétendirent envelopper nos études traditionnelles dans cette vaste réprobation du passé. Nous, cependant, nous attendions cet esprit nouveau dont on nous menaçait, assurés qu'on s'en préva-

lait à tort contre nous, n'en redoutant pas la sage influence et les progrès réguliers, n'en craignant que les erreurs et les surprises. C'est que nous savions que l'enseignement dont nous sommes dépositaires, s'il peut recevoir quelques modifications avantageuses et sages, repose sur un fonds inaltérable d'idées saines, de besoins légitimes, de salutaires pratiques ; c'est que, ici surtout, nous savions que ce qui fait toute notre science, les lettres sanctifiées par l'esprit chrétien, voilà ce qui ne vieillit ni en trois jours, ni en cent ans, ce qui ne porte pas en soi de germe de décrépitude.

Et quelle serait donc cette accusation que l'on porterait aujourd'hui contre notre enseignement? Serait-ce que son origine et son passé peuvent donner quelque ombrage? Sans doute il s'est développé sous le patronage d'un régime déchu, et, ce ne serait, je pense, rendre hommage à personne que d'oublier ou de désavouer aujourd'hui une faveur dont on s'honorait. Mais quelles sont ces traditions suspectes dont nous nous serions constitués héritiers malveillants et défenseurs arriérés? Étrangères par elles-mêmes aux débats des partis, les lettres n'en retardent pas la défaite, n'en compromettent pas la victoire. Elles n'étaient pas liées de leur nature à de vieux dogmes politiques ; elles ne sauraient enseigner aujourd'hui ni la défiance ni la haine. Que si on leur demande mieux encore, si on paraît craindre que leur silence n'abrite l'indifférence, ne cache

peut-être d'autres sympathies, pourquoi ne rappellerions-nous pas que, dans cet enseignement littéraire d'où l'histoire n'est jamais absente, l'appréciation des chefs-d'œuvre se lie toujours à l'étude de l'esprit qui les a produits, des événements qui les ont fait naître, des passions qui les ont inspirés? Et, dans cette antiquité dont nous vous parlons tant, quelles étaient ces passions si éloquentes? L'amour de la liberté et de la patrie; quels étaient ces événements tant célébrés? Les luttes de la République contre ses agitateurs et ses ennemis; quel était cet esprit si puissant et si fécond? Celui de deux fortes nations dont le génie grandit avec la liberté, décline sous le despotisme, et, asservi sans retour, se relève parfois encore au souvenir de son indépendance perdue pour protester par une indignation généreuse. Ah! si nos études littéraires portent avec elles un enseignement politique, ce n'est pas de la France républicaine que cet enseignement peut éveiller la défiance! Montrons donc sans crainte à notre pays ces ouvrages qui sont tous les jours entre nos mains, toute cette littérature des républiques anciennes, expression fidèle de leurs institutions et de leurs mœurs, image de leurs vertus, écho de leur gloire. Ouvrons les *Philippiques;* aujourd'hui surtout joignons-y les *Catilinaires*, et nous sommes sûrs que la France sera cette fois encore du parti du grand citoyen, triomphant des factieux et sauvant la patrie!

Soutiendrait-on avec plus de fondement que, dans

la société française, telle que l'a faite une grande révolution, notre enseignement n'ait plus désormais sa place? Quelle est donc cette instruction qu'on voudrait faire renier par la raison moderne? Vous la connaissez, jeunes élèves, et déjà, je l'espère, vous commencez à en ressentir et à en apprécier les bienfaits. Ce n'est pas une instruction pratique qu'on applique et qui fructifie aussitôt qu'elle est reçue. Réservée aux privilégiés de l'intelligence ou de la richesse, que le bienfait de leur naissance ou la justice sociale exempte des premières nécessités de la vie, sans les soustraire à la loi du travail, et autorise à se donner d'abord tout entiers à eux-mêmes, mais pour donner mieux ensuite à la société qui les attend, c'est une instruction qui les prépare de loin aux professions libérales et façonne en eux l'instrument de la pensée. Par l'étude, la comparaison, l'application des lois du langage, par le travail du style et l'exercice de la composition, elle mûrit dans leur ordre les facultés intellectuelles, assouplit la mémoire et fortifie l'attention, exerce la réflexion et forme le raisonnement, perfectionne enfin de concert, dans l'esprit où ils sont étroitement liés, l'art de penser et l'art d'écrire. Par la lecture assidue des beaux ouvrages, par la pratique journalière des productions du génie français et des chefs-d'œuvre de deux grandes littératures qui ont fourni tant de modèles à la nôtre, leur directe héritière, elle découvre à l'intelligence un horizon étendu et varié, elle dé-

pose dans la mémoire un fonds d'idées justes et saines, première et précieuse richesse, que multiplie le travail de la réflexion; elle féconde l'imagination, elle développe le goût, riche faculté, source abondante de jouissances délicates, elle forme enfin, pour ainsi dire, le tempérament de l'esprit. Voilà les leçons que vos pères ont reçues, voilà celles qui ont fait l'éducation de l'esprit moderne. Auraient-elles tout à coup perdu faveur, et par quel revirement subit verrions-nous dédaigner ce qu'elles renferment d'inestimables avantages? Sont-ce les mœurs qui se renouvellent? Est-ce la société qui se transforme? Est-il vrai qu'engagés longtemps dans de fausses routes avec elle, le jour où elle est rentrée dans ses voies véritables, nous nous soyons trouvés en arrière, perpétuant des traditions abandonnées? Non, quelques esprits chimériques ont bien dit à la société qu'elle était mal faite et lui ont annoncé qu'ils allaient la remanier : déjà ils se mettaient à l'œuvre; un moment inquiète, la société s'est interrogée elle-même, et n'a point trouvé qu'elle fût à refaire. Sans doute c'est un privilége que cette éducation libérale qui prépare doucement quelques esprits aux fonctions sociales les plus hautes, pendant que tant d'autres n'apprennent guère que la science vulgaire d'un métier, qu'ils échangent aussitôt, au prix d'un rude labeur, contre le salaire qui les fait vivre. Mais qu'en conclure? Qu'il faut alléger le fardeau prématuré de ceux-ci et développer dans une juste mesure

leur intelligence trop tôt comprimée, et qu'il faut redire souvent aux autres, à vous, jeunes élèves, quels devoirs impérieux leur impose ce choix antérieur à tout mérite, qui les classe parmi les élus de la société. Toute autre conclusion serait fausse et dangereuse. Les degrés de la hiérarchie sociale ne seront jamais confondus sans péril, la société veut avoir une tête ; et il sera toujours de l'intérêt de tous que ceux dont la Providence aura marqué la place aux premiers rangs y apportent une intelligence fortifiée par l'incontestable excellence d'une préparation générale et supérieure. Dira-t-on que les mœurs républicaines, proscrivant, dans leur simplicité sévère, toute superfluité sociale, exigent qu'on abolisse, tout au moins qu'on restreigne le luxe de l'instruction encouragé trop longtemps, et refusent d'autoriser désormais les longs loisirs intellectuels ? Prétendra-t-on qu'elles doivent décréditer cette culture dont les produits ne se recueillent pas assez tôt, ne s'estiment pas à une mesure exacte, et faire déserter cette route aux longs détours, où l'esprit s'attarde au lieu d'aller droit à son but ? Mais qui ne sait qu'il en est de l'instruction comme de la vie, où *le superflu est chose si nécessaire?* N'avez-vous que l'indispensable, vous êtes pauvre : ne savez-vous que ce dont vous ne pourriez vous passer dans votre état, vous êtes ignorant. C'est votre surcroît de ressources qui fait le bien-être et le charme de votre existence ; c'est votre surcroît de connaissances qui

fait la vigueur et la dignité de votre esprit. Oui, ce sont ces études qui ont donné à notre pays cette suprématie intellectuelle dont il s'enorgueillit, et à la société française la première place parmi les sociétés polies. Pourquoi la République renoncerait-elle à cet honneur, et préférerait-elle l'austérité de Sparte à la splendeur d'Athènes ? C'est lui faire injure de croire qu'elle s'accommode mal de notre brillante civilisation, et que, peu jalouse de cette gloire, ou, pour mieux dire, prête à la désavouer, elle soit condamnée par son principe à laisser dépérir entre ses mains le précieux dépôt de nos vieilles lumières. Qu'elle le conserve plutôt avec sollicitude : c'est la monarchie qui le lui lègue, mais c'est la France qui le lui confie. On lui dira que la littérature, c'est l'école des générations anciennes, la science traditionnelle, la privilégiée de la royauté. Ne sait-elle point que ce n'est pas toujours un progrès de rompre avec les traditions, et que, si l'humanité marche sans cesse, ce n'est pas toujours à la manière de l'enfant qui rejette en grandissant les jeux et les fables de ses premières années ? C'est quelquefois aussi, grâce à Dieu, comme le jeune homme, confiant sans présomption, qui se donne pour tâche, en approchant de l'âge mûr, non de renouveler ses idées, mais de les améliorer chaque jour. On lui dira que l'étude des lettres, c'est le culte du passé. Mais ne voit-elle pas que si l'art et le goût, l'imagination et l'éloquence ont eu plus tôt leurs règles et leurs modèles, ces leçons du

génie, pour être de vieille date, n'en sont pas moins aujourd'hui et en tout temps efficaces et opportunes, et qu'il y aurait péril à en rompre la chaîne? Ne croyons donc pas, jeunes élèves, que les lettres soient destinées à déchoir; rien n'a pu leur faire perdre le privilége de donner à l'esprit, mieux que toute autre étude, la rectitude du jugement et l'élévation de la pensée; les services qu'elles rendent sont de ceux qu'on reconnaît encore et dont elles peuvent hautement se prévaloir, et la cause de leurs détracteurs n'est devenue plus forte d'aucun argument nouveau.

Est-ce à dire cependant que ce grand mouvement d'innovation qui se propage invinciblement de toutes parts doive s'arrêter tout à fait au seuil de nos lycées? Je ne le crois ni le désire. Que l'esprit du jour, sans ébranler une institution éprouvée par une expérience décisive et fondée sur d'impérissables principes, autorise, dans l'enseignement comme en toutes choses, les saines tendances d'amélioration et de progrès, qu'en respectant nos études, il en change quelques détails, y distingue des degrés, en règle mieux peut-être la distribution, nous y souscrirons volontiers. Pourquoi ne le dirions-nous pas? Si parmi ceux à qui l'on nous donna pour guides il en est dont le courage ou la force aient failli avant la fin de la route, que chaque jour de marche laisse d'un nouveau pas en arrière, et que nous quittions enfin trop loin du but où nous voulions les conduire,

qui le regrette plus que nous? Ne nous promettons pas sans doute que nos leçons puissent pour tous porter tous leurs fruits, ce serait compter sans la nature humaine; mais applaudissons-nous si une main sage et ferme, en même temps que discrète et amie, touche à notre enseignement pour y prévenir tout ce qui peut servir de prétexte à la paresse indocile, décourager une volonté molle, surcharger une intelligence trop faible. Voudra-t-on, par exemple, que tous ne soient pas tenus de fournir la même carrière; que les uns donnent à l'étude approfondie des lettres latines et françaises, à l'exercice si profitable de la composition et du style, les heures péniblement employées à l'étude incomplète d'une seconde langue; que d'autres, ceux dont les fonctions demanderont une littérature plus forte et plus variée, ceux dont l'aptitude n'est pas douteuse et dont l'esprit est plus patient au travail, entreprennent seuls à la fois le voyage de Rome et celui d'Athènes? Pourquoi nous y refuserions-nous? qui de nous attache quelque prix à ce surcroît de science mal apprise, qui ne laisse dans l'esprit que des souvenirs confus prompts à s'effacer, et de fâcheuses habitudes moins promptes à se perdre, qui nous prépare d'ailleurs pour l'avenir presque autant de juges prévenus et de censeurs chagrins que nous avons compté d'élèves rebutés? Voudra-t-on, par cette juste répartition, sans abandonner les vrais principes du développement intellectuel, faire plus tôt dans l'enseignement

des uns une part un peu plus large à l'instruction spéciale, aux connaissances pratiques et laisser les autres se mûrir plus à loisir pour la société dont ils doivent rester l'élite : qu'y a-t-il là que nous ne soyons prêts à proposer nous-mêmes, et que perdrions-nous à une pareille innovation? Si plusieurs ne s'engagent avec nous que pour la moitié du chemin, ce sont ceux dont, au delà, il eût fallu, sans succès peut-être, stimuler la mollesse ou combattre la résistance. Si nous obtenons peu, au moins n'aurons-nous pas demandé davantage. On apprendra moins de choses à notre école, mais mieux sans doute et de meilleure grâce. L'intelligence et le cœur y gagneront. L'esprit se laissera moins facilement aller au découragement et à cette indifférence paresseuse où il s'endort trop souvent, perdant le goût du travail et tout ce qu'on perd en même temps; et nous, nous serons, je l'espère, attristés moins souvent par la nécessité d'infliger un blâme à ceux que nous voudrions toujours encourager et ne jamais reprendre. Moins nombreux, mais soutenus par la conscience d'une obligation plus étroite, par l'attrait d'un enseignement plus élevé, et s'avançant tous d'un pas égal, quelques esprits choisis pénétreront plus avant dans le riche domaine de la science littéraire. Peut-être même cette division utile rappellera-t-elle dans nos écoles ces transfuges de la littérature que la crainte d'études arides et surabondantes avait trop tôt soustraits à nos leçons, et pré-

maturément livrés à l'influence exclusive des sciences. Pourquoi donc nous alarmerions-nous? C'est là le seul tribut qu'ait à nous demander l'esprit nouveau : et celui-là, nous le lui payerons de bonne grâce. Non, les vraies mœurs républicaines n'ont rien qui nous effraye. Elles ne sauraient être, à mon sens, qu'une plus sévère application des principes éternels que la société moderne a reconnus pour ses lois. En maintenant comme légitime ce luxe intellectuel qui fait l'honneur et la richesse des nations, qu elles nous accoutument à croire que le luxe appauvrit quand il n'est pas proportionné aux facultés de chacun, et que l'utile ne doit jamais être sacrifié au superflu ; c'est-à-dire que la République nous rappelle ce que la raison nous conseille, rien de mieux. Mais les mœurs nouvelles ont aussi leurs erreurs et leurs périls. Qu'elles appellent au bénéfice de l'instruction libérale tous les esprits d'élite, et leur ouvrent nos rangs sans retard et sans obstacle, c'est justice; mais qu'elles nous épargnent ce dangereux esprit d'égalité jalouse qui exalte tous les amours-propres sous prétexte d'en abaisser quelques-uns ; qu'elles n'éveillent pas partout un désir impatient de s'élever, une confiance exagérée, des espérances illusoires qui fassent ambitionner sans motif le premier, le plus haut degré de l'instruction, et qu'elles ne peuplent pas ainsi nos lycées d'esprits vulgaires et mal donés , venant réclamer nos leçons comme une dette imprudemment reconnue, sous une con-

dition de capacité native dont ils se réserveraient d'être seuls juges. Il nous deviendrait trop difficile à ce prix de remplir les promesses que nous aurions faites à la République, et de recueillir le fruit de ses plus sages réformes.

Croyez donc bien, jeunes élèves, que dans aucun conseil on ne prépare la ruine de l'enseignement littéraire. Suivez toujours les voies tracées, bien certains que vos aînés, s'ils ont été dociles et laborieux, n'ont rien à regretter ni rien à désapprendre. Attendez sans impatience que la volonté législative ait résolu les questions que je soulevais tout à l'heure, modifiant peut-être dans quelques parties, consacrant certainement dans son principe un enseignement jusqu'ici traité avec faveur, conservé avec respect. N'anticipez pas sur l'avenir par un choix prématuré entre vos études, c'est-à-dire par un allégement commode de votre tâche. Préparez-vous bien plutôt à prendre rang parmi ceux que l'on jugera assez forts pour leur faire porter le poids d'une large et solide instruction. A ceux-là appartiendra toujours une supériorité de lumières que l'on n'abolira jamais, et qui, si elle devenait plus rare, ne nous en deviendrait que plus précieuse et plus chère.

Mais ici, jeunes élèves, dans cet asile héréditaire des traditions religieuses, l'enseignement classique n'est pas tout. Ce qui fortifie l'esprit et ce qui élève l'âme; le travail, et le sentiment qui l'encourage et

le sanctifie; les études et l'éducation; les lettres et le christianisme enfin: voilà ce qui, à Stanislas, est inséparablement uni. Après vous avoir parlé des lettres, vous dirai-je maintenant que cet esprit chrétien qu'on vous apprit de bonne heure à goûter, et dont la douce et bienfaisante influence vous pénètre ici de toutes parts, ne doit rien perdre aujourd'hui de sa force et de son empire? Mais pour vous, qui savez tous que cet esprit n'est pas né dans le monde pour y périr, que l'erreur seule l'obscurcit, que le triomphe de la vérité le rétablit toujours dans sa puissante clarté, dire qu'il n'a pas reçu d'atteinte, ce ne serait que disculper la République, et rendons hautement cette justice à la République de nos jours qu'elle n'a, sur ce point, ni encouru un reproche, ni autorisé un soupçon. Toutefois, jeunes élèves, défiez-vous de quelques illusions dangereuses que l'on répand autour de vous Si l'on vous dit seulement que la révolution récente a donné plus de crédit aux principes éternels de la justice, plus d'autorité à ces préceptes qui proscrivent l'égoïsme, commandent l'abnégation et l'amour; qu'elle a rappelé aux riches et aux heureux que la richesse et le bonheur obligent envers ceux qui sont pauvres et qui souffrent, vous pouvez répondre qu'elle n'a fait que confirmer dans leurs principes, développer dans leurs conséquences les leçons qui vous étaient données, et qu'elle et vous, vous travaillez à la même œuvre. Mais le christianisme a trouvé de nos jours

de nouveaux interprètes qui prétendent y lire la condamnation du passé, la promesse de l'avenir, l'annonce d'un âge nouveau pour l'humanité. Ils reconnaissent le même maître que nous, ils parlent presque le même langage. Étudiez bien, jeunes élèves, le christinianisme de l'Église, celui de vos familles et du collége, pour en distinguer ce christianisme né d'hier. Vous en reconnaîtrez aisément les apôtres. Leur code est le nôtre; mais ce code, ils l'expliquent au gré de leur imagination aventureuse, avec l'indépendance de leur raison sans frein, et souvent avec l'orgueil chagrin de leurs passions jalouses. La loi chrétienne, disent-ils, doit désormais resplendir dans tout son jour et gouverner le monde. Mais, s'il faut les en croire, pendant dix-huit siècles, enveloppée de ténèbres, elle a laissé s'égarer l'homme et la société tout entière. On vous enseigne, au nom du Christ, la sainteté du sacrifice et la nécessité de la lutte; eux, ils légitiment tout désir et toute jouissance. La fraternité, pour vous, est vieille de dix-huit cents ans; grande et belle vertu d'institution divine, depuis le jour où elle a été prêchée sur la terre, elle s'y est perpétuée par une tradition non interrompue d'enseignements et d'exemples; notre tâche et notre ambition, c'est de la mieux pratiquer, et non de la rendre au monde, qui ne l'avait pas perdue. Pour eux, la fraternité, c'est une vertu qui ressuscite aujourd'hui, et ils lui donnent en effet l'intolérante présomption de la jeunesse. Ce n'est pas

assez que les grands se fassent petits, qu'une charité ingénieuse prévoie et atténue toutes les souffrances; tant qu'il reste entre les hommes quelque distance, tant que tous ne sont pas solidaires, la fraternité n'est qu'illusion et mensonge. Ils proclament une égalité que Dieu n'a pas faite, annoncent la suppression de la richesse et de la misère, repoussent avec dédain la main qui s'avance doucement pour secourir, apprennent à tendre avec fierté celle qui s'avance impérieusement pour exiger. Vous, vous entendez dire au contraire qu'il y aura toujours des pauvres parmi vous; mais vous vous formez de bonne heure à compatir à tous les maux, à aller porter vous-mêmes le pain qui nourrit et la parole qui console; riches, on vous dit : donnez, donnez vos biens et donnez-vous vous-mêmes; et l'on vous apprend à acquérir ainsi le droit de dire aux pauvres : soyez patients, en leur laissant pour second bienfait la reconnaissance dans le cœur, et en leur faisant bénir le Dieu qui les éprouve et la religion qui vous envoie. Ces pieuses leçons, on les confirme par de grands exemples, et on vous montre comment se donne pour faire du bien le superflu du riche ou la vie du pasteur. Enfin notre enseignement moral et le leur partent d'un point tout opposé. C'est en gravant dans les âmes le sentiment du devoir que nous voulons assurer le libre exercice et le respect des droits de tous; c'est en exaltant chez leurs disciples le sentiment du droit, qu'ils veulent imposer aux autres la

pratique de leurs devoirs. Nous, nous disons aux débiteurs : allez payer votre dette; eux, ils crient aux créanciers : allez réclamer votre créance. Notre conseil est plus pacifique et plus sage, et s'il y faut une sanction nous ajoutons avec confiance : ici, à la justice humaine, le soin de corriger l'injustice; là-haut, à la justice divine, le soin de compenser l'inégalité. Aimez toute votre vie, jeunes élèves, et professez, pour le bien de vos semblables, ce vrai christianisme; c'est celui-là qui doit prévaloir; c'est sous sa loi que se développera la société; le monde connaît déjà, par une longue expérience, ce que votre religion renferme de souveraines vérités et de vertus nécessaires; il sait qu'elle calme toutes les douleurs et n'irrite aucune plaie; il sait qu'elle améliore sans détruire, parce qu'elle respecte dans le monde l'œuvre de Dieu, et travaille sans relâche, mais par les moyens qu'il a donnés, à adoucir les maux qu'il a permis.

Livrez-vous donc encore avec confiance, jeunes élèves, à cette direction que vous avez docilement suivie jusqu'à ce jour. Les institutions et les idées qui s'en vont n'ont emporté avec elles rien de ce qu'on vous proposait à étudier et à croire; ce que nous vous montrions, c'était bien le ciel de la France; ce n'était pas un de ces horizons que changent un jour et un orage. Écoutez-nous, et vous deviendrez hommes de votre temps; et, si vous nous demandez à faire mieux encore dès l'enfance votre apprentis-

sage des mœurs républicaines, n'en trouvez-vous pas ici la véritable école? Oui, la meilleure république, c'est le collége. Ce n'est pas, il est vrai, la société de quelques réformateurs modernes qui s'imaginent avoir changé du même coup la nature humaine et le gouvernement de la France, et se persuaderaient volontiers que la paresse est d'institution monarchique: ici, en dépit de nos désirs et de nos efforts, les inégalités intellectuelles et morales ne sont pas abolies. Ce n'est pas non plus cette république de Platon, où la famille et l'État se confondent, et où les liens du sang sont brisés: l'amour maternel parmi nous n'est pas, grâce à Dieu, écarté comme un péril, mais accueilli comme un bienfait. Mais, dans nos écoles du moins, nul privilége d'aucune sorte: point de distinction de naissance, et malheur à qui laisserait surprendre en lui quelque infidélité secrète d'amour-propre à ce principe souverain d'égalité; point de divisions de fortune, l'uniforme simplicité d'un régime sévère et invariable; point de faveur ni d'acception de personnes, le talent et le travail, seuls titres aux récompenses; tout au plus digne et tout au concours; l'émulation même, ressort presque unique de l'activité; enfin tous les avantages d'une vie commune et au grand jour, où la concurrence ne désunit pas, où toutes les luttes sont loyales et tous les rivaux amis, où se donnent sans cesse les leçons modestes et efficaces de l'exemple, où les relations enfin sont toutes fraternelles, où le plus fort est toujours

le gardien du plus faible, et parfois même, par excès de fraternité, le plus zélé, l'auxiliaire complaisant du moins laborieux. Que manque-t-il encore au collége pour en faire l'abrégé d'une république accomplie? Ce qu'on trouve ici mieux qu'ailleurs, ce qui vous distingue et vous honore, élèves de Stanislas : l'ordre dans la contrainte, un gouvernement fort du concours de toutes les volontés, aimé et respecté, spontanément obéi; les pieuses traditions, les habitudes laborieuses, les douces relations d'une soumission confiante et d'une autorité paternelle s'unissant pour se fortifier mutuellement; ce qui mûrit pour la liberté, en laisse naître un désir légitime sans en exciter une soif inquiète, en prévient les erreurs et les écueils, et donne enfin à la société des esprits droits et des cœurs honnêtes.

VI

PIÈCES DÉTACHÉES

Nous réunissons sous ce titre quelques morceaux qui n'ont d'autre lien que la même empreinte d'un esprit facile et enjoué, d'une résignation douce, de pensées graves et de fortes croyances. La date des deux dernières pièces est remarquable. Auguste de Blignières n'avait plus que quatre jours à vivre lorsque, de sa chambre de malade, ayant cherché et trouvé le moyen de faire quelque chose d'agréable au docteur Milliet, dans l'établissement duquel il recevait les soins les plus empressés, il publia, dans *la Gazette de Lyon*, sur cet établissement, et en en ménageant la surprise à son hôte, un article que nous avons voulu conserver. La lettre à M. le docteur Requin, ancien ami de la famille, fut écrite la veille même de sa mort. Épuisé par la maladie, il conserva jusqu'à la fin la sérénité du cœur et toutes les grâces de son esprit.

A M. L'ABBÉ DE LUTHO,

VICAIRE GÉNÉRAL DU DIOCÈSE DE BOURGES.

29 décembre 1847.

S'il vous souvient, trois ou quatre ans en ça,
A maistre expert apprentif du Parnasse,
A vieil amy jeune hoste depescha
Petite épistre en la langue d'Horace.

Le maistre expert c'était vous, et celuy
Qui vous osait mander son badinage,
Tant bien que mal vous escrit aujourd'hui,
En desrobant à Marot son langage.

A practiquer vos vieux autheurs françois,
Il s'est éprins de leurs façons de dire,
Et coustumier du parler d'aultrefois,
Il ne saurait desjà plus s'en desdire.

Bien cognoissez ce bien disant autheur
De qui l'on fait à bon droict grande estime,
Qui de Plutarque habile translateur,
S'est acquis los et renom légitime.

Eh! bien, c'est luy, ce précepteur de roys,
Docte prélat, qu'à cette heure estudie,
M'embesongnant tantost depuis un mois
D'historier ses escrits et sa vie.

Nul mieux que lui n'a de maints nouveaux tours
De neufve grace enrichi le langage,
Laborieux ouvrier du discours,
Qu'il polissait dextrement pour son aage;

Quand bravement son Plutarque il traduit,
Et tire grec, latin à son usage,
Prend, pille, imite, et de tout fait proffit,
C'est vray plaisir de le voir à l'ouvrage.

Mais plus longtemps, ami, je n'essayrai
De l'imiter ou plustost contrefaire;
Faut prendre cesse; or au moins trouveray
Juge indulgent; car j'en ai bien afaire.

Si Dieu m'avoit aussi bien octroyé
Le bon loisir et la verve facile
Que le vouloir, bien vous auroys baillé
Propos exquis, lettre longue et beau stile.

Aise au moins suis, si, par trop déplaisant
Vous n'avez pas jugé ce mien caprice,
Et s'ils ont pu vous distraire un moment,
Mes vers ont bien accomply leur office.

Ils vous diront, en vous quiérant congé,
Que vers le mieux tout doulcement j'avance,
N'ayant mon mal poinct encore délogé,
Dans mon mestier trouvant grande plaisance[1].

Au départir leur donne advis exprès
Qu'en vous voyant, de vous faire ils aient garde
Souhaits amis (vœux que pour vous je fais),
Et Dieu vous ait en sa bien doulce garde.

1. Depuis trois mois Auguste de Blignières occupait au collége Stanislas une chaire de rhétorique.

A EUGÈNE MEIGNEUX,

AU NOM DE TOUS SES AMIS.

Paroles prononcées aux obsèques de M. Eugène Meigneux, professeur au collége Stanislas, le 5 juin 1849.

Nous vous devons, pauvre ami que nous venons de perdre, avant la séparation suprême, quelques mots d'adieu, simples et courts, vous les auriez voulus tels, mais sincères, comme votre amitié l'était, vrai langage du cœur : avec vous on n'en parlait pas d'autre. « Mourir n'a rien qui m'effraye, » disiez-vous il y a quelques jours à votre ami, avec une sérénité d'âme qu'il vous enviait ; « une seule pensée m'inquiète dans la mort, c'est celle de la douleur que je causerais à mes amis. » Ah ! quoi que vous ayez pu prévoir de l'amertume de nos regrets, je vous l'affirme, et tous sont prêts à le redire avec moi, vous n'en aviez pu rien préjuger de trop; mais la Providence nous réservait-elle donc d'éprouver si cruellement et sitôt que vous nous aviez bien connus, nous, dont je ne sais par quel pressentiment secret, vous plaigniez à l'avance la vive et poignante émo-

tion, nous de qui vous attendiez la pieuse fidélité d'un ineffaçable souvenir!

C'est qu'en effet, simple et bon, loyal et franc, sans amour-propre, sans artifice, vous aviez su vous entourer d'amis qui vous rendaient tout ce qu'ils recevaient de vous de vrai dévouement et de cordiale affection; nouvelles amitiés, devenues pour vous comme des amitiés de famille, et qu'on sait toujours multiplier autour de soi, quand, comme vous, fidèle d'abord au foyer domestique, on n'en dédaigne aucune joie, on n'en décline aucun devoir.

C'est à de tels amis que vous êtes enlevé! Fils de vos œuvres, vous poursuiviez laborieusement une studieuse carrière, dont vous ne connaissiez encore que le rude dévouement qu'elle impose, et les modestes services qu'on y peut rendre. La Providence ne choisit donc pas, et elle rappelle avant leur heure les plus jeunes, les plus laborieux, les plus aimés! Ah! c'est que sans doute elle ne veut pas nous laisser croire que son heure, c'est la nôtre, et, pour que l'avertissement soit plus sévère, elle nous frappe sans nous donner le temps de réduire nos calculs d'avenir à la mesure marquée par sa justice.

Dans la force de la santé et de l'âge, vous avez passé, pauvre ami, du soir au matin, et ceux qui n'avaient pu veiller au chevet de votre lit de mort apprirent que vous aviez succombé, avant d'apprendre que vous étiez atteint. Vous qu'ils avaient quitté la veille confiant et plein de vie, vous que votre amitié

leur rendait nécessaire, ils apprirent qu'en quelques heures vous aviez cessé de vivre, et que Dieu, en vous rappelant à lui, n'avait pas même laissé à ceux qui vous aimaient le temps de lui adresser une prière pour vous.

Qui saura vous dire assez, cher ami, ce que nous avons ressenti d'accablante douleur et d'inexprimables regrets? Mais surtout qui nous consolera de votre perte? Une seule pensée, messieurs, celle que j'emprunte à la foi de mon ami, c'est qu'il me semble qu'en le frappant, même sans l'avertir, Dieu l'a dû trouver prêt. Espérons beaucoup de sa piété, tolérante et douce, vous le savez tous, mais profonde et sincère : à qui la dissimulait-il? Adoucissons donc nos regrets en songeant que si, privés de lui, nous ne pouvons sans doute penser au vide qu'il laisse sans larmes et sans regrets, nous pouvons, je l'espère, penser au sort qui l'attend sans inquiétude et sans crainte. C'est à cette pensée qu'il nous rappellerait tous assurément, si Dieu nous eût donné un autre que lui à pleurer, et nous l'eût laissé pour partager toutes nos douleurs comme il partageait toutes nos joies. Et il me semble que je remplirai son vœu le plus cher, que je m'acquitterai d'un devoir sacré envers lui, si, pour dernière parole, je supplie en son nom, sa pieuse mère et ses amis de songer à la destinée qu'il espérait, et de prier pour qu'il puisse veiller sur nous pendant que nous pleurons sur lui.

DU COURS DE M. PATIN

A LA FACULTÉ DES LETTRES.

(Note publiée dans le *Journal des Débats*, le 17 mai 1850.)

Les amis de la bonne et saine littérature ont eu, mardi 14 mai, une véritable joie. M. Patin a rouvert son cours de poésie latine; ce cours, fait avec la sagacité de critique, l'érudition consciencieuse et sûre, le charme de parole que l'on sait, et si modestement fait qu'il y a toujours une personne, mais une seule, à ces leçons, qui semble n'en savoir qu'à demi toute la valeur, celui-là même qui les fait. On n'avait encore entendu qu'une fois, cette année, à l'Académie française, cette parole discrète et judicieuse, élégante et solide, où tant de choses plaisent, mais où rien ne plaît sans instruire en même temps. On se souvient de cette appréciation si heureuse de M. de Chateaubriand, de ce morceau de critique achevé où l'éloge était si bien mesuré et la réserve si délicate, où l'analyse des qualités et des défauts était si pénétrante et si fine, la vue littéraire si haute et si éten-

due. On est heureux de retrouver ces leçons, pleines de science et de goût, qu'animent un charme simple et vrai avant tout, mais vif et soutenu, et une bonté morale partout répandue qui fait aimer à la fois la littérature et le maître.

M. Patin, s'il nous en souvient bien, au bruit de la révolution de février, traitait des *Géorgiques* de Virgile. Une autre révolution viendrait, et pire que celle-là, elle laisserait encore, nous en sommes sûrs, M. Patin, tel que ses auditeurs le connaissent et l'aiment, cultivant les lettres et les professant avec la même gravité douce, le même calme d'étude et de raison, les pratiquant pour elles-mêmes, pour tout ce qu'elles donnent à l'esprit, pour l'instruction morale surtout qu'il y sait si bien recueillir à son profit et au profit de ceux qui l'écoutent. Il convenait bien à cet esprit plein de sens et de bonne philosophie, de mesure et de sagesse, de s'arrêter, comme il l'a fait, sur Horace, avec une longue complaisance, qu'il *confesse volontiers*, dit-il, *mais sans s'en repentir beaucoup*. C'est encore d'Horace qu'il traitera cette année. Mais il abandonne le poëte lyrique, le satirique, le moraliste (quoique, et il l'a dit lui-même, on ne quitte jamais tout à fait le moraliste dans Horace), pour s'occuper plus spécialement du critique, de ses belles et célèbres *Épîtres* du second livre, et de son *Art poétique*, auquel doit tant notre *Art poétique* français. Le sujet, nous n'en doutons pas, aura encore dans ses leçons de la jeunesse et de la nou-

veauté. Son érudition, ingénieuse et variée, tient en réserve de quoi le féconder. Il est certaines mains dans lesquelles les grands sujets ne vieillissent pas. Dans cette leçon d'ouverture, où la science était à la fois, pour les érudits, complète, exacte, minutieuse même, pour les autres, pleine d'agrément et de piquante instruction, M. Patin a traité rapidement un sujet sur lequel un livre excellent, auquel il a rendu le plus délicat hommage [1], a jeté récemment de vives lumières : il a parlé des origines de la critique littéraire, l'a montrée successivement à Athènes, à Alexandrie, à Rome, dans Euripide et dans Aristophane, grave ou mordante, didactique ou bouffonne, se développant enfin dans la vieille poésie romaine, avant de prendre dans Horace les proportions d'une grande composition, le charme d'une œuvre exquise de poésie et de raison, l'intérêt d'une impérissable législation du goût. M. Patin commence sur cet ouvrage l'étude qu'il a faite sur toutes les œuvres d'Horace, étude consciencieuse et qui n'omet rien, qui n'effleure pas les sujets par leurs côtés les plus brillants, mais les approfondit avec scrupule, où cependant la philologie même n'est plus aride, l'érudition est attrayante et bien choisie, où une raison aimable et une critique élégante relèvent une parole pleine de sens et de choses.

A. DE B.

1. *Histoire de la critique chez les Grecs*, par M. Egger.

DE LA PRÉCELLENCE DU LANGAGE FRANÇOIS

DE HENRI ESTIENNE.

Article écrit a l'occasion de la nouvelle édition de la *Précellence du langage françois*, publiée par M. Feugère, professeur de rhétorique au lycée Louis le Grand.

Il y a un livre qui tout récemment encore était très-coûteux et très-rare, livre fort recherché des bibliophiles, fort goûté des savants, singulièrement curieux pour tous, dont on parlait souvent, qu'on lisait peu : mais comment faire? Il coûtait cinquante francs; et ne s'instruit pas à ce prix qui veut. Ce livre, c'est la *Précellence du langage françois*, de Henri Estienne, le célèbre helléniste, l'infatigable éditeur. La thèse débattue dans cet ouvrage était piquante et hardie. Quoi, déjà au XVI^e^ siècle revendiquer la suprématie pour notre langue en face de l'Italie, qui nous opposait Dante, Pétrarque, Boccace, et venait de produire l'Arioste et le Tasse! que, cent ans plus tard, Bossuet dise à ses confrères de l'Académie : *Quelque peine qu'ait l'Italie d'abandonner l'empire, elle est prête à vous céder celui de la politesse et des sciences;* à cet âge, au milieu des splendeurs du

grand siècle, l'orgueil est légitime. Du temps de Ronsard, la prétention peut paraître présomptueuse et prématurée. Mais la France a dès lors l'instinct de ses hautes destinées littéraires, et pressent sa grandeur. Son idiome imparfait porte déjà ces caractères qui le feront un jour régner sur toute l'Europe. On sourit de ce plaidoyer où s'échauffe le patriotisme de Henri Estienne, de cette bonne foi naïve avec laquelle il exalte sa jeune langue et lui attribue le prix de la gravité, de la richesse, de la bonne grâce, de la concision et de mille qualités encore. Mais sait-on son argument de prédilection? Il risquerait aujourd'hui d'avoir beaucoup perdu de sa valeur : c'est la ressemblance de notre idiome avec la langue grecque, *la royne des langues*. Le procès instruit, le débat se termine par un compromis charmant. Deux langues nous disputent la prééminence, l'italienne et l'espagnole. Mettons, avec quelque prudence peut-être, la vanité italienne de notre parti : que l'Italie cède le prix à la France, sans doute; mais que l'Espagne le cède à l'Italie. Notre rivale commune payera de la sorte les frais de la réconciliation. Si elle résiste, nous prêterons aux Italiens notre protection pour la réduire. Que si, entre l'Italie et nous, l'accommodement laisse encore quelque doute, la question, après tout, n'est qu'ajournée d'un siècle.

Toutes ces charmantes choses peuvent se lire aujourd'hui fort aisément dans l'excellente édition que

M Feugère vient de publier de cet ouvrage. Plus d'un service pareil, rendu aux lettres françaises, a déjà signalé le savant éditeur de La Boétie et de Pasquier, critique fin et délicat, plein d'érudition et de bon goût. Une attachante et instructive notice sur Henri Estienne, notice qui sera, nous l'espérons, complétée plus tard[1], fait déjà heureusement connaître ce fécond esprit et ce caractère inquiet, l'activité prodigieuse de cette vie si agitée et si pleine, où dominèrent jusqu'à la fin deux grandes passions, le zèle pour la science et l'amour du pays.

1. Cette prévision s'est réalisée. M. Feugère a publié, en 1853, un essai plein d'intérêt sur la vie et les ouvrages de Henri Estienne.

SUR L'ÉTABLISSEMENT DU DOCTEUR MILLIET,

A LYON.

(Article publié dans la *Gazette de Lyon*, le 27 septembre 1851.)

Lyon s'honore depuis longtemps d'être un des centres les plus actifs et les plus importants de la science médicale, non-seulement de la France, mais de l'Europe; c'est un privilége dont ni les progrès, ni la diffusion du savoir, ni le développement excessif de la civilisation, ne l'ont encore dépossédé. Paris, avec son immense population, ses Académies, sa Faculté, ses ressources infinies ne lui a pas tout à fait enlevé l'honneur de sa vieille supériorité, ni l'initiative des essais utiles et féconds des grandes entreprises de la science. Montpellier et Strasbourg, malgré l'enseignement brillant de leurs facultés, sont encore loin du rang où Lyon s'est placé et se maintient avec éclat. L'hydrothérapie y était déjà pratiquée, et sa puissante efficacité utilisée par une application large et hardie, quand à Paris on s'en défiait encore, on l'essayait,

on l'abandonnait, pour y revenir enfin, et l'adopter, en suivant de loin l'exemple de Lyon. On vient chercher de tous les côtés de la France, dans la vieille cité lyonnaise, ses établissements orthopédiques. Enfin, comme si ce sol était le sol privilégié où doivent s'acclimater d'abord toutes les grandes innovations médicales, c'est ici que s'est établi, en premier lieu, ce nouveau traitement par l'air comprimé, d'effets si heureux, si divers, et d'un si bel avenir; c'est ici seulement qu'il a pu se maintenir et prospérer. M. Pravaz l'applique déjà depuis plusieurs années avec toutes les lumières de son expérience. Un de ses confrères, M. Milliet fils, vient d'entreprendre, d'en perfectionner l'application, d'en faciliter l'usage, dans un bel établissement fondé avec les conseils et sous les yeux de l'inventeur, M. Tabarié. C'est une tentative heureuse; c'est le zèle et le talent d'un médecin éclairé, consacrés encore à étendre les abondantes ressources médicales qui ne cessent de se multiplier à Lyon. Applaudissons à cette œuvre excellente. Il y a quelques jours, une touchante cérémonie réunissait une assistance nombreuse et recueillie sur ce beau versant de Sainte-Foy, devant le panorama de Lyon, au-dessus du confluent des deux fleuves. La riante maison était parée comme pour son plus beau jour de fête. Au défaut de Mgr absent, c'était un de ses grands vicaires qui venait bénir les nouveaux appareils. Il est juste de placer les entreprises de la science médicale

sous la protection de celui qui dispose par des ressorts secrets de la vie et de la santé, étend ou limite notre sagesse, et marque leurs effets aux efforts de l'art et du savoir.

AUGUSTE DE BLIGNIÈRES.

LETTRE A M. LE DOCTEUR REQUIN,

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Lyon, ce 29 septembre 1851

Mon cher Docteur,

Savez-vous que vous m'avez fait une grande peine, et que j'ai bien à cœur de vous le dire? Comment! vous me louez de la conscience de mon ouvrage, et c'est le mérite que j'ai tenu le plus à lui donner en effet. Votre suffrage, si compétent, me contente et me réjouit; je le prends comme une bonne récompense de mon travail. Puis, vous trouvez dans mon ouvrage un article de Bayle cent fois cité, éclairci, discuté, contrôlé, servant sans cesse de base à l'argumentation. Vous le cherchez dans votre dictionnaire, vous ne le trouvez pas, et vous me dites : Une indication t'a trompé, c'est-à-dire tu as fait de l'érudition de seconde main, tu en as cru des compilateurs, ton argumentation manque de base, etc. Ah! cher docteur, vous démentez tous vos éloges, qui m'avaient fait tant de plaisir. Et vous ne persévérez pas, en ne trouvant pas l'article *Amyot* à sa véritable place (où il ne l'est pas en effet),

à le chercher jusqu'à ce que vous le trouviez, à côté de l'article *Amyrault*, presque à la fin de l'AM! Si vous voyez mon Bayle, comme vous le trouveriez à cet endroit usé, écorné, sali! Si mon livre est consciencieux, ai-je donc pu faire pareil usage, pareil abus d'un morceau de cette importance, qui y joue un si grand rôle? Quelle légèreté! Quelle bévue j'aurais commise! Ah! c'est une injure que je ne méritais pas plus que je ne l'attendais de vous.

Mais trêve à mes doléances. Ma cause est gagnée par le simple informé, et vous me rendrez ce que vous m'avez retiré de considération et d'éloges.

J'ai vu aujourd'hui même M. Bouchacourt auquel vous avez bien voulu écrire à mon sujet. C'est une nouvelle preuve d'affectueux intérêt dont je vous remercie. Il vous a dit pourquoi je n'ai pu aller chez M. Pravaz. Je suis ici d'ailleurs fort bien traité, et dans des conditions pour la plupart assez favorables, surtout quant aux soins de la poitrine. J'ai déjà pris douze bains d'air; je les supporte; les refroidissements me sont très-soigneusement épargnés pendant le trajet nécessaire, pendant le bain d'air. Je n'ai pu les éviter et ils avaient aggravé d'abord ma toux pendant la dernière demi-heure du bain consacrée à raréfier l'air, et à le ramener, pour épargner la brusquerie de la transition, à la condition normale. M. Milliet, en chauffant avec soin, à ce moment surtout, a paré à cet inconvénient. En

somme, la toux a un peu diminué, et la voix est devenue plus forte, un peu moins sourde. M. Bauchacourt a trouvé, en m'auscultant hier, les bronches un peu plus libres. Je suis plein de confiance, je vous assure, dans ce que vous aurez concerté avec lui et décidé d'après ses renseignements; c'est là qu'est pour moi la sécurité, la règle de mes déterminations. M. Milliet me donne ses bains de son mieux, plutôt qu'il ne me soigne, et je ne m'en plains pas, quoiqu'il me témoigne déjà beaucoup de bienveillance, je dirai presque de dévouement. Il ne me promet rien pour l'estomac, et l'estomac en effet depuis quelque temps, ne se fortifie pas; j'ai même eu quelques crises de vomissements; j'y mets toute la prudence possible, en tâchant de rester au moins dans le *statu quo*, et de ne pas reculer; je ne diminue pas ma nourriture, et, en bien souffrant de la digestion et de la soif, j'arrive presque toujours à ne pas vomir. A mon grand regret mes forces n'augmentent pas; elles ont bien singulièrement diminué depuis mon départ de Paris, et elles sont encore dans leur plus bas. Hyères commencera à me les rendre, je l'espère.

M. Bouchacourt veut bien me chercher l'ouvrage de M. Barth. S'il ne le trouve pas, je vous demanderai où l'acheter.

Ma mère est avec moi depuis quelques jours; elle vous envoie ses compliments.

Cette lettre, quoique souvent prise et reprise, est

un peu longue pour moi ; vous le jugerez peut-être : l'ami rendra le médecin indulgent.

Je vous envoie un article de la *Gazette de Lyon*, dont on m'a su ici un gré infini. Ai-je trop empiété sur le domaine médical ?

Tout me confirme vos nouvelles garanties de vie heureuse, telle qu'elle vous convient ; je m'en réjouis bien sincèrement.

Votre tout dévoué ami et client,

AUGUSTE DE BLIGNIÈRES.

VII

TESTIMONIA

I.

EXTRAITS DES RAPPORTS

DU SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

1° Extrait du rapport sur les concours de 1848.

.... En parlant latin par la voix de l'éloquent de Thou et de quelques autres, la pensée française agissait déjà sur l'Europe; en traduisant l'antiquité grecque et romaine, elle s'enrichissait elle-même, et étendait l'inspiration à ceux qui n'avaient pas le savoir.

Cette influence populaire donnée à l'esprit de l'antiquité fut utile à l'avancement de la raison commune, qu'on ne peut élever sans élever le génie. Amyot en a été le plus heureux promoteur, mais non le seul. A côté de lui, après lui, d'autres hommes, saisis de cette grande image de l'antiquité et la reproduisant à ses âges divers, depuis Thucydide, Platon et Démosthènes jusqu'à Pline, l'encyclopédiste romain, venaient de toutes parts jeter dans l'idiome national un courant nouveau de faits et d'idées. Des érudits, des philosophes, un martyr de la liberté religieuse, un ambassadeur, un grand magistrat, Louis Le Roy, Étienne Dolet, l'évêque de Turin Seyssel, le chancelier Duvair travaillaient

sous cette forme à la naturalisation de la pensée antique dans notre langue ; et par les libres sentiments dont ils importaient l'expression nouvelle, par les accents de fierté grecque et romaine qu'ils mêlaient à la franchise bourgeoise, par cette empreinte directe enfin du génie sur des formes encore indécises et changeantes, ils servaient à préparer à la pensée française un instrument puissant et varié comme elle, l'idiome que le siècle suivant marqua de tant de grandeur, et dont deux siècles de philosophie, de révolution et de liberté n'ont pas épuisé l'énergie.

Nous avons regretté que, dans le meilleur discours adressé à l'Académie pour l'éloge d'Amyot, ce travail particulier de notre littérature au XVI^e^ siècle, cette seconde action de l'antiquité sur les esprits par les traductions en langue vulgaire n'ait pas été plus remarquée et plus soigneusement décrite. Quelques recherches que fera l'auteur, et les vues qu'en recevra son esprit, ajouteront au mérite d'un discours où l'Académie déjà se plaît à reconnaître une étude vraie de quelque partie des lettres antiques, et le sentiment du génie de langage d'Amyot, si heureux à corriger comme à populariser ses modèles, traduisant l'âme de Plutarque et sa bonté morale plutôt que son art un peu sophistique, et dans la fable de Daphnis et Chloé remplaçant les grâces trop étudiées d'une diction vieillissante par le charme d'une langue toute nouvelle, qui donne à l'expression la même jeunesse qu'aux personnages.

L'auteur du discours où ce charme est le mieux senti, en abrégeant quelques détails un peu languissants, fera bien de multiplier les rapprochements instructifs, et d'exprimer davantage la communication si fréquente au XVI^e^ siècle entre la littérature ancienne et la langue indigène.

2° Extrait du rapport sur les concours de 1849.

.... L'attention de l'Académie s'est portée sur l'étude de langage et de style qu'elle avait proposée pour la seconde fois, l'Éloge d'Amyot, c'est-à-dire un chapitre seulement de l'his-

toire littéraire du XVI^e^ siècle. Les généralités sur l'art excitent la pensée; un seul point bien étudié peut former le talent. L'influence singulière de ce précepteur de Charles IX, qui rendit populaires en France les héros de la liberté grecque, les créations de cet écrivain qui n'a fait que traduire, mais qui, remontant par un génie libre et naïf au delà du siècle raffiné de Plutarque, semble dater moins de l'historien que de ses personnages, et les peindre d'original, c'était pour l'homme de goût une attachante étude. Sur vingt et un ouvrages présentés à l'Académie, deux ont, à distance inégale, approché du but; tous deux attestent un vrai savoir et le sentiment de l'antiquité. L'Académie a préféré celui dont le mouvement facile, l'expression naturelle représentent le mieux le génie simple et le tour gracieux d'Amyot, cette unité de sa vie et de son œuvre, cette gloire acquise modestement et gardée toujours.

Sans digression, sans peinture générale du siècle, sans autre intérêt que le récit d'une pauvre et laborieuse jeunesse qui conduit à tout, et que l'examen attentif et délicat de quelques traductions aussi durables que notre langue, puisqu'elles survivent à ses changements, l'auteur a fait un ouvrage qui instruit et qui plaît. L'Académie décerne le prix à ce discours, inscrit sous le n° 15, et portant pour devise ces paroles de Montaigne : « Je donne la palme à Jacques Amyot sur tous nos écrivains français. » L'auteur est M. Amédée Pommier.

Le discours inscrit sous le n° 20, et portant même devise, n'obtient que l'accessit, mais en méritant une grande part d'éloges. On y reconnaît une instruction solide, des vues justes, et, dans un style travaillé souvent avec art, des signes incontestables de talent. L'auteur est M. de Blignières, agrégé-professeur de rhétorique au collége Stanislas. D'autres succès ne peuvent lui manquer dans ces recherches d'érudition française et de goût liées à notre histoire, et qui plaisent aux époques paisibles.

3° Extrait du rapport sur les concours de 1852.

.... C'est le devoir, c'est la satisfaction de l'Académie d'exciter ainsi le libre travail des lettres. Le talent s'inspire seul, sans doute, en s'exerçant; la recherche du vrai et du beau dans les arts est à elle-même son premier encouragement : et ainsi de quelques essais honorables, mais incomplets, sont nés souvent d'utiles ouvrages.

Nous avons une récente et triste impression de cette vérité. Il y a deux ans, le concours sur Amyot, ce grand disciple de la Grèce, un des pères de notre langue, nous avait offert, à la seconde place seulement, l'écrit déjà solide et attachant d'un savant jeune homme, M. Auguste de Blignières, que son nom, sa rare intelligence, son amour passionné de l'étude, dévouaient avec honneur à l'enseignement public. Cette distinction obtenue ne lui a pas laissé de repos qu'il n'ait fait davantage, et que, dans le cercle agrandi des mêmes recherches, il n'ait achevé, sur les traductions et sur la langue française du XVI^e^ siècle, un précieux travail, qui sera consulté longtemps après lui.

Malheureusement la force n'a pas suffi à cette vocation si zélée; malade, et quelque temps ranimé sous ce ciel d'Italie où son maître Amyot s'était autrefois formé à la vive intelligence des beautés antiques, le jeune de Blignières a consolé ses dernières souffrances et honoré son nom, en achevant et en publiant une nouvelle et complète étude, qui dépasse bien et son premier travail et nos premiers suffrages. Elle nous laissait l'obligation de rendre ici ce témoignage public à sa mémoire, et de placer son souvenir honoré dans cette suite mélancolique, qui nous est présente, de jeunes et laborieux candidats des lettres, auxquels la vie a manqué pour remplir tout leur talent et développer le don que Dieu avait mis en eux.

II.

EXTRAIT DU JOURNAL DES SAVANTS.

JANVIER 1852.

Essai sur Amyot et les traducteurs français au XVI^e^ *siècle*, précédé d'un Éloge d'Amyot, qui a obtenu l'accessit du prix d'éloquence décerné par l'Académie française dans sa séance du 5 juillet 1849, par Auguste de Blignières, agrégé pour les classes des lettres, professeur de rhétorique au collége Stanislas. Paris, imprimerie de Crapelet, librairie d'Auguste Durand, 1851, 1 vol. in-8 de 466 pages.

C'est avec un sentiment douloureux que nous rendons compte de ce livre, devenu, à peine publié, comme le monument funèbre de son jeune auteur. M. Auguste de Blignières ne comptait guère que vingt-cinq ou vingt-six ans lorsque la maladie est venue l'enlever, le mois d'octobre dernier, aux espérances d'une carrière commencée sous les plus heureux auspices. De bonne heure, d'honorables traditions de famille et les succès de ses premières études l'avaient destiné à l'enseignement public. Sorti avec éclat des difficiles épreuves de l'agrégation, il avait pris place au premier rang de ces maîtres doctes et graves, dévoués et modestes, qu'ont produits en grand nombre, depuis quarante ans, les générations diverses de l'Université. Il professait la rhétorique

dans un des colléges de Paris, et joignait au zèle de ses fonctions ce qui en est naturellement si voisin, ce qui l'élève et le féconde, le goût des lettres sérieuses, le désir de s'y faire un nom par des œuvres à la fois solides et élégantes. Un *Éloge d'Amyot* auquel l'Académie française a décerné, en 1849, l'accessit du prix d'éloquence, le plaçant dans son estime, pour la rectitude des jugements, la délicatesse des pensées, la pureté et l'agrément de style, fort près du discours couronné, témoignait heureusement de cette vocation et annonçait un critique appelé à porter dans l'histoire littéraire une curiosité érudite, une sagacité pénétrante, des formes d'exposition régulières et pures, beaucoup de goût et d'élégance. C'est cet *Éloge*, dont l'auteur ne s'est pas hâté de se prévaloir, dont il a retardé deux ans entiers la publication, qui ouvre le volume auquel nous consacrons le présent article. Il y est comme le point de départ d'études très-approfondies où se développe, avec une grande abondance de détails instructifs et piquants, ce qui, d'après les convenances académiques, n'avait dû être exprimé dans l'*Éloge* que d'une manière générale.

Peut-être, disons-le d'abord pour commencer par la part de la critique, cette disposition, en soi fort naturelle, a-t-elle amené, cependant, quelques défauts, reprochés par de bons juges à l'ouvrage de M. de Blignières: une persistance trop continue dans un ton oratoire, dans une dignité, un soin de style, qui eussent dû se mélanger davantage d'abandon et de simplicité, en passant du discours à la dissertation; un retour trop fréquent à certains ordres de faits et d'idées, et leur trop grande dispersion dans les divers chapitres, les notes fort multipliées, les éclaircissements étendus dont se compose le livre. Ce sont là des imperfections très-pardonnables à une œuvre de début. Dans d'autres productions, si elles eussent été accordées à la vie si courte, au talent plein d'espérances de M. de Blignières, il fût certainement arrivé à ce qui pouvait lui manquer encore, je veux dire plus d'unité dans la conception générale, plus de variété, de rapidité, d'aisance dans le langage.

De telles remarques, qui ont leur sévérité, sont en même temps un hommage au goût du jeune écrivain, d'une part, pour les recherches consciencieuses et patientes, les informations exactes et complètes ; de l'autre, pour la politesse, la distinction du style. Heureux qui ne pèche que par l'excès de qualités si recommandables et si rares!

Mais il est temps d'entrer dans l'analyse des morceaux où se continue et s'achève l'*Éloge d'Amyot*. C'est une *étude* sur sa vie ; ce sont, en douze chapitres, des *recherches* sur ses ouvrages.

D'abord, M. de Blignières s'applique, après Bayle et d'autres critiques, mais souvent avec des raisons qui lui sont propres, à dégager la biographie d'Amyot de l'espèce de légende romanesque qu'y ont mêlée indiscrètement, sans profit pour son intérêt véritable, Saint-Réal et Varillas. Il réduit à sa juste mesure le rôle trop considérable, trop oratoire, que lui fait jouer au concile de Trente le grave de Thou ; il défend son caractère contre quelques interprétations fâcheuses qu'a données de sa conduite dans des temps difficiles le même historien, contre quelques imputations malveillantes légèrement répétées par Brantôme d'après des médisances de cour. De là des discussions où se montre chez le panégyriste, encore ému des aimables vertus, des mérites gracieux et charmants qu'il vient de célébrer avec une sympathie souvent éloquente, un sage esprit de critique, cherchant sincèrement le vrai, si diversement défiguré, même par l'histoire, et faisant apparaître successivement dans leur réalité, sans additions trop complaisantes, sans restrictions trop sévères, les divers personnages harmonieusement mêlés dans la personne d'Amyot : le pauvre enfant du peuple élevé à la science, à la gloire, à la fortune, par l'énergie et la persévérance de ses efforts, aidés de quelques circonstances favorables ; l'instituteur tendre et dévoué de deux rois qu'il n'a pas dépendu de lui de former pour un meilleur et moins coupable avenir, dont il a vertueusement détesté les crimes, et, dans son inébranlable fidélité, sa reconnaissance, son affection constantes, déploré les malheurs ; l'évêque zélé qui, sur la fin de sa

vie, répare avec ardeur, avec courage, par l'étude de la théologie, par l'exercice de la parole sainte, une préparation imparfaite à une mission tardivement imposée ; le catholique sincère, le loyal sujet, le bon citoyen qui se ménage de son mieux, avec une honnêteté non toujours exempte de faiblesse, au milieu des passions ennemies, des principes contradictoires, des devoirs inconciliables d'un siècle de factions religieuses et politiques ; enfin, pendant tout le cours d'une longue vie si diversement occupée, si distraite, par les prospérités d'abord, et, à la fin, par d'amères disgrâces, le savant, l'écrivain, toujours fidèle à sa vocation première, qui ne cesse pas un seul instant de travailler à enrichir le génie français des trésors de l'imagination et de la sagesse antiques, à développer par le commerce de la Grèce les vertus natives de notre idiome, à être, comme l'a dit de bonne heure avec vérité l'un de ses premiers panégyristes, son disciple, son ami, son éditeur Frédéric Morel, « l'illustrateur et amplificateur de nostre langue françoise[1]. »

Les nombreux ouvrages par lesquels Amyot a si heureusement accompli une si noble tâche, ses traductions d'Héliodore, de Longus, de Diodore de Sicile, enfin et surtout de Plutarque, ont été pour M. de Blignières l'occasion de recherches très-nombreuses, très-variées, très-précises, et, par conséquent, de chapitres instructifs et intéressants. On y trouve, avec l'histoire de ces romans, de ces histoires, de ces traités de morale qu'a entrepris de dérober à l'antiquité et que nous a réellement donnés l'habile et illustre interprète, l'histoire des traductions elles-mêmes. De quelles éditions, ou, à leur défaut, de quels manuscrits, de quelles versions antérieures, soit en latin, soit plus rarement en français, a pu s'aider Amyot? De quels savants a-t-il pu mettre à profit les commentaires, les observations, les conseils? A quelles époques ont été écrites ou retouchées, publiées pour la première fois ou éditées de nouveau, ses diverses traductions? Dans quelles circonstances se sont-elles produites? Quels en

1. *Advertissement* de l'édition de Plutarque d'Amyot donnée en 1619.

ont été l'opportunité, le succès, l'influence? Quelle action ont-elles exercée, et dans leur temps et plus tard, sur le développement de notre langue et de notre littérature? M. de Blignières répond à toutes ces questions, et à d'autres encore que j'omets, en critique à la fois érudit et judicieux. Il serait trop long d'entrer dans le détail de tous les faits qu'il remet en lumière, et des considérations, des vues qu'il en tire. Faisons-les connaître seulement par quelques exemples.

On voit dans les chapitres consacrés à ces traductions d'Héliodore et de Longus, qui furent le délassement de la jeunesse studieuse d'Amyot et le premier essai de son talent, que la fortune des deux ouvrages fut assez diverse. De Théagène et de Chariclée, de leurs vertueuses amours, des aventures, des situations où paraissent la constance de leur affection mutuelle et la délicatesse de leurs sentiments, s'inspirèrent à l'envi au XVI^e^ siècle, au XVII^e^, le roman pastoral et le roman héroïque, y compris même *Zaïde*. Le Tasse, pendant son séjour en France, ne lut pas l'Héliodore d'Amyot sans qu'il en passât plus tard quelque chose dans son épopée. Racine aussi se souvint longtemps des lectures furtives qu'il avait faites, dans son enfance, à Port-Royal, du romancier grec, et peut-être de son traducteur français. Si, sur le conseil de Molière, lors de ses débuts dramatiques, il renonça à en tirer une pièce de théâtre, ses tragédies, et particulièrement *Bajazet*, en reproduisirent quelquefois les sentiments et les situations. Daphnis et Chloé, par trop de liberté, et, comme on disait, de *privautés*[1], jouissaient alors de moins de faveur auprès du public français que les héros de l'*Histoire éthiopique*. Il en fut bien autrement quelques années après, sous le gouvernement de ce prince qui ne dédaigna pas d'éditer, et, comme nous disons aujourd'hui, d'*illustrer* les scènes les plus libres, les moins voilées de la pastorale de Longus. Je réduis à quelques traits l'histoire de ces vicissitudes du goût public, suivies

1. Bayle, *Dict. phil.*, art. Longus.

par M. de Blignières, dans leur détail, avec une curieuse sagacité.

Ailleurs, dans la traduction de Diodore de Sicile, publiée par Amyot à son retour d'Italie, il démêle, parmi des expressions et des tours renouvelés de la langue grecque, quelques-uns de ces *italianismes* contre lesquels, en ce temps, réclamait si vivement Henri Estienne.

L'attention qu'il donne à la bibliographie de son auteur le conduit à cette observation, que la fortune de la traduction de Plutarque, marquée au XVI^e^ siècle par la fréquence des éditions, semble s'arrêter vers 1620. Une nouvelle langue tend à se former; de nouvelles habitudes de goût s'introduisent. Amyot, moins souvent réimprimé, trouve bientôt, même dans l'Académie qui l'a inscrit au premier rang des écrivains dont elle invoquera l'autorité, d'âpres censeurs, et, qui pis est, des *traducteurs*. Boileau, il est vrai, réclame; et c'est encore Amyot, Amyot un peu amendé, que Racine lit à Louis XIV. Plutarque, toutefois, qui semblait sa propriété exclusive, passe à d'autres interprètes. Il ne leur demeurera pas: à dater de 1783, un flot toujours croissant d'éditions nouvelles de l'antique traduction atteste, cela n'échappe pas à M. de Blignières, que la faveur publique lui est revenue.

Depuis, la continuité, l'unanimité des éloges prodigués à Amyot n'a guère été interrompue qu'une fois, lorsque Courier, complétant par une rencontre heureuse, corrigeant savamment, rajeunissant avec art sa traduction de Longus, prit de là occasion de renouveler à son égard les sévérités passablement brutales de Méziriac. M. de Blignières a dû défendre son auteur contre Méziriac et contre Courier; il l'a fait avec zèle et succès. D'une part, il a considérablement réduit ce chiffre de deux mille fautes que l'ancien académicien disait avoir relevées dans la traduction de Plutarque; et, pour celles qu'on n'en peut déduire, il a montré qu'il n'était que juste d'en absoudre un traducteur, d'ailleurs si docte, venu l'un des premiers, quelquefois même le premier, à une tâche que le mauvais état des textes, l'insuffi-

sance, l'absence des secours, le grand nombre des ouvrages, la variété des sujets, rendaient si difficile. D'un autre côté, passant condamnation sur les erreurs de sens et même sur les défauts de style repris par Courier, il a fort heureusement développé cette idée, que l'habile artisan de langage a trop abusé envers son vieux prédécesseur de la précision moderne que, par un procédé artificiel, il introduisait parmi ses grâces un peu luxuriantes.

Sans doute, l'aimable facilité d'Amyot est quelquefois verbeuse; sa phrase, d'une grâce naïve, n'est pas toujours sans langueur et sans embarras. M. de Blignières l'admire avec trop de discernement pour n'en point convenir. Il dit fort bien, par exemple, comment, dans ses efforts souvent heureux pour transporter dans notre langue non-seulement certains mots, certaines expressions de la langue grecque, mais encore quelque chose de son allure périodique, ce qu'il cherche lui échappe assez fréquemment.

« Amyot fait de son mieux pour nous approprier l'ordonnance et la logique des langues anciennes. Il essaye de modeler notre phrase sur la phrase antique, de la partager, de la suspendre, de la déployer de même; mais, en essayant de reproduire cette architecture majestueuse et savante, il lui arrive plus d'une fois d'en confondre les pièces. Il s'aventure avec Plutarque dans une longue phrase; sa période et la période ancienne s'embrouillent de concert : mais le grec est plus souple; avec l'inversion et la désinence, il se dégage sans peine; notre bon Amyot reste embarrassé dans les circuits où il s'est imprudemment engagé; il appelle à son aide les conjonctions, les pronoms, toutes les liaisons du discours, cherche péniblement une issue et ne s'en tire que d'un pas traînant et boiteux, en laissant même parfois une partie de sa période en chemin[1]. D'autres fois, cependant, il me-

1. Les mêmes restrictions se trouvent dans le discours de M. Amédée Pommier, et fort ingénieusement exprimées :

« .... La pénurie des termes n'est pas le défaut d'Amyot, ce serait plutôt leur profusion; il y a un peu de ce que Cicéron appelait le style asiatique. Dans son désir d'arrondir sa phrase, il la moule parfois trop exactement sur celle du modèle. Il s'engage alors dans d'interminables

sure mieux sa route ; sa période est pleine sans être surchargée, se complique sans s'embrouiller ; sa phrase, mieux soutenue peut, sans se heurter, fournir une longue carrière. Il est alors éloquent avec Plutarque, et ni la fermeté ni la plénitude oratoire ne manquent à son langage. Il atteint à cette énergie continue d'une diction égale dans sa force et libre dans ses mouvements ; il rend, d'un tour animé, les vives et grandes peintures où Plutarque excelle ; il reproduit d'un style plein de verve, dans une phrase fortement développée ou heureusement précipitée et suspendue, la haute éloquence du philosophe, les déclamations même du rhéteur. »

Nous pourrions extraire du livre de M. de Blignières bien d'autres passages, également écrits d'un style délicat, élégant, où les mérites et les imperfections de l'œuvre d'Amyot sont appréciés avec la même justesse. Il s'y trouve, entre autres, d'excellentes choses sur un sujet qui avait déjà, lui-même en fait la remarque et il s'honore en la faisant, heureusement inspiré son vainqueur académique, M. Amédée Pommier [1] :

parenthèses, dans des circuits et des labyrinthes de paroles qui mettent le lecteur hors d'haleine ; et son expression, molle et abondante, flotte sur la pensée comme un vêtement d'une ampleur excessive, au lieu de ressembler à ces draperies de la statuaire qui serrent de près la forme et accusent le nu.... »

1. Citons encore, à ce sujet, quelques traits du discours de M. Amédée Pommier :

« .. . Les mots ne répondent plus aux choses. Ces expressions dépaysées produisent l'effet d'un travestissement : on croit voir les grands hommes d'Athènes et de Rome accoutrés en échevins ou en quarteniers, et l'on est tout surpris de retrouver au Capitole et au Parthénon la langue et les costumes du Parloir aux bourgeois. Amyot vous entretiendra, du plus grand sérieux et avec une bonne foi presque comique, du parlement des Amphyctions et d'Anaxagoras accusé d'hérésie. Vous trouverez, dans son antiquité à lui, des sergents, des prévôts, des syndics, le clergé, les gens d'église, des religieuses, des sacristains, des marguilliers. Il force Diodore à parler tournois, gendarmerie, dagues, salades, morions, halecrets, brigandines. Il donne à Léonidas, au pas des Thermopyles, des maréchaux de camp. Bref, il n'est pas jusqu'à la Campanie dont il ne fasse bravement la Champagne, et ce n'est pas sans quelque étonnement qu'on voit ceux de Carthage envoyer à ceux d'Égeste cinq mille combattants de leur pays de Libye, et huit cents Champenois.... »

il s'agit de l'universel déguisement qui, dans le français d'Amyot, fait apparaître, sous des appellations, des désignations toutes modernes, les usages, les institutions, chaque détail de la vie des anciens. C'est un procédé analogue à celui par lequel de Thou, à la même époque, habillait dans son latin, complétement à l'antique, la vie moderne. C'est en même temps tout le contraire de cette affectation qui nous fait poursuivre aujourd'hui, par la transcription pédante de noms purement grecs et latins, par le soin scrupuleux d'éviter leurs équivalents reçus, ce que nous appelons la couleur locale. M. de Blignières, à qui ces rapprochements n'échappent pas, s'applique, du reste, à établir que l'espèce d'infidélité justement reprochée à Amyot est celle de tous les traducteurs de cet âge, et même aussi de l'âge suivant; qu'elle appartient à un temps où, par la traduction, on se propose surtout de conquérir, au profit de notre littérature, de notre langue, dénuées encore de monuments qui leur soient propres, les monuments du génie antique, où on en prend, pour ainsi dire, possession même par cette liberté qui les ajuste, les accommode sans façon à nos habitudes de vie, à notre manière de sentir et de parler. Toutefois, il distingue finement entre les *infidèles* du XVI^e^ siècle et celles du XVII^e^ : « Le XVI^e^ siècle, dit-il (on nous saura gré de répéter encore ses paroles), tout en interprétant l'antiquité à sa façon, respecte du moins ses modèles et les admire de bonne foi, tels qu'il peut les entendre et qu'on sait les lui rendre. Le XVII^e^, qu'il l'avoue hautement ou qu'il s'en défende, s'estime au fond plus judicieux et plus poli, et tiendrait souvent pour de médiocres présents les œuvres qu'on lui donnerait sans les ajuster à sa guise..... La traduction s'était accommodée d'abord à notre inexpérience; elle s'accommode alors à nos dédaigneuses préventions..... Le traducteur du XVI^e^ siècle..... c'est plutôt l'interprète sincère, qui, abaissant pour la première fois entre les anciens et nous la barrière du langage, n'a pas assez mesuré encore les différences de civilisation et de génie, et confond un peu tous les temps; le traducteur du XVII^e^ siècle, c'est le censeur délicat, le correcteur officieux

qui, ne connaissant qu'un seul type de la politesse et du bel usage, en rapproche ses originaux toutes les fois qu'ils s'en écartent, et compte parmi les attributions de son rôle le soin de leur suggérer ce qu'ils auraient plus élégamment dit, si Dieu leur avait donné tout l'esprit de leur interprète et la faveur de naître dans son pays et dans son temps. »

C'est ici le lieu de marquer ce qui constitue le caractère principal, ce qui fait surtout le prix du livre de M. de Blignières. L'image du grand traducteur s'y encadre dans une sorte d'histoire de la traduction en France : on y suit, çà et là, le travail de tant d'hommes laborieux qui, dès le XIII^e^ siècle, sous Philippe le Bel, Charles V, Charles VIII, Louis XII, François I^er^ et ses successeurs, répondant à l'appel de ces rois, et quelquefois investis par eux comme d'un office public de traducteur, s'occupent à l'envi, d'abord, de faire l'éducation des esprits en mettant à leur portée les connaissances et les idées des anciens, plus tard de former à la même école la langue elle-même. Parmi tous ces traducteurs, et particulièrement ceux du XVI^e^ siècle, auxquels a dû s'arrêter de préférence M. de Blignières, racontant leur vie, énumérant et extrayant leurs ouvrages, caractérisant leur manière, au milieu des Seyssel, des Dolet, des Le Roy, des Vigenère, des Du Pinet, des La Boëtie, des Du Vair, etc., ressort Amyot, qui apporte à la même tâche et mêle à un art analogue des qualités d'écrivain supérieures, un charme suprême, celui qu'a si bien exprimé, avec d'autres plus souvent cités, ce même Frédéric Morel dont nous rapportions plus haut quelques paroles : « M. Amyot, dit-il, le faisant parler françois (Plutarque), luy a sceu donner ceste mesme gravité en sa phrase françoise qu'il avoit en ses termes grecs, voire avec plus de grace et de douceur, ce semble, l'ayant sursemé d'un certain miel délicieusement coulant, qui charme et l'esprit et l'oreille en ceste aimable ambroisie dont il est plein[1]. »

1. Frédéric Morel, *Vie de Plutarque*.

Il existe à la Bibliothèque nationale [1] un manuscrit qui contient une traduction du discours de Cicéron *pour Milon*, et une autre de la harangue *pour le rappel de Marcellus*. Sur le recto de la garde du manuscrit, on lit ces mots : *Traductions faites par le roy Charles IX, que luy bailloit à faire son précepteur si renommé, Jacques Amyot, évesque d'Auxerre et grand aumosnier de France.* Un fait singulier, c'est que ces morceaux se retrouvent textuellement dans un ouvrage publié à Paris, en 1609, sous ce titre : *Six oraisons de Cicéron, par François Joulet, sieur de Chastillon.* Appartiennent-ils, en effet, à ce traducteur obscur, ou bien faut-il les faire remonter à Charles IX, c'est-à-dire, selon ce que consacre la constante tradition des éducations princières, à celui qui les lui aurait suggérées et comme dictées, à son précepteur Amyot, et offriraient-ils ainsi le curieux spectacle du facile et naïf interprète de Plutarque aux prises avec la savante élégance et l'éloquence magnifique de l'orateur romain ? M. de Blignières, après avoir savamment exposé, judicieusement discuté toutes les raisons qu'on peut faire valoir en faveur de chacune des deux opinions, s'abstient de prononcer, et renvoie la décision à ses lecteurs. C'est à eux de juger si les fragments qu'il leur cite des traductions en litige, les rapprochant de deux versions des mêmes passages à peu près contemporaines, appartenant, l'une à la première moitié du xvi[e] siècle [2] et l'autre à la seconde [3], ont, quant à l'aisance du tour, à l'agrément de l'expression, un caractère de supériorité qui permette de les parer du nom d'Amyot. M. de Blignières, cela est assez visible, malgré sa discrète réserve, semble pencher vers ce sentiment.

Deux autres pièces que M. de Blignières a extraites de recueils aujourd'hui bien rares et bien oubliés, et qu'il a reproduites, en y joignant son commentaire, nous montrent le précepteur et l'aumônier de Charles IX tantôt composant

1. Fonds de Béthune, n° 8080.
2. Celle d'Estienne Leblanc, publiée en 1541.
3. Celle de Du Vair, publiée en 1595.

pour les exercices de piété de son royal disciple de tendres et touchantes *oraisons*, tantôt déplorant, dans une élégie latine, faible de versification et de style, mais d'un accent vrai et pathétique, sa mort prématurée et les douleurs, les angoisses de cette agonie, troublée par le remords, à laquelle il a dû apporter les consolations chrétiennes.

M. de Blignières fait connaître, par des analyses et des extraits mêlés d'ingénieux développements, une production moins ignorée. Imprimée pour la première fois en 1805, elle a été assez récemment reproduite par la presse [1] : c'est le *Projet de l'éloquence royale*, sorte de rhétorique rédigée d'après les anciens, avec savoir et discernement, par Amyot, pour l'usage de son autre disciple Henri III. Ce prince, qui, dans la vie que l'on sait, si mêlée d'autres soins, trouvait des loisirs pour les belles-lettres, et même aussi, selon les épigrammes du temps, pour la grammaire, qui avait commandé à Henri Estienne sa *Précellence du langage françois*, à Vauquelin de La Fresnaie son *Art poétique françois* [2], avait aussi voulu que son ancien précepteur Amyot l'entretînt des études oratoires et de l'éloquence convenables au roi de France. Il eût pu, en un pareil temps, se mettre en peine de conseils d'une utilité plus pressante. Peut-être eût-il ouvert les États de Blois par une harangue moins applaudie, mais il n'y eût point frappé ce coup qui précipita sa ruine et celle de la France.

Il n'y a dans le volume de M. de Blignières d'absolument inédit, sauf quelques phrases, que deux lettres écrites en 1589 par l'évêque d'Auxerre au duc de Nivernais [3]. Elles sont touchantes, elles attendrissent sur les calamités qui sont venues troubler, aux jours de l'extrême vieillesse, une vie jusque-là prospère : elles nous montrent Amyot, rentré à grand'peine et rentré absolument ruiné dans son évêché

1. Dans la Bibliothèque choisie du journal *le Constitutionnel*.

2. Voyez, sur cet ouvrage, le *Journal des Savants*, cahier de janvier 1843, p. 47 et suiv.

3. Les manuscrits originaux sont à la Bibliothèque nationale, fonds de Béthune, n° 8923, p. 129 et 132.

d'où l'avait chassé la Ligue, réduit à réclamer humblement près d'un ambitieux voisin, qui va profiter de sa détresse et l'aggraver, pour l'intégrité de son diocèse et le maintien d'une partie notable de ses droits seigneuriaux ; n'osant, en présence d'une population où Jacques Clément a des approbateurs, pleurer le roi qui lui est enlevé ; ne pouvant non plus se résoudre, dans ses scrupules de catholique, à embrasser le parti de son successeur huguenot ; incertain, désespéré, sans prévision des temps meilleurs qui allaient venir et qu'il ne devait pas voir.

Parmi les écrits originaux de l'habile traducteur, écrits où se reproduisent, avec quelque infériorité, il est vrai, les mérites de son excellent style, il en est auxquels M. de Blignières donne une juste attention : ce sont les préfaces de Plutarque, et particulièrement celle qui précède les Vies des hommes illustres. Amyot y développe avec gravité, avec élévation, sur l'utilité des enseignements de l'histoire, des idées exposées en ce siècle par d'autres traducteurs des historiens anciens, et que devait reprendre avec génie, dans le siècle suivant, un autre précepteur de prince, Bossuet. Ce n'est pas un petit honneur pour Amyot d'avoir été en quelque chose, M. de Blignières l'établit par de curieux rapprochements, le précurseur de l'auteur sublime du *Discours sur l'histoire universelle.*

Les citations d'Amyot et des traducteurs ses contemporains abondent dans le volume de M. de Blignières ; mais elles ne s'y offrent jamais au lecteur sans être accompagnées de notes philologiques, où sont expliqués les mots et les tours particuliers au XVI^e^ siècle. Ces notes, qu'une table à part permet de rassembler, de coordonner, forment une sorte de traité sur la langue que parlaient les contemporains d'Amyot, et qu'il a si heureusement enrichie et développée.

Tel est, en substance, car nous avons dû courir sur bien des sujets divers, un livre qui, sous des formes pleines d'élégance et d'agrément, présente une très-solide instruction. Il a déjà pris sa place, une place fort honorable, auprès de quelques productions distinguées, consacrées dans ces der-

nières années à l'histoire de notre langue[1]. Combien on doit regretter les écrits qu'annonçait un tel début, et que déjà, en 1849, le secrétaire perpétuel de l'Académie française[2], avec l'autorité qui lui appartient, promettait à l'avenir de l'auteur.

PATIN, *de l'Académie française.*

1. Telles sont, entre autres, les *Variations du langage français*, par M. Génin; les Études de MM. Feugère, Sappey, Moncourt, B. Julien, sur La Boëtie, Estienne Pasquier, Henri Estienne, Du Vair, Vaugelas, Dangeau.

2 M. Villemain, *Rapport sur les concours de* 1849.

III.

EXTRAITS DE DIVERS JOURNAUX.

L'Ordre, 14 octobre 1851.

Vendredi, 10 octobre, ont eu lieu à Saint-Thomas-d'Aquin les obsèques de M. A. de Blignières, professeur de rhétorique au collége Stanislas[1]. Une assistance nombreuse se trouvait à cette triste cérémonie. On remarquait entre autres MM. Patin, de l'Académie française, Filon, maître de conférences à l'École normale, Requin, professeur à la Faculté de médecine, Lamé, de l'Académie des sciences, Egger, de la Faculté des lettres, les élèves de l'abbé Gaultier, plusieurs des professeurs de rhétorique de Paris, le directeur, les professeurs et une députation des élèves du collége Stanislas, etc., etc. Après la messe, le cortége s'est rendu au cimetière de Clichy, où M. Nourrisson, professeur de philosophie au collége Stanislas, a pris la parole en ces termes :

1. La dépouille mortelle d'Auguste de Blignières avait été rapportée par son père et son jeune frère de Lyon à Paris où un vieil ami dévoué, M. Le Clerc aîné, avait pieusement tout fait préparer pour que les honneurs funèbres lui fussent rendus. (*Note de l'Éditeur.*)

« Messieurs,

« En présence de cette tombe qui va recouvrir pour jamais les restes d'un fils chéri, d'un ami sûr, d'un collègue dévoué, notre douleur ne peut demeurer muette et demande à s'épancher. C'est pour nous, maîtres et élèves de Stanislas, une consolation tout ensemble et un devoir de rappeler les belles qualités, la rare distinction et les services de l'homme qui vient de nous être enlevé presque au début de la vie et dans la fleur de ses espérances.

« Auguste de Blignières était né avec ce naturel délicat et ardent, qui pousse l'amour du vrai jusqu'à la passion, la pratique du bien jusqu'à l'oubli de soi-même et dont le privilége est d'exercer sur ce qui l'entoure la double et irrésistible influence du charme et de la supériorité. Voué de bonne heure au culte des lettres par sa propre inclination et aussi par un goût héréditaire, il avait, dès les premiers pas, marqué jusqu'où il pouvait aller. Son nom était connu dans nos fastes universitaires, et cette notoriété précoce s'accrut singulièrement lorsqu'il eut conquis, par une lutte brillante, le titre d'agrégé des classes supérieures. Mais déjà ces succès avaient compromis sa frêle santé. Il dut chercher sous le ciel d'Italie de paisibles distractions et un repos réparateur. Ce fut à son retour, messieurs, que nous eûmes le bonheur de le voir prendre place parmi nous.

« Vous savez dès-lors avec quel talent et quelle conscience, je dirai même avec quel emportement de vertu il remplit la rude tâche qu'il s'était imposée d'écrire à la fois et de professer. Vainement ses parents, ses amis, ses médecins s'effrayaient de tant d'efforts et tentaient de modérer tant de zèle. Lui, peu soucieux de ce qui regarde le corps, et pour ainsi dire esprit pur, n'écoutait que la dictée de son cœur et les nobles inspirations de son intelligence. Il semblait qu'il eût hâte de consacrer par des œuvres sérieuses les courtes années qui devaient lui être départies. Chrétien par-dessus

tout, il obéissait à la loi du travail et le sentiment religieux qui dirigeait sa plume ou animait sa parole faisait tout en lui, le désir de la louange presque rien. Les encouragements d'ailleurs ne lui avaient pas manqué.

« Professeur, il trouvait dans l'affection et les progrès de ses élèves un aiguillon pressant à son activité. Écrivain, il venait de mériter les suffrages de l'Académie française, et son ouvrage sur Amyot avait encore grandi sa réputation naissante. Chacun se rappelle en quels termes un critique éminent rendait compte, il y a un mois à peine, de ce livre, qui restera. « Ce livre, dit M. Sainte-Beuve, fait beaucoup « d'honneur à M. de Blignières; la science dont il fait preuve « n'est pas la seule chose qui plaise en lui; son affection pour « Amyot décèle ses mœurs, une âme qui aime les lettres, et « qui les aime avec cette humanité d'autrefois, avec cette « chaleur communicative, qui est propre à gagner la jeu- « nesse, et que possédaient les vieux maîtres. Le jeune pro- « fesseur de rhétorique a évidemment en lui de l'aimable, « de l'abondant, quelques-unes de ces qualités d'Amyot qui « se retrouvaient dans Rollin, et qui mettent du charme « jusque dans un enseignement sévère. »

« Voilà l'homme, messieurs, que les lettres et l'Université ont perdu. Mais s'il est regrettable au public, il l'est certainement bien davantage à sa famille et à ses nombreux amis. Il faut avoir connu dans l'intimité cette âme d'élite, pour apprécier tout ce qu'il y avait en elle d'aménité pénétrante, de dévouement illimité, de filiale et fraternelle tendresse, mélange exquis de naïveté et de virilité.

« Pourquoi donc la Providence vous a-t-elle sitôt retiré du monde, vous qui commenciez à en être l'ornement? C'est qu'apparemment elle a voulu nous enseigner par votre exemple combien vaines sont nos joies et combien méritoires les existences les plus rapides, pourvu qu'elles soient remplies. Reposez en paix, ô notre ami! vous avez assez vécu, puisque vous étiez digne de vivre. Votre souvenir révéré deviendra pour votre famille un adoucissement à sa tristesse, pour vos amis une excitation au bien, pour nous, maîtres et

élèves de Stanislas, un nouveau motif d'attachement à cette maison, que vous avez sincèrement aimée et qui vous garde une reconnaissance impérissable. »

M. Demoyencourt, inspecteur de l'instruction primaire, a prononcé ensuite quelques touchantes paroles; et l'assistance, après avoir jeté sur la tombe du défunt l'eau sainte présentée par le prêtre, s'est retirée dans un pieux recueillement.

Journal général de l'Instruction publique, 22 octobre 1851.

Peu de noms sont demeurés aussi chers aux lettrés et même aussi populaires que celui du *bien disant* Amyot, comme l'appelait son contemporain Pasquier. Aux rares qualités d'esprit qui l'ont recommandé à l'attention publique, s'est joint, pour la frapper, l'intérêt romanesque prêté par quelques-uns à sa vie, sorte de légende d'un siècle passionné pour la science. C'était donc une entreprise utile que de revenir sur un personnage plus illustre qu'il n'était exactement connu, de dégager à son égard la vérité des traditions mensongères, de reviser enfin, pour en faire sortir une œuvre critique, les jugements et les récits antérieurs dont il avait été l'objet; et cette entreprise nous pouvons annoncer qu'elle a été réalisée avec un très-honorable succès par M. de Blignières, agrégé pour les classes supérieures, professeur de rhétorique au collége Stanislas....

M. de Blignières ne s'est pas contenté d'exposer avec étendue tous les faits qui se rapportent à la vie d'Amyot; il en a éclairé la connaissance par une critique judicieuse. C'est assez dire que les anecdotes romanesques dont Varillas et Saint-Réal ont embelli son histoire, n'ont pas trouvé une créance aveugle auprès de lui. Les pièces authentiques en main, il a réduit au néant les inventions de ces fabuleux écrivains.

Le caractère et le génie d'Amyot n'avaient jamais été soumis à un examen aussi scrupuleux. On voit que sa qualité dominante fut un amour opiniâtre du travail, qui ne se dé-

mentit ni dans la bonne ni dans la mauvaise fortune. Il ne connut que cette seule passion ; il n'eut véritablement qu'une ambition, malgré ses hautes dignités, celle de bien écrire. Comme son biographe le dit par une heureuse imitation de l'idiome de Montaigne, qui est chez lui assez fréquente, « il se refusait à la politique, se prêtait à ses fonctions, ne se donnait qu'à ses études.... »

M. de Blignières avait pris part au concours que l'Académie française ouvrit en 1846 sur l'éloge d'Amyot. Son discours, distingué par cette compagnie et honoré des suffrages de son illustre secrétaire perpétuel[1], a été placé en tête de la publication dont nous rendons compte. Mais autour de l'éloge sont venus, par des études ultérieures et en quelque façon complémentaires, se grouper de nouvelles recherches sur l'homme et sur l'écrivain, beaucoup de détails destinés à approfondir le sujet et à fixer définitivement la place légitime d'Amyot. C'est ainsi que M. de Blignières a été conduit, pour mieux mettre en relief le mérite de l'interprète de Plutarque, à faire l'histoire de *la traduction* en France, et il a pu dire, ce qu'il est d'ailleurs facile d'apercevoir, que nous avons dans son volume le résultat de *près de trois ans de travaux persévérants*.

Comme il y a beaucoup à louer chez M. de Blignières, je ne craindrai pas de lui adresser tout d'abord quelques critiques. La principale se rapporte au plan de son ouvrage, qui, on le voit, n'a pas été fondu d'un seul jet....

Généralement enfin, il y a dans tout le livre une certaine *longuerie d'apprêts*, pour parler la langue de Montaigne, l'ingénieux auteur suivant avec un soin excessif chacune de ses idées dans toutes ses nuances et se montrant volontiers porté à traiter avec détail toutes les questions qu'il aborde.

Ce qui l'excusera au reste près du lecteur, c'est qu'il intéresse presque partout; et, l'on ne l'oubliera pas, la mesure

1. Voy. le rapport de M. Villemain, lu dans la séance annuelle du 5 juillet 1849.

et la sobriété ne sont que des qualités de l'âge mûr. M. de Blignières a déployé toutes celles de la jeunesse, surtout la facilité et la grâce de l'imagination; il a fait preuve, de plus, d'une érudition forte et d'une grande rectitude de sens. Il est toujours correct, élégant et pur dans sa diction; on reconnaît dans tous ses jugements un esprit nourri des meilleures leçons et formé par nos plus illustres modèles. Son livre ne peut donc manquer d'obtenir un rang distingué parmi les travaux critiques dont s'honore notre époque. Il abonde en renseignements précieux sur le seizième siècle, dont il fait passer sous nos yeux presque tous les hommes célèbres, dont il nous offre à la fois le tableau historique et littéraire. Pour ce qui regarde spécialement Amyot, cet ouvrage, résumé et couronnement de tous ceux qui avaient été faits sur le même sujet, sera sans doute considéré comme définitif, et la carrière semblera close désormais.

Une partie très-attachante des recherches de M. de Blignières se rapporte, on l'a déjà indiqué, à nos anciens traducteurs. On lui saura gré de s'être beaucoup occupé de ces ouvriers modestes de la langue et de la pensée, qu'il serait fort injuste de dédaigner. Il remonte aux devanciers d'Amyot, et le compare ensuite à ses contemporains, puis à ses successeurs, en nous mettant à même, par d'abondantes citations, de contrôler ses jugements....

De nos jours, c'est pour la critique une chance rare et heureuse, que de rencontrer, à la place des opuscules improvisés et éphémères qui sont le plus souvent sa pâture, une œuvre savamment élaborée et exécutée avec une consciencieuse lenteur. Difficile à se contenter lui-même, pour mieux contenter son lecteur, M. de Blignières a fait preuve non-seulement d'un talent plein d'avenir, mais, ce qui est devenu plus rare peut-être, d'un zèle patient et digne de l'écrivain dont il a rajeuni la gloire. En associant par ses honorables efforts son nom à celui d'Amyot, il s'est pour ainsi dire identifié à lui; il a, par cette communication continue, contracté plus d'une de ses habitudes. Que M. de Blignières, après cet heureux début, se tourne maintenant

vers d'autres modèles, qu'il apprenne à étreindre encore plus fortement sa matière ; qu'il rende son style plus sobre, plus simple et plus sévère ; que l'énergie ajoute, dans sa phrase limpide, du relief à l'élégance ; qu'à l'imitation intelligente d'Amyot il joigne, par exemple, celle de Commines ou de d'Aubigné ; et nous pouvons lui garantir une des premières places parmi les jeunes écrivains de notre époque.

L'article que l'on vient de lire était achevé et allait paraître (on a cru devoir n'y apporter aucune modification) ; lorsque l'auteur de ce morceau, sincèrement attaché à M. Auguste de Blignières, mais qui n'en avait été que plus sévère dans l'appréciation de son livre et de son talent, a reçu la douloureuse nouvelle de la mort qui l'avait tout à coup frappé. Depuis assez longtemps, il est vrai, M. de Blignières était faible et souffrant ; il avait été même forcé d'interrompre à plusieurs reprises ses fonctions et ses travaux : mais rien n'indiquait qu'il dût être ravi si inopinément et sitôt à ses parents et à ses amis. C'est pour sa famille une blessure qui ne se fermera point ; c'est en outre, une perte bien cruelle pour l'enseignement public et pour les lettres. M. de Blignières, après avoir, sous la direction de son père, si honorablement connu dans l'Université, fait d'excellentes études au collége royal de Bourbon (aujourd'hui lycée Bonaparte), avait subi très-jeune et avec une rare distinction les épreuves de l'agrégation pour les classes supérieures des lettres. Reçu dans l'un des premiers rangs au concours de 1846 [1], et nommé successivement professeur de seconde au lycée d'Amiens, professeur de rhétorique au collége de Stanislas à Paris, il avait tout d'abord joint des travaux particuliers très-sérieux aux laborieuses fonctions de l'enseignement. En même temps qu'il formait d'excellents élèves par la douce autorité de sa parole pleine de charme, par l'alliance

(1) L'auteur de cet article, M. Léon Feugère, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, était un des juges de ce concours.
(*Note de l'Éditeur.*)

du goût le plus délicat et du plus consciencieux savoir, il attirait, par des essais littéraires, l'attention des meilleurs juges. L'Académie française encourageait ses débuts et l'honorait de ses récompenses. L'ouvrage important, qui a rempli ses trois dernières années, venait d'être salué par les suffrages des critiques les plus renommés, en particulier de M. Sainte-Beuve. Cet ouvrage empêchera que le nom de M. Auguste de Blignières ne périsse. C'est là, du moins, avec le souvenir de ses qualités si distinguées d'esprit et de cœur, la consolation qui reste à ceux qui ont connu M. de Blignières. Quant à lui, en voyant s'approcher le moment fatal qui l'arrachait à un présent heureux et à l'espérance du plus bel avenir, il a puisé, nous en sommes certain, de hautes consolations dans la conscience d'une vie irréprochable et dans les pensées religieuses dont son âme affectueuse était remplie.

L. F.

Journal des Débats, 6 janvier 1852.

..... Il ne manquait, je crois, à Amyot que les honneurs d'un éloge académique. Enfin, cette dernière justice lui a été rendue. En 1849, son éloge a fait le sujet du concours ouvert pour le prix d'éloquence. L'auteur du livre que j'annonce, M. de Blignières, professeur de l'Université, obtint l'accessit. Encouragé par ce succès, il continua pendant trois ans, avec une patience infatigable, ses recherches sur la vie et sur les ouvrages d'Amyot, et, par un enchaînement fort naturel, il les étendit insensiblement sur les autres traducteurs du XVI^e^ siècle et même sur les traducteurs les plus célèbres du commencement du dix-septième, sur Perrot d'Ablancourt, notamment. Ainsi s'est formé ce livre très-agréable et très-instructif, qui ne paraît, hélas! que lorsque son auteur ne peut plus en voir le succès. M. de Blignières n'existe plus. Une mort prématurée l'a enlevé aux lettres qu'il aimait et qu'il aurait honorées par son talent. Du moins il aura laissé dans ce livre un témoignage de ses heureuses facultés, de ses nobles sentiments, de la pureté et de la soli-

dité de son goût. M. de Blignières était fait pour sentir Amyot et pour l'aimer. La belle âme du vieil écrivain attirait naturellement celle du jeune professeur. Aussi le livre de M. de Blignières a-t-il un mérite que je prise avant tout : c'est un livre vrai. L'auteur ne l'a pas écrit pour écrire et pour faire montre de sa plume brillante; il a suivi son goût et son penchant. Je ne veux pas dire assurément que l'ouvrage soit sans défaut. M. de Blignières était jeune, il avait les défauts de notre temps. Il écrivait avec plus d'élégance que de naturel....

Un autre défaut très-commun aujourd'hui, et auquel M. de Blignières n'a pas échappé, c'est l'abus des notes....

Ces défauts, encore une fois, sont aujourd'hui ceux de presque tout le monde et de nos bons comme de nos mauvais écrivains. Ils n'empêchent pas le livre de M. de Blignières d'être un très-solide et très-curieux chapitre de l'histoire littéraire du XVI^e^ siècle. On y apprend tout ce qu'on peut savoir sur Amyot, sur sa vie et sur ses œuvres, et beaucoup de choses sur les traducteurs ses contemporains. On y rencontre, chemin faisant, grand nombre d'observations intéressantes sur la formation et le développement de notre langue. Mais ce qui anime tout le livre et ce qui en fait, selon moi, la véritable valeur, c'est l'amour des lettres qui y brille. Ce goût n'atteste pas seulement un bon esprit, il atteste une belle âme. On peut, hélas! avoir le talent d'écrire sans être un homme estimable; on peut être un orateur et un coquin, quoi qu'en ait dit Cicéron. On n'a pas l'amour des lettres dans le cœur si le cœur n'est pas bon et honnête. Ce livre de M. de Blignières, le seul que la mort lui ait laissé le temps de faire, honorera sa mémoire et fera regretter à tous les amis de la vieille et de la saine littérature cette vie trop tôt interrompue.

S. DE SACY.

Nous aurions pu multiplier ces témoignages. La plupart des organes de la publicité ont donné une appréciation détaillée de l'*Essai sur Amyot*

et payé un juste tribut d'éloges et de regrets à la mémoire de l'auteur. Afin de ne pas paraître insister trop longtemps sur la louange d'un ami, quelque méritée qu'elle soit, nous ne ferons que mentionner d'autres articles que nous avons sous les yeux : ceux de M. Sainte-Beuve, dans le *Constitutionnel*, 25 août 1851 ; de M. Henri Baudrillart, dans l'*Ordre*, 17 septembre 1851 ; de M. J. Helleu dans l'*Union*, 11 octobre 1851 ; de M. Edmond Texier dans l'*Illustration*, 15 novembre 1851 ; de M. P. Rollet dans la *Revue des Deux-Mondes*, du 15 novembre 1851 ; de M. le comte Franz de Champagny dans le *Correspondant*, novembre 1851 ; d'un anonyme dans le *Bulletin de la Société de l'Histoire de France*, novembre 1851 ; de M. Marty-Laveaux, dans la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, 3e série, t. III, p. 497 ; de M. V. Cune dans le *Journal de Maine-et-Loire*, 7 janvier 1852 ; de M. le vicomte Léviste de Montbrian dans l'*Ami de la Religion*, 12 août 1852.

C. J.

FIN.

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
(ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

CE PQ 2197
.B6A16 1854
CCO BLIGNIERES, MELANGES E
ACC# 1315583